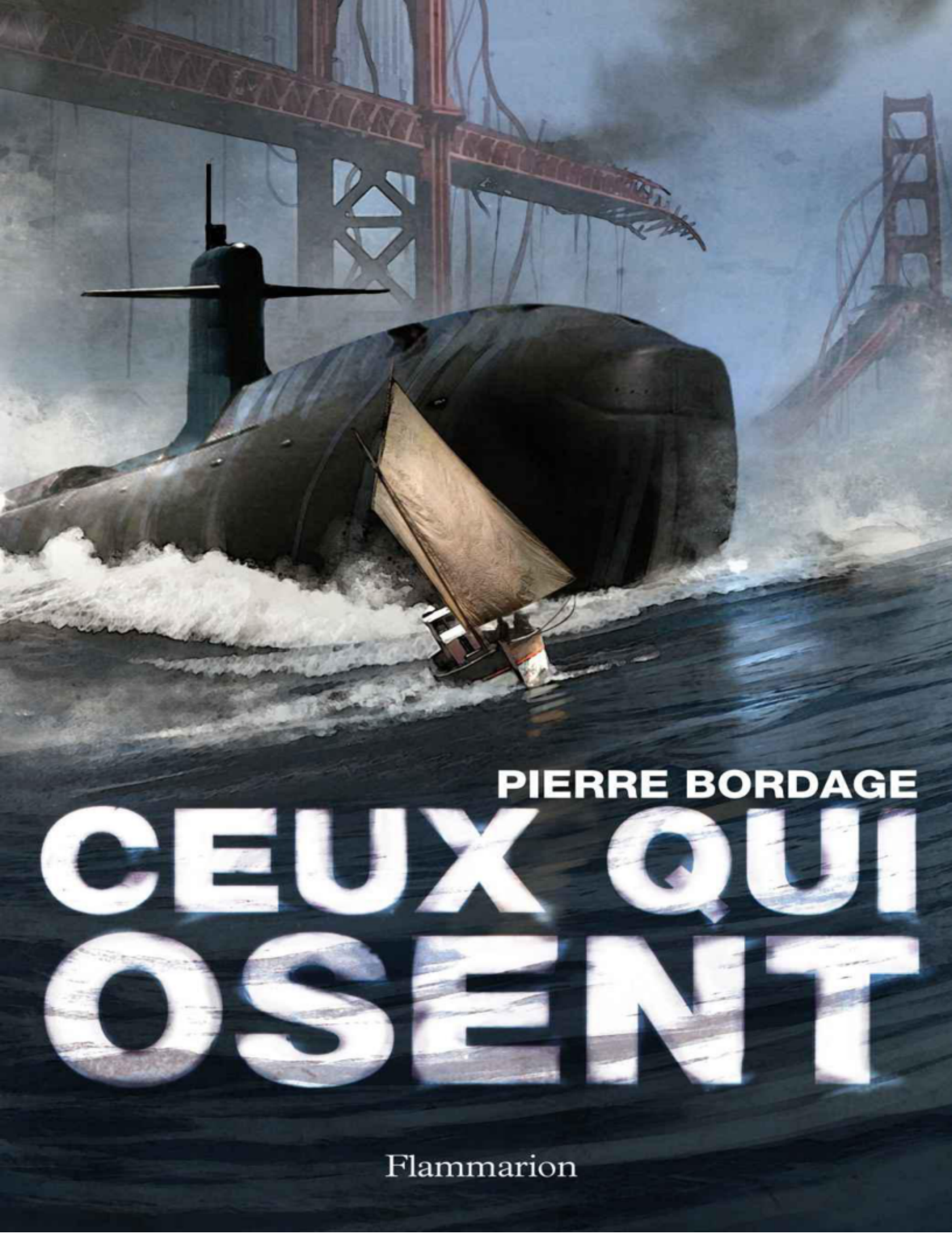
PIERRE BORDAGE
CEUX QUI OSENT
Flammarion

PIERRE BORDAGE

CE QUI OSENT

Flammarion

BORDAGE PIERRE

CEUX QUI OSENT

FLAMMARION

Collection : ROMANS JEUNESSE
Maison d'édition : FLAMMARION JEUNESSE

© Flammarion, 2012
Dépôt légal : mars 2012

ISBN numérique : 978-2-0812-8481-4
ISBN du pdf web : 978-2-0812-8480-7

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 978-2-0812-4430-6

Ouvrage composé et converti par Nord Compo

Présentation de l'éditeur :

J'ai envie de pleurer sur cette humanité qui refuse d'être humaine, pleurer sur ces malheureux prêts à défier tous les dangers, toutes les souffrances pour goûter quelques miettes de bonheur.

Pleurer sur les fous qui refusent de partager les richesses, les terres et le savoir. Ni les possessions ni le pouvoir ne rendent heureux.

La guerre fait rage entre les royaumes coalisés des Amériques et l'Arcanecout, dernière terre libre pour Jean et Clara.

Jean est parti sur le front et se bat auprès des troupes alliées, avec son ami indien Élan-Gris. Il a laissé Clara seule, dans les hauteurs de San Francisco. La ville est délabrée, la population meurt de faim. Mais la jeune femme se bat avec ses compagnes d'infortune pour survivre. Jean et Clara connaîtront-ils un jour le bonheur d'être ensemble ?

Du même auteur :

– *Ceux qui sauront,* 2008
– *Ceux qui rêvent,* 2010

Connaissez-vous l'uchronie ?

« Uchronie est un mot barbare qui effarouche tous ceux qui n'en possèdent pas la définition. On reconnaît bien la racine « chronos », le temps, mais ce « U » ? Il signifie « non », « ce qui n'existe pas ». Comme Utopie, lieu qui est nulle part, l'uchronie est un temps imaginaire, une autre Histoire que celle que nous connaissons.

Le passé est une somme infinie de faits et de gestes, susceptibles de n'avoir jamais existé. La grande question qui régit la science-fiction prend alors toute son ampleur : ET SI ? **Les auteurs uchroniques deviennent les Maîtres du Temps, ceux qui réécrivent l'Histoire dans une nouvelle version, toute personnelle**.

L'uchronie rapprochera les amateurs de l'histoire passée de ceux de l'histoire future.

Bon voyage en Uchronie ! »

Alain Grousset

Chapitre 1

Mon Jean,

Je ne peux plus t'envoyer des nouvelles que par courrier. Le réseau informatique Liberté a été saboté ou détruit par les bombardements, et les spécialistes pensent qu'il ne sera pas rétabli avant des mois. Nous sommes maintenant coupés du reste du monde. J'espère que ma lettre te parviendra, mieux, qu'elle te trouvera en bonne santé.

J'ai parfois l'impression que le destin s'acharne sur nous. Nous pensions enfin trouver le bonheur en arrivant en Arcanecout, le pays de nos rêves, le pays des visions d'Élan Gris, et c'est ce moment qu'ont choisi les autres royaumes pour nous déclarer la guerre. Des rumeurs alarmantes nous sont parvenues des frontières de l'est et du nord. Elles disent que les premiers affrontements entre les armées des royaumes coalisés et nos troupes de l'Arcanecout se sont soldés par d'horribles massacres. Oh, Jean, pourvu que tu puisses lire ces lignes ! Je suis rongée par l'angoisse depuis que nous ne pouvons plus communiquer par le réseau. Ton visage et ta voix me manquent. Je t'imagine dans les Rocheuses enneigées où règne un froid glacial. Comme j'aimerais pouvoir te réchauffer ! Que vois-tu ? Que fais-tu ? Élan Gris est-il toujours à tes côtés ? Dors-tu toujours dans cet affreux baraquement réchauffé par un poêle rouillé et fumant ? Te souviens-tu de nos discussions avant ton départ ? Te souviens-tu de la force avec laquelle je me suis opposée à ta décision ? Je voulais te garder pour moi toute seule, une pensée bien peu généreuse dans ces temps troublés où l'Arcanecout a besoin de tous ses hommes pour défendre ses frontières et ses idéaux. Une pensée contraire à mes convictions profondes. Tu as longtemps hésité, tant la guerre te faisait horreur, puis tu as fini par te rendre aux arguments des partisans de la résistance armée. La vie nous éloigne sans cesse l'un de l'autre, et je suppose que je dois me soumettre à ses lois. Tu n'imagines pas à quel point j'en souffre ! J'ai l'impression que mon cœur s'est arraché de ma poitrine pour voler vers toi dans les Rocheuses. La présence constante de Nadia et d'Elmana, qui habitent dans notre maison après les départs d'Élan Gris et de Diego, ne suffit pas à me réconforter. D'autant qu'elles sont gagnées, elles aussi, par la mélancolie. Les ennemis de l'Arcanecout ont déjà brisé notre rêve en séparant les couples et les familles.

Nadia arbore un joli ventre rond. Son enfant naîtra dans quatre mois.

Dans quel autre pays une Blanche et un Sioux pourraient-ils concevoir un enfant sans risquer la prison ni affronter les regards hostiles ? Dans quel autre pays de telles amours pourraient-elles s'épanouir ? La guerre est sans doute une épreuve nécessaire si nous voulons préserver cette merveilleuse liberté, mais elle risque de priver les enfants de leurs pères et les femmes de leurs maris. Elle risque de t'emporter à jamais, Jean, et je t'avoue que j'ai bien du mal à supporter cette idée.

De brèves nouvelles de San Francisco : nous manquons de tout. Le blocus, imposé sur terre par les royaumes américains et sur mer par les flottes européennes, entraîne des pénuries dans tous les domaines. Les files d'attente s'allongent démesurément devant les boulangeries et les épiceries. La chaleur douce de ce mois de février et les récoltes abondantes des mois précédents nous permettent heureusement de tenir le coup. On s'organise dans les quartiers. Si c'est dans la difficulté qu'on juge de la grandeur d'un peuple, on peut dire que les habitants d'Arcanecout (Arcanecoutiens, comme tu sais, mais on cherche un autre mot pour remplacer celui-là, compliqué et pas très évocateur) font preuve d'une grande noblesse. Nul ne songe à tirer profit de la situation. Je fais partie d'une organisation chargée de répartir les rations alimentaires selon les besoins. Chaque matin, Nadia, Elmana, deux autres femmes et moi-même nous installons au coin de la rue pour distribuer la nourriture livrée par la charrette du quartier – comme les réserves de carburant ont été réquisitionnées par l'armée, on utilise, à la place des camions, des charrettes tirées par des chevaux ou des mules. Je vois grandir le désespoir dans les yeux de ceux qui se présentent devant notre petit étal. Une grande majorité de femmes et d'enfants. La ville a été amputée de la moitié de sa population. Il ne reste d'hommes que des vieillards qui enragent de ne pas avoir été affectés au front. Ils essaient de se rendre utiles en réparant les maisons et en fendant le bois, mais les privations leur prennent leurs dernières forces et les rendent bien peu efficaces. Enfin, quand je songe à ce que vous, les soldats, endurez aux frontières, nous n'avons pas à nous plaindre. Le froid glacial au nord et au sommet des Rocheuses, une chaleur extrême au sud, les bombardements, les attaques incessantes des royaumes coalisés… On se demande ici comment vous avez pu résister autant de temps et on admire votre bravoure, votre détermination.

La France me manque. Non pas ma famille (avant qu'il ne soit coupé, j'ai appris par le réseau qu'une autre révolte a secoué le pays, une secousse plus forte encore que le Noël de Sang 2008, et que mon père occupe désormais le poste de conseiller personnel du roi), mais les ciels aux nuances infinies, les vents chargés de pluie de l'automne, les routes vallonnées, la douceur de l'atmosphère, les façades blanches et les boutiques aux enseignes colorées… Je peux heureusement parler français avec des femmes venues comme nous de France. Elles ont affronté les terribles tempêtes de l'Atlantique sur des bateaux clandestins avant de s'échouer sur les rives américaines. Certaines ont perdu un mari ou un enfant dans l'aventure. Elles

ont vu des familles entières disparaître dans les flots, être fauchées par les rafales des fusils des garde-côtes des royaumes américains ou dévorées par leurs meutes de chiens féroces. Elles ont connu l'enfer sur terre et elles craignent désormais que leur paradis ne leur soit confisqué, comme si elles étaient à jamais frappées de la malédiction des cous noirs. J'ai envie de pleurer quand j'entends leurs histoires, pleurer sur cette humanité qui refuse d'être humaine, pleurer sur ces malheureux prêts à défier tous les dangers, toutes les souffrances pour goûter quelques miettes de bonheur. Pleurer, également, sur les fous qui refusent de partager les richesses, les terres et le savoir. J'ai pu constater que ni les possessions ni le pouvoir ne rendent heureux. Au contraire même : je n'ai jamais vu quelqu'un de la cour de Versailles rire avec une franche et simple gaîté, je n'ai jamais discerné le moindre éclat de joie dans les yeux de mes parents, je n'ai jamais éprouvé dans les ors et les fastes ce sentiment de plénitude qui m'étreint quand je pense à la simplicité et à la générosité de notre vie. J'ai découvert en Arcanecout ce que signifiaient réellement les mots fraternité, liberté, égalité, respect, amitié, espérance, chaleur… Nous ne possédons pas grand-chose, et même rien, mais nous possédons tout, Jean. Je me souviens de cette parole de l'Évangile : *Il est plus difficile à un riche d'entrer au paradis qu'à un chameau de passer par le chas d'une aiguille.* L'Arcanecout devrait être notre paradis. Le lieu de tous les possibles. L'endroit où les humains enfin libres pourraient concevoir et expérimenter des modèles nouveaux. La vague puissante déferlerait sur la terre entière et engloutirait peu à peu les anciens systèmes. Vous vous battez pour défendre ce rêve, Jean, et nous, à l'arrière, nous tentons de nous organiser pour ne pas laisser le désespoir nous submerger.

Je suis allée l'autre jour sur la côte et, à l'aide de jumelles puissantes, j'ai aperçu les ombres des navires qui barrent l'océan sur des miles et des miles. Certaines rumeurs affirment que les flottes des royaumes européens attaqueront bientôt, et que nos défenses hâtivement dressées sur le littoral ne résisteront pas longtemps à la puissance de leurs canons et au débarquement de leurs troupes. J'enrage parfois de me sentir impuissante. Comme j'aimerais être dotée du pouvoir de changer le cœur des hommes ! Je me rendrais dans toutes les cours du monde et convaincrais les souverains d'épargner l'Arcanecout. Pas seulement de l'épargner d'ailleurs, mais de le soutenir, de l'arroser, de le chérir, comme l'une de ces fleurs délicates qui ornent les massifs de nos jardins.

Me voici bien bavarde, mon Jean ! Je suppose que tu as d'autres chats à fouetter que de dériver sur les rêveries d'une jeune femme exaltée.

Une jeune femme qui t'aime d'un amour plus grand que l'océan et plus fort que dix mille armées coalisées.

Prends bien soin de toi, promets-moi que tu feras tout ton possible pour me revenir en bonne santé. J'attends de tes nouvelles avec une impatience frémissante.

Clara

*

Clara, mon amour,

Pardon pour mon pauvre style et mon écriture maladroite : mes doigts gourds ont du mal à tenir le crayon de papier que j'ai chipé à l'un de mes officiers.

Ici, en haut des Rocheuses, nous vivons l'enfer. Le froid tout d'abord. La température atteint par moments – 50 °C, et nous avons beau nous couvrir de couvertures et de peaux de mouton puantes, nous ne pouvons empêcher le vent de nous mordre jusqu'à la moelle. Sans compter les blizzards, parfois si violents que nous ne distinguons plus rien, que nous ne savons pas si les ombres entrevues sont amies ou ennemies. Ni les poêles ni les braseros ne suffisent à nous réchauffer le soir dans les baraquements. Je dors tout habillé, et les cinq ou six couvertures de laine que je tire sur moi ne m'empêchent pas de grelotter une grande partie de la nuit.

« Ce foutu temps est une sacrée veine », affirme un vieil officier que je ne connais que par son surnom : Tête-en-Pierre. Il estime que les armées coalisées ne lanceront pas leur grande offensive avant la fin de l'hiver, ce qui laissera aux troupes de l'Arcanecout le temps de s'organiser. Contrairement aux premières batailles sur les fronts nord et sud, les combats se limitent pour l'instant à de brèves escarmouches entre petites unités. Il arrive parfois que les éclaireurs des armées coalisées s'aventurent jusqu'à nos postes avancés de défense et que des tirs sporadiques soient échangés. Nous n'avons que trois morts et une vingtaine de blessés à déplorer cette semaine. L'autre jour, une balle s'est fichée dans une planche à quelques centimètres de ma joue.

L'ennemi ne peut pas utiliser ses avions tant que souffleront les blizzards. Pour combien de temps ? Quelqu'un m'a affirmé qu'ils ne bombardaient plus les villes d'Arcanecout depuis une quinzaine de jours, est-ce vrai ? Une accalmie qui s'expliquerait par la flambée des cours du pétrole : les califats auraient profité de l'état de guerre pour augmenter brutalement les tarifs et entraîner les coalisés dans des négociations ardues. Le royaume du Centre refuse de partager son pétrole avec les autres royaumes. Leurs dissensions sont, mieux encore que l'hiver, une véritable bénédiction. Mais n'est-ce pas qu'un minuscule sursis ? Face à leur puissance, à leur nombre, à leur volonté de destruction, nous nous présentons comme une poignée d'agneaux livrés à une horde de loups. Nous nous battrons jusqu'à l'extrême limite de nos forces, aucun doute à ce sujet, mais je préfère être franc avec toi et te dire que nos chances sont minimes. Cela te permettra peut-être, avec d'autres, de vous ménager une issue de secours, de vous retirer, pourquoi pas, sur les hauteurs du Yosemite ou du Séquoia, dans cette nature sauvage où nul ne songera à venir vous chercher. Ne rejette pas cette possibilité, je t'en supplie. Je sais qu'il ne faut pas céder au découragement, mais je n'ose songer

au sort que vous réserveront les soldats des royaumes coalisés si vous attendez qu'ils entrent dans nos villes et nos maisons. Les vainqueurs se comportent presque toujours comme des tortionnaires, et je frémis à la pensée des horreurs qu'ils te feraient subir.

Parfois le temps se lève, et je peux admirer en contrebas, sur l'autre versant des Rocheuses, le royaume du Centre et une grande ville qui est peut-être Denver.

Je pense tout le temps à toi. Le doux grésil de la neige devient ton chuchotement, le sifflement du vent ton souffle, le cri lointain du loup ta plainte, les tourbillons de neige tes danses nocturnes et les flocons sur mon visage les caresses de tes lèvres.

Te reverrai-je un jour ? Parfois j'en ai la profonde conviction, parfois un tel désespoir m'envahit que je ne vois plus que mort et désolation autour de moi. Reste la Clara que tu es, pleine de vie et d'enthousiasme, de rêves et de désirs, reste la Clara de notre cave à Paris, la Clara qui a quitté Versailles et ses fastes pour partager la vie d'un modeste cou noir.

Reste ma Clara.

Avec tout mon amour.

Jean

Chapitre 2

« Vous deux ! »

Le bras de Tête-en-Pierre s'était tendu en direction de Jean et d'Élan Gris. Il portait des gants de laine dont les trous laissaient entrevoir des doigts noueux et recroquevillés. Avec le blizzard qui soufflait depuis deux jours, la température était descendue d'une dizaine de degrés. Les autres soldats, qui s'étaient figés lorsque l'officier s'était engouffré dans le baraquement, pouvaient maintenant se détendre : ils n'avaient pas été désignés, ils ne seraient pas obligés de retourner affronter le froid glacial alors qu'ils commençaient tout juste à se réchauffer autour du poêle rougeoyant.

Tête-en-Pierre s'approcha de Jean et d'Élan Gris, debout près du tuyau noir de suie qui courait tout le long du bâtiment. Avec son revolver à demi enfoncé dans la large ceinture de son manteau de peau retournée, son bonnet de trappeur d'où dépassaient des mèches de ses cheveux gris, ses bottes fourrées maintenues par des cordelettes, ses sourcils broussailleux et sa longue barbe emmêlée, il ressemblait davantage à un coureur des bois qu'à un officier. Le gouvernement populaire d'Arcanecout n'avait pas eu le temps ni les moyens de fournir des uniformes à ses soldats. On avait distribué toutes les armes entassées dans les arsenaux, des fusils d'assaut et des revolvers principalement. Comme il n'y en avait pas eu assez pour tout le monde, les combattants avaient été priés de se munir de leurs armes personnelles, fusils de chasse, pistolets, vieilles pétoires dont on se demandait à tout moment si elles n'allaient pas exploser à la figure de leurs propriétaires. Certains casques, reconnaissables à leur couleur brune et à leurs bords recourbés, étaient des vestiges de l'armée dissoute du Royaume occidental des Habsbourg d'Allemagne, ancien nom de l'Arcanecout ; d'autres, constitués de bandelettes de cuir superposées ou tressées, n'offraient qu'une protection dérisoire contre les balles ; d'autres enfin n'étaient que de vulgaires objets récupérés détournés de leur usage premier. Jean portait, quant à lui, une toque de fourrure qu'il avait un soir échangée contre deux rations de tabac à chiquer. Le tabac, selon Tête-en-Pierre, aidait les hommes à supporter faim, fatigue et découragement, mais Jean n'avait pas réussi à s'habituer au goût et à la consistance de la substance épaisse et brune que la plupart de ses compagnons chiquaient à longueur de temps en crachant régulièrement de longs jets de salive sombre.

« On nous a signalé des mouvements à moins de deux miles d'ici, déclara Tête-en-Pierre en posant les mains sur le tuyau. Allez donc y jeter un coup d'œil, vous deux.

— On ne verra pas grand-chose avec ce blizzard », objecta Jean.

Tête-en-Pierre lui lança un regard noir.

« J'te demande pas ton avis, mon gars ! On est en guerre, pas dans un foutu camp de vacances ! »

Jean perçut nettement la crispation d'Élan Gris à ses côtés. Le jeune Lakota supportait mal l'autoritarisme des officiers. Depuis qu'il avait intégré la première division d'infanterie de l'armée d'Arcanecout, il arborait un air sombre qui le quittait seulement lorsqu'il s'éloignait du baraquement et qu'il évoluait en pleine nature. Alors ses yeux brillaient de nouveau, il retrouvait cette énergie, cette prestance et cette agilité qui avaient frappé Jean la première fois qu'ils s'étaient rencontrés.

« Faut vous remuer avant que ces foutus salopards de roicos nous dégringolent dessus, rugit Tête-en-Pierre. Y a qu'un sentier de muletiers pour monter jusque-là. Vous le connaissez mieux que moi. Vous avez juste à vous planquer en haut. Si vous voyez quoi que ce soit, tirez trois coups de feu. »

Jean faillit lui demander pourquoi il n'y allait pas lui-même puisqu'il semblait parfaitement connaître le coin.

« Le vent siffle tellement fort que vous risquez de ne rien entendre…

— T'inquiète pas donc pour ça, j'ai de foutues bonnes oreilles, j'suis capable de percevoir un pet de mouche en plein cœur d'une tempête. Assez causé. Exécution. »

Élan Gris fut le premier à sortir du baraquement. Jean lui emboîta le pas. D'abord affecté à la frontière nord entre les régions du Nevada et d'Oregon, Jean avait ensuite été muté dans la première division d'infanterie cantonnée dans les Rocheuses : l'état-major estimait que l'offensive principale se déclencherait par la grande muraille montagneuse, en bas de laquelle s'était regroupée une grande partie des armées des royaumes coalisés. Il avait eu la surprise et la joie d'y retrouver Élan Gris et s'était porté volontaire pour le rejoindre dans le corps des éclaireurs.

« Quel ours, ce Tête-en-Pierre ! » maugréa-t-il.

Il releva son écharpe de laine sur son visage pour le protéger des morsures du vent. Les flocons épais et denses rendaient la visibilité quasiment nulle.

« Ce n'est pas très aimable pour nos frères ours ! » répliqua Élan Gris.

Un sourire s'afficha sur ses lèvres brunes. Lui gardait son visage découvert quelles que soient les circonstances. En guise d'uniforme, il portait des vêtements traditionnels lakotas, bottes, gants, veste et pantalon de cuir, remis avec solennité par un vieil Indien dans une rue de San Francisco quelques jours avant son départ pour le front. Une large bande de tissu nouée autour de sa tête lui servait de casque et disciplinait ses longs cheveux noirs. Ses deux armes, un poignard au manche d'ivoire et un imposant revolver à la

crosse noire ornée de motifs, étaient enfoncées dans la cartouchière serrée à sa taille.

« Tu crois qu'on va pouvoir se repérer dans cette satanée poix ? soupira Jean.

— Quand on ne peut pas voir à l'extérieur, on regarde à l'intérieur. »

Élan Gris pointa l'index sur son front, puis sur son cœur. Il ne s'agissait nullement de forfanterie de la part du jeune Lakota : ses perceptions, Jean l'avait constaté à plusieurs reprises, ne se limitaient pas à ses seuls sens. Il prétendait que son animal guide, le grizzly, veillait sur lui en permanence et que, de toute façon, la mort était la compagne inséparable de la vie. Lorsque Jean lui avait lu la lettre de Nadia lui annonçant qu'il serait bientôt père, il avait éprouvé une joie et une fierté touchantes, ternies quelques secondes plus tard par un voile sombre, comme s'il ne voulait pas s'attacher à cet enfant qu'il ne connaîtrait peut-être jamais. La guerre ne lui permettrait pas de passer quelques jours à San Francisco comme le lui autorisait en principe la loi militaire. De toute façon, la grande offensive des armées coalisées se déclencherait à la fin de l'hiver, avant donc l'accouchement de Nadia, et les chances de survie des défenseurs des premières lignes étaient très faibles, quasiment nulles.

Ils se mirent en chemin au milieu des arbres transformés en sculptures implorantes par les vents et la neige glacée. Élan Gris semblant savoir où il allait, Jean le suivit sans se poser de questions. Il peinait à s'arracher de la couche supérieure de neige molle épaisse d'une trentaine de centimètres. Ils croisèrent quelques silhouettes courant d'un baraquement à l'autre, repliées sur elles-mêmes pour lutter contre les bourrasques. Jean salua d'un geste de la main deux d'entre elles, deux Noirs venus de Nouvelle-France avec lesquels il avait pu converser en français. L'un d'eux, Eustache, avait appris à lire et à écrire, et il projetait après la guerre d'ouvrir un centre du savoir ouvert à tous, sans distinction de race, ni d'âge ni de sexe. En guise de rémunération, les gens lui donneraient ce qu'ils voudraient, ce qu'ils pourraient : de l'argent, de la nourriture ou des échanges de services. Le vent empêcha Jean de comprendre les mots que lui cria Eustache avant de s'évanouir dans le blizzard.

Seuls quelques rochers émergeant de la neige de chaque côté délimitaient le sentier. Élan Gris et Jean avaient descendu une partie de la pente avant de s'installer sur un promontoire aussi glissant qu'une patinoire.

« Si on voit quelqu'un là-dedans, ce sera trop tard de toute façon », marmonna Jean.

Il s'était recroquevillé dans une anfractuosité pour se protéger des rafales de vent. Il avait cessé de fixer les rideaux blancs qui se tendaient sans cesse devant lui et tiré de sa poche la dernière lettre qu'il avait reçue de Clara. Il relisait ses mots aussi souvent que possible avec une ferveur presque douloureuse. Il avait quelquefois l'impression de percevoir son souffle sur sa

nuque, de sentir la chaleur de sa main sur sa joue ou son front, et, parfois, elle lui paraissait tellement lointaine qu'il doutait de la revoir un jour.

« Nous sommes nettement mieux ici que dans un baraquement puant, objecta Élan Gris.

— Parle pour toi ! Le poêle pue peut-être, mais, au moins, il nous réchauffe.

— Il n'y a pas d'esprit à l'intérieur du baraquement. »

Jean désigna les environs d'un geste agacé.

« Et ici, tu le perçois, l'esprit ?

— Wakan Tanka est dans la rumeur du vent et le silence de la neige, dans le cœur des arbres et le ventre des nuages.

— Et d'abord, c'est quoi, pour toi, l'esprit ? »

Élan Gris fixa Jean d'un air étonné, comme s'il jugeait la question incongrue.

« Le souffle de tout ce qui vit.

— Dieu, quoi !

— Pour vous les chrétiens, Dieu est un être qu'on peut localiser, mesurer, supplier et même crucifier.

— Je ne suis pas chrétien, protesta Jean.

— Pour nous, les Rouges, poursuivit Élan Gris, on ne peut pas séparer l'esprit de sa création. »

Jean tendit le bras vers le bas de la pente.

« Est-ce que tu dirais que les roicos sont aussi emplis de l'esprit ? »

Il avait d'abord détesté le sobriquet dont les habitants de l'Arcanecout affublaient les soldats des royaumes coalisés, puis, par commodité, avait rapidement pris l'habitude de l'utiliser.

« Ce sont des humains, comme nous. Ils ont également le pouvoir d'offenser la création. Il faut les combattre si nous le jugeons nécessaire, mais ne pas oublier qu'ils sont issus du même souffle.

— Difficile à croire quand on voit la férocité avec laquelle les hommes se détruisent les uns les… »

Élan Gris se tendit comme un animal aux abois et lui fit signe de se taire. Jean eut beau fouiller le blizzard du regard, il n'y discerna aucun autre mouvement que les branches des arbres battues par les bourrasques. Il lui paraissait inconcevable que les armées coalisées lancent une offensive au plus fort de la tourmente.

« Sept ou huit hommes », murmura Élan Gris.

Jean se rapprocha de lui en veillant à ne pas glisser sur le rocher. Ses pieds s'engourdissaient malgré ses trois ou quatre couches de chaussettes superposées. Même s'il ne distinguait toujours que les ombres immobiles des rochers et des troncs proches, il ne lui venait pas à l'esprit de mettre en doute les affirmations d'Élan Gris.

« On devrait peut-être tirer les trois coups de feu pour avertir les autres, chuchota-t-il.

— Je ne pense pas qu'ils aient l'intention d'attaquer la base, répondit Élan Gris à voix basse.

— Ce sont peut-être des infiltrés, des saboteurs, insista Jean.

— Si nous tirons maintenant, nous dévoilerons notre présence et nous ne pourrons pas intervenir.

— Tu veux dire que… »

Élan Gris hocha la tête. Dans ses yeux brillait une lueur qui révélait une détermination farouche, inébranlable.

« Deux contre sept ou huit, ça ne nous laisse pas beaucoup de chances… »

Élan Gris tira son poignard de sa ceinture avec un sourire.

« Nous sommes plus que deux : la neige et le silence sont avec nous. »

Jean glissa la main à l'intérieur de son manteau de laine et la posa sur le manche de son propre poignard. Il n'avait pas eu à s'en servir jusqu'à présent. Les groupes d'éclaireurs ennemis qu'il avait croisés lors de ses missions de reconnaissance s'étaient évanouis dans la nature après avoir tiré une ou deux salves. Une balle lui avait frôlé la tête, mais il n'avait pas été placé dans l'obligation d'utiliser le pistolet automatique à la crosse rouillée qu'on lui avait remis lors de son incorporation. Des armes dérisoires, sans doute, face à la puissance de feu des armées coalisées. Il tira le poignard et le tint aussi fermement que possible malgré les tremblements qui n'étaient sans doute pas dus au seul froid. Il se demanda furtivement s'il aurait le cœur à s'en servir, s'il ne préférait pas mourir plutôt que de renier ses convictions profondes : il n'avait pas pu presser la détente de son pistolet lors de l'attaque du gang de Bernie l'Orléanais à New York. Enfoncer une lame d'acier dans le corps d'un homme, fût-il un ennemi, lui semblait au-dessus de ses forces. Élan Gris, lui, était un guerrier, un homme qui n'hésitait pas à tuer quand il l'estimait juste ou nécessaire.

Jean crut percevoir des voix entre les mugissements du vent. De la main, Élan Gris lui indiqua que les roicos n'allaient pas tarder à déboucher en haut du sentier et se tapit contre la surface glacée à la façon d'un félin guettant une proie. Jean l'imita, le cœur battant, ses yeux rivés sur l'espace dégagé entre les rochers. Le visage doux et souriant de Clara lui apparut avec une netteté saisissante. La vie s'était une nouvelle fois ingéniée à les séparer et, cette fois, elle ne semblait pas disposée à les réunir.

Une première silhouette émergea tout à coup, si grande, si proche, qu'il faillit se relever et prendre ses jambes à son cou.

Chapitre 3

Le fracas d'une explosion ébranla l'aube et réveilla Clara en sursaut.

Elle rencontrait les pires difficultés à s'endormir depuis quelques jours. Elle n'avait pas reçu de réponse de Jean à sa dernière lettre, et une inquiétude persistante lui serrait la gorge et le ventre. Elle se leva et sortit de la chambre. Elmana s'était déjà précipitée sur le palier du premier étage. Vêtue d'une robe de chambre à fleurs dont elle n'avait pas pris le temps de nouer la ceinture, elle lança un regard affolé à Clara. Une deuxième explosion retentit, très proche à en croire les vibrations prolongées du plancher et des murs.

« Voilà que ça recommence », gémit Elmana.

Les troupes des royaumes coalisés avaient cessé de bombarder la ville depuis presque trois semaines. Les San-Franciscains commençaient tout juste à s'habituer au silence et à la tranquillité des nuits. La ville avait peu à peu retrouvé une activité normale malgré les dégâts provoqués par les bombes – maisons en ruine, rues défoncées, bateaux coulés.

« Bizarre, murmura Clara. On n'entend pas les avions. »

Les vrombissements des moteurs d'avion précédaient normalement de quelques minutes le vacarme des déflagrations. Clara s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la rue et observa les environs. Au-delà des premières vagues de toits sombres, elle aperçut dans le lointain l'étendue bleue de l'océan Pacifique qui se confondait à l'horizon avec l'azur du ciel. Plantée au sommet de Vista Del Mar, l'une des collines de San Francisco, la maison offrait une vue magnifique sur les environs. Les ouvertures de la façade ouest donnaient sur l'immensité océanique, celles de la façade nord sur le bras de mer appelé Golden Gate et la petite île d'Alcatraz transformée en forteresse militaire, celles de la façade est sur la baie et les villages blancs de pêcheurs de part et d'autre de la ville d'Oakland. Aucun navire sur les eaux couvertes, en temps de paix, de voiles colorées et de panaches de vapeur.

Des colonnes de fumée noire s'élevaient de divers endroits de la ville. Des silhouettes gesticulantes couraient et se télescopaient dans les étroites rues en pente. Des flammes gigantesques s'élevaient de maisons, en bois comme la plupart des constructions de la cité. Le regard de Clara embrassa le ciel d'un bleu encore très pâle. Elle n'y repéra ni de formes sombres ni de sillons blancs caractéristiques des raids aériens. Elle scruta ensuite l'océan et finit par apercevoir, ombres menaçantes dans les bancs de brumes, une dizaine

de navires de guerre. Elle n’avait pas eu besoin de jumelles pour les repérer ; ils s’étaient approchés de la côte au cours de la nuit. Des lueurs furtives et répétées indiquaient que leurs canons tiraient des salves. Cette fois, la mort ne tombait pas du ciel.

« Ces maudits roicos sont vraiment pas décidés à nous fiche la paix ! » marmonna Elmana.

Elle s’était installée devant la fenêtre près de Clara pour poser à son tour ses immenses yeux agrandis par l’effroi sur le miroir bleu et scintillant du Pacifique.

« Je me demande ce qu’ils fabriquent, souffla Clara. Pourquoi ils n’attaquent pas franchement…

— J’suis pas pressée, moi ! »

Un bruit de pas derrière elles les incita à se retourner. Les cheveux couleur de paille et le visage chiffonné de Nadia émergeaient de l’escalier. Elle s’avança vers la fenêtre d’une allure encore engourdie de sommeil. Son ventre commençait à s’arrondir et à distendre l’épaisse chemise de nuit en coton qui lui tombait sur les mollets.

« Les bombardements ont repris ?

— Ouais, mais cette fois, ils nous arrivent de l’océan, répondit Elmana.

— On devrait descendre dans… »

Le vacarme assourdissant d’une nouvelle explosion absorba la fin de sa phrase. Les crieurs des rues, des garçons de treize ou quatorze ans recrutés pour pallier les coupures du réseau R2I, du télégraphe et des ondes radio avaient donné pour consigne de se réfugier dans les sous-sols des maisons lors des bombardements. On avait mis en place un système de sirènes qui ne fonctionnait qu’une fois sur dix. Ceux qui ne disposaient pas de sous-sols devaient immédiatement gagner les abris les plus proches. Clara vit que les canons de défense dressés le long de la côte et sur l’île d’Alcatraz commençaient à riposter. Leurs obus soulevaient des gerbes d’eau non loin des navires ennemis. Le gouvernement d’Arcanecout les avait récupérés de justesse avant qu’ils ne soient fondus pour la fabrication de pièces et de traverses de voies de chemin de fer dont le pays avait besoin. Par chance, l’ancienne armée royale les avait maintenus en parfait état de marche et avait conservé obus et munitions dans les arsenaux. Répartis sur les frontières, ils constituaient une gigantesque barrière de défense aux mailles serrées. À l’issue d’une formation accélérée, les canonniers avaient ouvert le feu à plusieurs reprises sur les navires des flottes ennemies qui s’approchaient d’un peu trop près des côtes, les obligeant à battre en retraite.

« Allons-y. »

Elles dévalèrent l’escalier principal aussi vite que le leur permettait l’état de Nadia. Elles croisèrent au rez-de-chaussée une vingtaine de femmes et d’enfants qui habitaient des maisons ou des immeubles voisins dépourvus de sous-sols. Les mères folles d’angoisse portaient les plus jeunes dont les cris perçants s’ajoutaient au tumulte des déflagrations et des hurlements. Même si

elles s'étaient déjà réfugiées dans la maison et qu'elles connaissaient parfaitement les lieux, elles étaient restées regroupées dans le salon en attendant l'arrivée des occupantes légitimes. Clara fonça dans la cuisine, ouvrit la porte d'accès à la cave et les invita à descendre. Elmana et elle furent les dernières à s'engouffrer dans l'escalier droit aux marches étroites et serrées. Au moment où elle refermait la porte, une secousse ébranla la maison et elle crut entendre des craquements et des tintements de verre brisé.

L'alerte dura plusieurs heures. Une odeur tenace de bois brûlé emplit peu à peu l'atmosphère confinée de la cave.

« On dirait bien que la maison est en train de brûler ! lança Elmana.

— Je ne crois pas, objecta Clara. Il ferait beaucoup plus chaud.

— Plus chaud que l'enfer, tu veux dire !

— Seigneur, comme je regrette d'avoir quitté le pays ! » soupira une femme aux cheveux d'un blond presque blanc qui serrait contre elle une fillette de cinq ou six ans.

Ses vêtements sombres et sa coiffe de dentelle blanche indiquaient qu'elle appartenait à l'une de ces communautés religieuses traditionalistes établies en Arcanecout. Elle parlait l'anglais avec un accent guttural. Des larmes s'échappaient de ses yeux clairs et embués.

« De quel pays venez-vous ? demanda Clara.

— De la région de Hambourg, au nord de l'Allemagne.

— Pourquoi en êtes-vous partie ?

— Parce que nous étions persécutés.

— Ne me dites pas que vous regrettez les persécutions… »

La femme blonde secoua la tête et essuya ses larmes d'un revers de manche.

« En Allemagne, au moins, nous aurions pu survivre. Nous avions une ferme, des terres, des troupeaux, une communauté. Je risque de tout perdre ici, mon mari, mes enfants…

— La guerre n'est pas finie… »

La femme blonde jeta un regard mauvais, presque haineux, à Clara. La pénombre de la cave, à peine effleurée par les rayons du jour naissant qui se glissaient par les interstices, estompait les formes et transformait les visages en masques tragiques.

« Tout le monde sait que nous n'avons aucune chance !

— Si vous avez un bon Dieu, c'est l'moment d'le prier ! » gronda Elmana.

La femme blonde baissa la tête et caressa la chevelure dorée de la fillette enfouie dans sa jupe.

« Nous L'avons servi avec ferveur, nous L'avons imploré de tout notre cœur, et Il nous a abandonnés, murmura-t-elle d'un ton las.

— Faut plus compter sur Lui ! insista Elmana. Il aurait rien pu faire pour vous là-bas, dans votre pays, et vous auriez fini malheureuse comme une

pierre. Ici, au moins, vous avez une chance de bâtir quelque chose de nouveau. Alors, Dieu ou pas, faut continuer d'y croire. »

La femme blonde désigna le vacarme extérieur d'un geste du bras.

« Que pouvons-nous faire contre ça ?

— Leur opposer notre détermination. Ne pas leur faire ce plaisir d'avoir la frousse et de perdre courage. »

Clara salua les paroles d'Elmana d'un sourire complice. La jeune Noire déployait un optimisme à toute épreuve malgré le départ pour le front de son cher Diego et les privations qui frappaient la population san-franciscaine depuis l'instauration du blocus. Ses seuls regrets concernaient la chaleur moite et les cocodrils[1] du bayou de Nouvelle-France, et surtout le zzipi, cette sacrée musique qui lui donnait des envies folles de chanter, de pleurer et de danser. Elle ajoutait en riant qu'elle n'avait vraiment pas de quoi se plaindre : elle aurait pu rester toute sa vie la servante de ce monstre de Maxandeau et l'épouse malheureuse de cet autre monstre qui se prétendait son mari[2].

« À quoi vous servira votre détermination quand les soldats roicos débarqueront à San Francisco ? reprit la femme blonde.

— On trouvera le moyen de se faire respecter ! J'vous conseille à toutes de vous équiper. » Elmana sortit un minuscule pistolet à la crosse nacrée de la poche de sa robe de chambre. « Moi, j'suis prête à défendre chèrement ma peau ! »

Une nouvelle série d'explosions fit vibrer le sol de terre battue et les fondations de la maison. Une âcre odeur de poudre satura la pénombre. Quelques enfants se mirent à tousser.

« Tu crois que tu pourras vraiment te défendre, avec ton joujou ? intervint Nadia après que l'air fut redevenu respirable.

— Ce joujou, comme tu dis, tue son homme à plus de dix pas, affirma Elmana d'un air farouche. C'est un cadeau de Diego. »

Le bombardement dura encore une heure. Les hurlements des crieurs publics prévinrent le petit groupe que l'alerte était finie, que chacun pouvait maintenant quitter son abri et retourner chez lui.

Plusieurs maisons du quartier, l'un des plus proches de la côte donc l'un des plus exposés, étaient en feu. Des cratères noirs s'étaient creusés dans la rue en projetant des éclats de roche et de terre à plus de cinquante mètres. Des femmes avaient déjà formé des chaînes pour se passer les seaux et bassines que d'autres remplissaient au point d'eau le plus proche. Elles n'avaient aucune chance d'éteindre les incendies et de sauver des maisons des flammes attisées par un vent chaud et sec, mais elles se battaient avec l'énergie du désespoir, secondées par les enfants et les vieillards. Les colonnes de fumée s'élançaient vers le ciel, chahutées puis dispersées par les rafales. La ville risquait à tout moment de se transformer en un gigantesque brasier. Les rares véhicules de pompiers se frayaient un chemin difficile entre les cratères aux bords noirs et les monticules de gravats, les uns tractés par des attelages de mules, les autres propulsés par leurs moteurs. Leurs sirènes hurlantes

dominaient les crépitements des flammes et les cris de dépit des femmes munies de seaux que la chaleur interdisait d'approcher de trop près des maisons dévorées par le feu.

Clara, Elmana et plusieurs femmes du groupe se joignirent aux chaînes et, pendant plusieurs heures, remplirent, transportèrent et vidèrent sans relâche les récipients de toutes formes et de toutes tailles qui leur passèrent entre les mains. On ne sauva qu'une seule des sept habitations incendiées – et encore, il n'en restait qu'une carcasse fumante.

Fourbues, Elmana et Clara regagnèrent leur maison en début d'après-midi. Bien qu'elle ne comportât que trois chambres, elles résolurent d'en mettre une à la disposition d'une famille dans le besoin. Nadia garderait la sienne, puisqu'elle avait besoin de calme et de repos, Clara et Elmana partageraient la même pièce à laquelle on ajouterait un matelas.

L'usage voulait que les sans-abri viennent spontanément frapper aux portes et demander s'il n'y avait pas une ou plusieurs pièces inoccupées où ils pourraient s'abriter en attendant de trouver un nouveau logement. Une famille ne tarda pas à se présenter. Deux femmes, l'une vêtue de noir, âgée, ridée et visiblement acariâtre, l'autre jeune, au teint foncé, aux longs cheveux d'un noir presque bleuté et aux yeux noisette ; trois enfants, un garçon d'une dizaine d'années très brun lui aussi, deux filles d'environ cinq ou six ans à l'air espiègle, jumelles visiblement. On leur proposa la plus grande des trois chambres qu'ils pourraient séparer en plusieurs parties à l'aide de paravents. La vieille femme fronça le nez et marmonna à plusieurs reprises des séries de mots en langue espagnole.

« Cela nous conviendra parfaitement, déclara la plus jeune dans un anglais teinté d'un accent chantant. À partir de demain, nous chercherons une nouvelle maison. Nous vous remercions infiniment de votre accueil. »

Elle s'appelait Inès et venait d'Amérique centrale, de l'empire du Mexique plus exactement. Fernando, son mari, avait dû fuir avant d'être arrêté par la police impériale en raison de ses engagements politiques. Elle l'avait rejoint quelques mois plus tard en Arcanecout en compagnie de ses enfants et de sa belle-mère, doña Rosa. Fernando était parti pour le front, sur la frontière sud qu'il connaissait très bien pour l'avoir franchie en clandestin. Il avait été tué lors des premières escarmouches contre les armées coalisées appuyées par les troupes mexicaines.

Pendant que leurs invités s'installaient, Clara se rendit près de la fenêtre du premier pour observer de nouveau l'océan. Les bateaux du blocus avaient disparu. Sans doute la riposte soutenue des canons de défense les avait-elle contraints à battre en retraite.

« Ils ont fichu le camp, ces stupides roicos ! »

La voix d'Elmana, qui s'était approchée en silence dans son dos, la fit sursauter.

« Pour combien de temps ? murmura Clara sans se retourner.

— Tu vas pas quand même être aussi défaitiste que l'Allemande tout à

l'heure ?

— Défaitiste, non. Mais ça ne nous empêche pas d'être réalistes. Dans sa dernière lettre, Jean nous recommande de nous cacher sur les hauteurs du Yosemite ou du Séquoia avant le débarquement des troupes coalisées.

— Ces satanés roicos sont pas encore là !

— Ils attendent la fin de l'hiver pour lancer leur grande offensive », affirma Clara.

Elmana poussa un soupir bruyant tout en entortillant autour de son index une mèche de ses cheveux crépus.

« Y en a marre de fuir ! Et puis, Nadia ne pourrait pas nous suivre dans son état : elle risquerait de perdre son bébé. »

Clara hocha la tête.

« Espérons qu'elle sera venue à terme avant le débarquement des roicos.

— L'hiver se termine dans deux mois, et elle en a encore pour quatre mois avant d'accoucher. »

Clara pivota sur elle-même et soutint pendant quelques secondes le regard intense d'Elmana avant de se rendre dans la chambre où Inès et sa famille s'étaient installées. Les deux femmes avaient posé à même le plancher des matelas de laine récupérés dans l'un de ces grands entrepôts qu'on appelait les communs. Les San-Franciscains y entreposaient les meubles, les ustensiles et les vêtements dont ils ne se servaient pas et les laissaient à la disposition de ceux qui en avaient besoin. Elles avaient divisé la pièce en quatre parties, un coin pour chacun d'elles, un coin pour le garçon du nom de Gonzalo, un coin pour les deux fillettes, Maria et Francesca. Clara leur expliqua qu'elles pouvaient se servir de la salle de bains à leur convenance, du moins entre les coupures d'eau, assez fréquentes lors des bombardements, et à condition de supporter la température parfois glaciale des jets crachés par les robinets.

« Nous… ne pourrons pas vous aider sur le plan financier, nous n'avons pratiquement pas d'argent, avoua Inès.

— Nous n'en avons pas beaucoup non plus, dit Clara. Nous avons perdu notre travail après la déclaration de guerre, et il ne reste plus grand-chose de ce que les hommes ont gagné lors des cueillettes de l'été dernier. Ça fait trois mois que nous n'avons pas payé de loyer. Heureusement que le propriétaire est compréhensif et que les rations alimentaires sont pour l'instant distribuées gratuitement. »

La vieille femme eut une moue qui creusa un peu plus ses rides et marmotta quelques mots en espagnol.

« Elle dit que nous n'étions pas obligées de mendier avant…

— Il ne s'agit pas de mendicité, mais d'entraide, de solidarité, affirma Clara.

— Elle appartenait à une grande famille, elle a du mal à se faire à sa nouvelle condition. »

Elmana désigna Clara d'un mouvement de menton.

« Elle aussi, elle vient d'une grande famille de France ! Ici, l'origine n'a plus d'importance, y a pas de préférence, on donne juste ce qu'on a de mieux. »

Inès sourit malgré la tristesse qui assombrissait ses yeux noisette. Un peu plus loin les fillettes se disputaient pour savoir laquelle des deux coucherait près de la fenêtre.

Clara éprouva soudain une telle peur, une telle douleur à l'idée de perdre Jean qu'elle dut sortir précipitamment de la chambre pour dissimuler ses larmes.

1- Voir *Ceux qui rêvent* (2010), « Ukronie », Flammarion.

2- *Ibidem*.

Chapitre 4

Un gémissement étouffé.

Jean comprit qu'Élan Gris était passé à l'action quelques secondes avant lui, se glissant comme une ombre parmi les hommes dispersés en haut du sentier, semant la mort à l'aide de son poignard. Des cris stridents transpercèrent les rideaux de neige. Pris au dépourvu, les roicos se réorganisèrent.

La silhouette qui dominait Jean de toute sa hauteur s'était figée. Un géant, tête nue, oreilles rougies par le froid, cheveux et yeux presque blancs. Il avait tiré un pistolet de la ceinture de son ample manteau de fourrure brune et s'était retourné sans avoir repéré Jean déjà recouvert d'une fine pellicule de neige. Il demeura quelques instants immobile avant de rebrousser chemin et de se diriger vers l'endroit d'où provenaient les bruits. Jean en ressentit un soulagement indicible, pas seulement parce que la volte-face du géant le dispensait de se servir de ses armes, mais parce qu'il pouvait enfin bouger, lutter contre le froid qui l'enveloppait comme un linceul.

Il se redressa et sautilla sur place pour tenter de se réchauffer. Le brutal afflux de sang se traduisit par des douleurs vives, intolérables à ses mains et à ses pieds. Quelques pas plus loin, des ombres s'agitaient au milieu de la tempête de neige. Les grognements et les hurlements donnaient l'impression que des loups ou des chiens féroces s'affrontaient entre les rochers.

Un premier coup de feu éclata. Élan Gris était en danger. Balayant ses hésitations, Jean s'empara de son pistolet. Il rencontra les pires difficultés à déverrouiller le cran de sûreté et à glisser son index engourdi dans le pontet. De nouveaux coups de feu suivis d'éclats de rires indiquaient qu'Élan Gris était tombé aux mains des roicos et que ces derniers prenaient le temps de s'amuser avec lui avant de l'exécuter. Jean espéra que les détonations donneraient l'alerte au camp de base, mais les probabilités étaient faibles : les ululements incessants du vent étouffaient les autres bruits.

Il raffermit sa détermination d'une inspiration prolongée. Le visage de Clara lui apparut, avec une telle intensité qu'il faillit lever la main pour le toucher. Elle traversait l'espace et le temps pour l'encourager. La guerre les avait éloignés l'un de l'autre, mais ils ne s'étaient jamais quittés. Rien ne pourrait trancher leur lien, ni la distance ni les circonstances, ni même la mort. Fort de sa résolution, le pistolet dans la main droite et le poignard dans la

main gauche, il fendit les rideaux de neige en direction des silhouettes estompées par les flocons.

À aucun moment, les roicos ne s'étaient doutés qu'un deuxième adversaire se terrait dans les parages. Formant un cercle de cinq ou six mètres de diamètre, ils entouraient Élan Gris et, à tour de rôle, lui tiraient dans les pieds, l'obligeant à sauter sans cesse d'un côté sur l'autre pour esquiver les balles qui soulevaient de petites gerbes blanches autour de lui. Deux corps déjà ensevelis par la neige reposaient un peu plus loin. Élan Gris avait eu le temps de tuer deux hommes, peut-être trois à en juger par la forme allongée au pied d'un rocher, avant d'être capturé. Embrasé de colère, Jean ne prit pas le temps de viser. Il leva son arme vers les roicos les plus proches et pressa aussitôt la détente. La crosse du pistolet frémit dans sa paume comme un animal craintif. Une chaleur vive se diffusa dans sa main. L'un des hommes s'affaissa devant lui. Il tira une deuxième fois en direction des autres silhouettes qui, le premier instant de surprise passé, commençaient déjà à s'égailler. Il lui sembla en toucher une, mais la densité des flocons rendait la visibilité presque nulle. Il se retrouva tout à coup au milieu d'un espace vide, pivota sur lui-même et ne distingua rien d'autre que les contours pétrifiés des rochers et des troncs d'arbres.

Un cliquetis retentit quelque part sur sa gauche. Un homme surgit du blizzard, se jeta sur lui, l'agrippa par le bras et le déséquilibra une seconde avant la détonation et le miaulement d'une balle. Il se redressa à l'issue d'une brève roulade dans la neige. Il reconnut, tout près de lui, le visage sombre et les yeux luisants d'Élan Gris.

« Il ne faut pas rester là. »

Joignant le geste à la parole, Élan Gris rampa en direction des arbres les plus proches. Jean l'imita tout en lançant d'incessants regards autour de lui pour tenter de détecter d'éventuels mouvements. La vitesse avec laquelle ils s'étaient évanouis dans les environs prouvait que les roicos étaient des combattants expérimentés, sans doute un commando chargé de semer chaos et terreur dans les rangs ennemis. L'hypothèse semblait confirmée par la tenue du géant que Jean avait entrevu quelques instants plus tôt : il ne portait pas d'uniforme, mais un manteau de fourrure qui ne le distinguait pas des soldats arcanecoutiens. Ils avaient exploité le blizzard pour tenter de s'infiltrer dans l'un des postes avancés répartis sur les hauteurs des Rocheuses.

Élan Gris et Jean se relevèrent après qu'ils eurent atteint les premiers troncs d'arbres. Une branche basse se brisa et tomba en répandant autour d'elle son lourd fardeau de neige.

« Ils n'abandonneront pas, murmura Élan Gris.

— Ils semblent pourtant s'être envolés, objecta Jean.

— Je connais ce genre d'hommes : ce sont des chasseurs. Une fois qu'ils ont levé un gibier, ils ne le lâchent plus jusqu'à ce qu'ils l'aient tué.

— La neige effacera nos traces…

— Il y a des Rouges parmi eux. Eux n'ont pas besoin de traces pour

suivre une piste. »

Jean se remémora les pisteurs lancés à ses trousses par Bernie l'Orléanais, des Blancs de Nouvelle-France qui, à partir d'un cheveu ou d'un ongle, pouvaient à l'aide de la magie du bayou retrouver n'importe qui sur les vastes étendues américaines.

« Ils utilisent la magie ?

— C'est seulement que leurs sens sont plus… »

Un craquement domina les sifflements du vent et interrompit Élan Gris. Ils ne distinguèrent, dans les environs, que les courses brèves des tourbillons soulevés par les rafales et se fracassant sur les roches. Jean eut l'impression que le froid s'était encore abaissé de plusieurs degrés et que plus jamais il ne parviendrait à se réchauffer.

« Retournons au camp », proposa Élan Gris.

Jean s'estima incapable de retrouver son chemin dans un paysage enfoui sous l'épais manteau de neige. Il ne disposait pas du soleil ni des ombres pour se repérer. L'espace d'une ou deux secondes, les souvenirs défilèrent dans son esprit. Un condensé de son existence, les différentes étapes, à la fois distinctes et superposées, qui l'avaient conduit au sommet de ces montagnes assiégées par l'hiver. Un kaléidoscope de sensations qui se heurtaient et se mélangeaient… La tension dans les greniers éclairés par les bougies, la voix et l'énergie de Martha, l'institutrice du réseau des Pères Noël du savoir, le dernier regard implorant de son père fusillé par les soldats de l'armée royale de France, la joie suffocante de retrouver Clara vivante parmi les morts du Noël de Sang, la souffrance presque intolérable dans les salles des machines du grand paquebot qui reliait les continents européen et américain, la musique douce et poignante de Mizzipi, l'atmosphère étouffante de la cabine du camion qui transportait les clandestins à travers le royaume du Centre[1]… Il se demanda ce qu'étaient devenues sa mère et ses sœurs. Il n'avait pas reçu de nouvelles d'elle. Il ne pouvait pas leur écrire parce que chaque lettre était ouverte et lue par la censure royale et qu'il ne voulait pas leur attirer des ennuis. Les policiers français, les cafards, les auraient accusées de complicité d'évasion et jetées dans une prison insalubre de Paris. Elles ne savaient pas où il était, elles se demandaient sans doute s'il était encore vivant. Quelle sorte de monde était-ce là, qui interdisait à un fils et à un frère de rassurer sa mère et ses sœurs ?

« Par là », souffla Élan Gris.

Jean lui emboîta le pas. Comme la visibilité n'excédait pas les deux mètres, il accéléra l'allure pour ne pas le perdre de vue. Ils se faufilèrent entre les arbres. Sous les frondaisons, le vent semblait un peu moins violent et la neige mois épaisse. Élan Gris jetait des coups d'œil réguliers par-dessus son épaule. Ils franchirent sans encombre une distance que Jean évalua à deux cents mètres. Il se demanda ce qu'il fichait là, au milieu de cette neige indéchiffrable, livrant une angoissante partie de cache-cache avec des inconnus qu'il n'avait aucune raison de haïr. Il ne reconnaissait pas les lieux.

Il sentait à peine son pistolet et son poignard dans ses mains engourdies. Le froid s'engouffrait sous ses vêtements, plantait ses griffes dans sa chair, lui mordait les os. Il s'efforçait de garder son regard rivé sur la silhouette silencieuse et vive d'Élan Gris. Il espérait vaguement que le grizzly, l'animal guide du jeune Lakota, viendrait à leur secours comme face aux trois pisteurs de Bernie l'Orléanais. Il sentit comme un souffle derrière lui.

Le vent, sans doute.

Les roicos se manifestèrent au moment où, sortant de l'abri relatif des arbres, les deux fuyards débouchaient sur une clairière battue par une violente averse de flocons. Ils ne se servirent pas de leurs armes à feu, mais de longs lassos qu'ils lancèrent avec une adresse diabolique et dont les nœuds coulants se glissèrent autour de leurs cous. Jean se débattit, tenta de se débarrasser de la corde, mais un deuxième nœud coulant lui emprisonna les bras et l'empêcha de bouger. La pression se resserra sur sa gorge et l'empêcha de respirer. Il voulut pointer son pistolet sur les silhouettes qui se dressaient quelques pas devant lui. Une nouvelle saccade du lasso, très violente, le contraignit à lâcher son arme. Il se débattit encore quelques secondes avant de s'affaisser dans la neige. Un voile noir lui tomba sur les yeux. Il songea qu'il allait mourir pour une cause perdue d'avance. Il se révolta à l'idée qu'il ne tiendrait plus jamais Clara dans ses bras. Qu'il ne vieillirait pas en compagnie de la femme qu'il aimait. Il crut entendre des rires et des grognements devant lui. Quelque chose de dur et de tranchant se posa sur son front. La lame d'un couteau sans doute. Il se souvint de ces histoires de Rouges qui scalpaient les hommes qu'ils capturaient ou tuaient. On jugeait de la valeur d'un guerrier au nombre de scalps qu'il possédait. Jean pensa que l'homme penché sur lui s'apprêtait à prélever son cuir chevelu avant de l'égorger. Il n'eut pas la force ni même l'idée de se défendre. Élan Gris, étendu trois mètres plus loin, n'était pas en meilleure posture que lui.

Des mots furent échangés dans une langue dont Jean ne comprit pas un mot. Il respirait un peu mieux maintenant, il recommençait à discerner les formes, les contours. La pression de la lame sur son front ne se relâchait pas. Son adversaire le maintenait plaqué au sol en lui enfonçant son genou dans les reins. La neige s'infiltrait dans sa bouche et ses narines. Il croisa le regard d'Élan Gris dont le bandeau s'était dénoué et dont les cheveux libérés se dressaient comme des serpents furieux autour de son visage. Deux hommes, aux cheveux également longs et noirs, lui bloquaient les jambes et les bras.

« Ne découpez pas ces fichus Canouts tout de suite ! » tonna une voix en anglais.

Le géant blond s'approcha de Jean, s'accroupit devant lui dans une série de craquements et planta ses yeux presque entièrement blancs dans les siens.

« Toi et ton copain rouge, vous avez flingué trois des nôtres et en avez blessé un autre. » Des éclats de fureur fissuraient sa voix grave et calme. « Rien que pour ça, je devrais vous laisser tondre et saigner par mes alliés rouges, mais je suis un officier de l'armée du royaume du Centre et il se

trouve que mes supérieurs nous ont demandé de leur ramener des prisonniers. On a des questions à vous poser avant de vous expédier en enfer. »

Le géant se releva et secoua d'un revers de main la neige collée sur son manteau de fourrure.

« On redescend, déclara-t-il d'une voix forte. On a assez crapahuté dans ce foutu blizzard. »

Il ne neigeait pratiquement plus lorsqu'ils atteignirent un large plateau cerné de hautes murailles rocheuses. Ils longeaient depuis un bon moment le lit sinueux et glacé d'un torrent. Les poignets liés dans le dos, Élan Gris et Jean marchaient au milieu du groupe. Les hommes placés derrière eux resserraient les nœuds coulants des cordes passées autour de leurs cous dès qu'ils effectuaient le moindre écart, les obligeant à réintégrer aussitôt la file. Les roicos ne s'étaient pas encombrés de leur blessé. Plutôt que de le transporter, ce qui leur aurait fait perdre du temps, ils l'avaient achevé d'une balle dans la tête. C'était pourtant un garçon de quinze ou seize ans qui ressemblait davantage à un enfant qu'à un adulte ; ses yeux agrandis par la terreur avaient eu beau implorer le géant blond, ce dernier n'avait pas hésité une seule seconde à presser la détente de son pistolet.

« Voilà pourquoi nous allons gagner cette maudite guerre ! avait-il grogné en remisant son arme dans sa gaine de cuir. Nous avons assez d'hommes pour ne pas nous embarrasser des blessés. »

Ils n'avaient effectué qu'une seule halte pendant laquelle ils avaient bu des lampées d'alcool à des outres de peau et mangé des morceaux de viande séchée. La marche avait réchauffé Jean et lui avait redonné un peu de cette énergie qui l'avait abandonné sur les sommets. Le groupe des roicos se composait maintenant de cinq Blancs du royaume du Centre et de trois Rouges, qui, selon Élan Gris, venaient probablement des régions du Missouri ou de l'Illinois. Leur adresse au lasso, la rudesse de leurs traits, de leurs manières et de leur langage désignaient les Blancs comme des fermiers ; ils appartenaient peut-être à ces groupes de cavaliers qui convoyaient les immenses troupeaux à travers les plaines jusqu'aux principaux centres ferroviaires. Élan Gris avait tenté d'amorcer la conversation avec les autres Rouges en langue lakota, mais ils ne lui avaient pas répondu. Soit ils ne le comprenaient pas, soit ils n'avaient pas envie de s'intéresser à quelqu'un qu'ils avaient eu la ferme intention de scalper quelques heures plus tôt.

Le froid relâchait sa pression dans les pentes des Rocheuses. Par endroits se dévoilaient en contrebas les plaines ondulantes et blanches parsemées des taches plus ou moins larges des fermes isolées ou des villages. Des panaches de fumée épars ressemblaient à des colonnes soutenant le toit invisible d'un gigantesque temple.

Une flamme d'espoir s'était rallumée dans l'esprit de Jean. Il se promit de mettre à profit le répit inespéré offert par les roicos pour tenter de s'évader et de retourner en Arcanecout. Clara l'attendait à San Francisco, il se battrait

jusqu'à l'extrême limite de sa fatigue pour la rejoindre. Il lui fallait s'économiser, reprendre des forces, exploiter les moindres opportunités.

Ils arrivèrent à la nuit tombante dans un camp roico éclairé par des braseros et des lanternes à huile. L'armée du royaume du Centre avait investi un village dont elle avait annexé les maisons et les dépendances. Les occupants légitimes, femmes et enfants compris, avaient été priés de laisser leurs chambres aux officiers et de s'installer dans les granges ou dans des tentes dressées dans les environs. La plupart des soldats portaient des uniformes blancs aux revers et passementeries dorés. Des camions bâchés, des véhicules équipés de chenilles et de canons se serraient au centre du village comme un troupeau pétrifié. Jean constata au passage que le matériel, flambant neuf, offrait un contraste saisissant avec l'armement suranné des armées de l'Arcanecout. Il supposa que les véhicules à chenilles avaient la capacité de transporter les canons jusqu'en haut de la chaîne montagneuse. Il devina également que les assaillants attaqueraient de tous les côtés à la fois à la fin de l'hiver, par les montagnes Rocheuses, par les frontières du nord, par les déserts du sud, par l'océan Pacifique. Supérieures en nombre et en équipement, les troupes de la coalition contraindraient les Arcanecoutiens à s'éparpiller sur plusieurs fronts et franchiraient rapidement les lignes de défense. Ensuite, il ne leur faudrait que quelques jours pour s'emparer des villes principales, la capitale San Francisco, la métropole Los Angeles, Salt Lake City, Reno, Phoenix…

Le petit groupe traversa des allées où se croisaient des soldats aux mines sombres et se dirigea vers la construction la plus imposante du village, qui avait probablement servi d'hôtel de ville ou d'école avant la réquisition militaire. Seul le géant s'y introduisit après avoir échangé quelques mots d'espagnol avec deux gardes armés de fusils d'assaut. Le ciel se couvrait d'étoiles, le froid restait supportable en comparaison des températures polaires des sommets. Une femme âgée et voûtée sortit d'une porte dérobée et s'éloigna d'une allure chancelante dans l'obscurité qui avalait toutes les formes. Dans le regard furtif qu'elle jeta aux deux prisonniers, Jean lut autant de haine que de compassion.

Le géant revint quelques minutes plus tard. Ils se remirent en marche jusqu'à un bâtiment situé une centaine de mètres plus loin dont les fenêtres munies de barreaux ne laissaient planer aucun doute sur sa fonction.

On introduisit les deux prisonniers dans une première salle équipée d'un poêle central autour duquel se réchauffaient quatre hommes aux tenues grises qui portaient d'énormes trousseaux de clefs à leurs ceintures. Le géant s'entretint quelques instants avec eux en espagnol, puis l'un d'eux se leva, ouvrit une porte en acier et les précéda dans un couloir bordé de grilles.

La plupart des cellules contenaient, malgré leur exiguïté, plusieurs prisonniers, des soldats de l'armée du royaume du Centre pour la plupart. Jean crut qu'on le pousserait dans la même pièce qu'Élan Gris, mais on les boucla chacun dans l'une des deux minuscules cellules vides qui se faisaient face à

l'extrémité du couloir.

Après que la grille se fut refermée sur Jean dans un grincement sinistre, le géant blond s'approcha de la grille, le dévisagea un long moment avec un sourire lugubre et déclara :

« Te fais pas trop d'illusions, mon gars. Jamais personne n'a réussi à s'évader de cette fichue prison. Tu en sortiras une fois pour l'interrogatoire et une deuxième fois pour la fosse. »

1- Voir *Ceux qui sauront* (2008) et *Ceux qui rêvent* (2010).

Chapitre 5

« Il nous reste combien ? »

Elmana ouvrit la petite boîte en fer qui leur servait de coffre et compta silencieusement les coupures de couleur bleu nuit émises par le gouvernement d'Arcanecout, des billets de cinquante et de vingt *hope* principalement.

« Deux cent vingt, murmura-t-elle après avoir reposé la liasse dans la boîte. On n'ira pas bien loin avec ça.

— Il ne te reste pas de l'argent de Nouvelle-France ? demanda Clara.

— Tu penses bien que j'ai déjà tout changé… »

Une heure plus tôt, les crieurs des rues avaient annoncé que la nourriture ne serait plus distribuée gratuitement : à partir d'aujourd'hui, chaque ration coûterait quinze *hope*. L'État n'avait plus d'argent dans ses caisses et ne pouvait plus prendre en charge l'alimentation de la population, d'autant qu'on avait besoin de reconstituer d'urgence les réserves de munitions et de ravitailler les troupes massées sur les frontières. On continuerait d'entraider ceux qui ne pourraient vraiment pas participer à l'effort collectif, mais on en appelait à la responsabilité de chacun pour faciliter la tâche du conseil gouvernemental, constitué d'un collège de douze membres élus renouvelé par tiers tous les deux ans, et prolonger le projet utopique de l'Arcanecout.

« On peut tenir à peine une dizaine de jours, soupira Nadia. Et encore, en ne prenant qu'une ration pour trois.

— Pas question, protesta Clara. Toi, tu dois manger à ta faim. Nous, nous débrouillerons pour gagner de l'argent.

— J'vois pas comment, intervint Elmana. Y a plus de travail depuis le début de la guerre.

— On peut se proposer comme servantes ou cuisinières chez les gens fortunés…

— Des gens fortunés, y en a pas beaucoup dans le coin ! Si on est tous venus en Arcanecout, c'est bien parce qu'on n'avait rien là où on était !

— On ne trouve pratiquement plus de poisson depuis le départ des hommes. Si on récupérait un bateau et qu'on allait pêcher dans la baie ? »

Elmana roula des yeux effarés.

« Seigneur, j'ai déjà un tel mauvais souvenir de la traversée du golfe du Mexique avec Eusèbe que je me vois mal passer une minute de plus sur cette maudite flotte !

— Pas besoin d'aller au large, insista Clara. Nous resterons pêcher près des côtes.

— Tu sais manœuvrer un bateau, toi ? Tu sais tendre et relever un filet ?

— Je ne demande qu'à apprendre.

— Qu'est-ce que tu fais des roicos et de leurs satanés bombardements ?

— On ira seulement à l'intérieur de la baie. De toute façon, on n'est pas davantage à l'abri ici.

— Admettons. Tu comptes les vendre comment, tes poissons ?

— Comme les autres pêcheurs : sur le quai.

— Avec quoi on achètera le bateau ?

— Beaucoup ont été abandonnés sur les bords de la baie. On peut sans doute en choisir un qui nous paraît en bon état. »

Les lèvres d'Elmana s'étirèrent en une moue prolongée.

« Tu veux pas le faire toute seule ? »

Clara haussa les épaules.

« Tu sais bien que ce n'est pas possible. On doit être au minimum deux. »

Elmana leva les yeux au ciel avant de désigner Nadia d'un mouvement de menton.

« Je veux bien essayer, pour elle et son bébé… »

Les deux jeunes femmes traversèrent la ville à pied, le système des tramways tractés par câble ayant été endommagé par les bombardements aériens et maritimes. Une distance d'environ douze kilomètres séparait Vista Del Mar de China Basin, le port où Clara avait aperçu les bateaux de pêche abandonnés.

« C'est Dieu pas possible une ville avec autant de côtes ! marmonna Elmana en essayant de reprendre son souffle.

— Ne te plains pas : à l'aller, les descentes sont plus nombreuses que les montées, lança Clara.

— Dire que c'est à cause de ces maudits roicos qu'on est obligées de marcher à pied ! »

Les bombardements avaient laissé des traces dans tous les quartiers. Les monticules de gravats obligeaient les charrettes tractées par des attelages à faire d'importants détours dans les rues défoncées. Le vent sec dispersait les dernières volutes de fumée qui montaient de ruines noircies. Ici et là, des groupes d'adolescents aidés de femmes et de vieillards tentaient de restaurer les habitations qui n'avaient pas été entièrement soufflées par les explosions. La cité animée et colorée que Clara avait découverte lors de son arrivée avait perdu sa joie de vivre. Des bandes d'enfants erraient en quête d'un abri pour la nuit prochaine ou se pressaient autour des chariots bâchés où des employées du gouvernement, reconnaissables à leurs tenues grises, distribuaient des miches de pain.

Une chaleur accablante accueillit Elmana et Clara à China Basin, un

ensemble de hangars et de quais de bois où, en temps de paix, se côtoyaient pêcheurs, mareyeurs et acheteurs. Elles transpiraient sous leurs robes pourtant légères. Le soleil brillait de tous ses feux dans un ciel d'un bleu très clair tirant sur le blanc. Quelques silhouettes silencieuses déambulaient au milieu de tas de tuiles et de balles de coton abandonnés le long du bassin. Les vaguelettes d'une eau grisâtre et sale battaient les piliers rongés par le sel. Avant la guerre, il n'était pas rare d'apercevoir dans le bassin des pingouins et des phoques attirés par les restes jetés par les pêcheurs.

Le nez plissé par la forte odeur de poisson, de rouille et de pourriture, Elmana s'approcha du bord du quai et contempla la surface légèrement houleuse de la baie, laissant le vent chaud gonfler sa robe et chahuter ses cheveux crépus. Trois bateaux aux voiles claires voguaient autour de l'île de Yerba Buena, survolées par des nuées d'oiseaux criards. En arrière-plan, emmitouflés sous les brumes de chaleur, se découpaient les reliefs de la côte d'Oakland.

Elles commencèrent à inspecter les bateaux alignés sur les quais, posés sur des échafaudages rudimentaires de poutres et de pierres. La plupart d'entre eux étaient en mauvais état. Les coques et les quilles desséchées avaient perdu leur vernis protecteur et présentaient des fissures.

« Même si on en trouve un en état de marche, je vois pas comment on pourra le mettre à l'eau, fit Elmana. Faut au moins vingt hommes pour manipuler des masses pareilles ! »

Elles se dirigèrent vers le fond de l'immense bassin, croisant des vieillards faméliques installés dans les hangars en bois et en tôle qui servaient d'entrepôts en temps ordinaire.

« Seigneur, ils ont une drôle de façon de nous regarder. » Elmana se rapprocha de Clara qui observait un bateau aux formes élancées. « Je me sens pas trop tranquille dans le coin.

— Que veux-tu qu'ils nous fassent ?

— Ben, ce que font certains hommes aux femmes…

— Ils sont bien trop vieux et bien trop faibles… Celui-là a l'air pas trop mal. Qu'en penses-tu ? »

Elmana se pencha aux côtés de Clara pour ausculter à son tour la coque de l'embarcation maintenue à la verticale par un ensemble de madriers enchevêtrés. Un filet de pêche débordait du bastingage et retombait en rideaux ajourés le long du flanc rebondi.

« On ne distingue pas de brèches…

— Ouais, même s'il flottait, je serais bien incapable de faire avancer un truc pareil ! s'exclama Elmana.

— Moi, je sais ! »

La voix grave avait retenti derrière les deux femmes, puissante, éraillée. Elmana se redressa avec une telle vivacité qu'elle se cogna le haut du crâne à un renflement de la coque.

Un vieil homme s'était approché d'elles, vêtu de haillons, chaussé de

souliers craquelés, coiffé d'une casquette dont une épaisse couche de crasse occultait la couleur originelle. Une barbe blanche et emmêlée encadrait son visage buriné, crevassé.

« Ça nous fait une belle jambe ! » gronda Elmana.

Le vieil homme ignora son intervention et s'avança d'un pas décidé vers le bateau.

« Un bon choix, déclara-t-il en promenant son regard délavé sur la coque. C'est probablement le seul, parmi toutes les épaves en train de pourrir dans ce port, qui soit encore capable de flotter.

— Vous vous y connaissez ? » demanda Clara.

Un sourire creusa fugitivement les rides du vieil homme.

« J'étais de la partie, répondit-il. Avant que mon gendre ne me mette au rencard. Il me considérait trop vieux pour la pêche. Il voulait surtout récupérer mon bateau et devenir son propre patron. Ma fille l'a soutenu contre moi. J'ai refusé de rester dans leur maison, enfin, dans ma maison qui est devenue la leur, et je me suis exilé… »

Une profonde tristesse imprégnait sa voix rude. Ses yeux clairs, les rares mèches blondes qui dépassaient de sa casquette et son léger accent le désignaient comme un homme du Nord.

« Il est parti sur le front, mais je ne suis pas retourné chez moi, je n'ai pas revu ma fille ni mes petits-enfants… » Il marqua un temps de silence, légèrement tassé, comme recroquevillé sur ses souvenirs. « Pourquoi vous intéressez-vous à ce bateau ?

— Nous n'avons plus de ressources et nous avons pensé que nous pourrions utiliser l'un de ces bateaux abandonnés pour pêcher », répondit Clara.

Le vieil homme hocha la tête ; ses yeux semblaient avoir retrouvé de leur éclat, comme enflammés par les feux du soleil.

« Pas une mauvaise idée. On a besoin de nourriture en ville, et y a pratiquement plus personne pour ramener du poisson. Vous y connaissez quelque chose ?

— On apprendra… »

La réponse de Clara déclencha un large sourire sur les lèvres desséchées du vieil homme, dévoilant une dentition incomplète.

« Si vous acceptez un vieillard avec vous, je veux bien être celui qui vous apprendra… »

Clara lut de la peur et de la répulsion dans le bref regard qu'Elmana lui lança.

« Je suis trop vieux pour travailler, trop vieux pour me battre sur les frontières, trop vieux pour vivre en famille, poursuivit leur interlocuteur. J'ai failli à plusieurs reprises me jeter dans l'eau de ce bassin. Je ne sais pas trop ce qui m'en a empêché. La perspective d'être une dernière fois utile, peut-être. Seul, je n'en avais pas le courage, mais vous m'en offrez l'occasion. Je n'exigerai rien en échange, pas de partage, pas d'argent. Le plaisir de

naviguer me suffira.

— Nous ne comptons pas aller loin, précisa Clara. Pas même franchir la porte qui donne sur l'océan.

— Vaut mieux pas, avec les foutus roicos qui croisent au large de nos côtes… Aucune importance : je connais de bons coins pour la pêche au nord de la baie, à San Pablo. »

Clara prit Elmana par le bras et l'entraîna à l'écart, tout au bord du bassin. Des mouettes les survolèrent en poussant des cris perçants. L'ombre des collines de San Francisco s'étendait derrière elles, avalant les bâtiments et les quais.

« Qu'en penses-tu ? »

Une grimace prolongée d'Elmana traduisit le fond de sa pensée.

« Qu'avons-nous à craindre de lui ? insista Clara à voix basse.

— Je crois bien que tu es folle, ma vieille ! Tu te vois pas passer des heures avec lui sur un bateau ? Il pue pire qu'un bouc !

— Il n'y a pas seulement l'odeur, je suppose…

— Il me fiche la trouille !

— On a besoin de lui.

— Je sais pas pourquoi tu me demandes : t'as déjà pris ta décision, pas vrai ? Et comme t'es plus têtue qu'un troupeau d'ânes…

— Nous pouvons au moins essayer. Si ça se passe mal, on se débrouillera sans lui. Si ça se passe bien, tu ne seras peut-être pas obligée de nous accompagner. »

Une lueur vive s'alluma dans les yeux sombres d'Elmana.

« T'aurais pas peur d'être seule avec lui ? »

Clara secoua la tête. Elmana suivit quelque temps des yeux le vol d'une mouette avant de reprendre :

« D'accord, mais au moindre geste inconvenant de sa part, je le balance par-dessus bord. »

Lorsque Clara fit part de leur décision au vieil homme, il retira sa casquette et s'inclina cérémonieusement en exhibant son crâne nu et ceint d'une couronne de cheveux blond cendré.

« Vous avez de la chance, déclara-t-il en se redressant. Le bateau que vous avez choisi, c'est le mien, enfin, celui de mon gendre. Et s'il est en bon état, c'est que je l'entretiens depuis son départ pour le front. »

Il s'appelait Arn et avait élu domicile dans les environs de China Basin en compagnie de trois autres vieillards et d'un handicapé mental orphelin d'une douzaine d'années. Originaire de Norvège, l'un des royaumes nordiques d'Europe, il était arrivé en Arcanecout une vingtaine d'années plus tôt où il avait exercé le seul métier qu'il eût connu depuis sa naissance.

« Dans ma famille, on est pêcheur de père en fils depuis la création de ce foutu monde ! »

Il examina une dernière fois la coque du *Bodo*. Le bateau, un ancien

coquillier à moteur modifié en voilier depuis la pénurie de carburant, portait le nom de la ville de Norvège d'où était originaire sa famille. Il parlait sans cesse, vite, comme pressé tout à coup de vider un sac empli par les années de solitude. Ils avaient étalé le filet de pêche sur les planches du quai et repéré les nombreuses déchirures qu'il leur faudrait réparer avant de partir pour la première campagne.

Elmana lui demanda comment il comptait mettre le bateau à l'eau. Il désigna l'avant de l'échafaudage de madriers qui servait de cale.

« Il suffit d'en retirer deux pour que l'ensemble se défasse.

— Il va s'affaisser sur le côté !

— Pas si on s'y prend de manière progressive. D'abord la proue, de manière à le pencher vers l'eau, puis, quand il a pris un peu d'élan, on défait le reste. Normalement, il piquera tout droit du nez et flottera sur l'eau avant d'avoir eu le temps de se coucher. »

Ils inspectèrent l'intérieur de *Bodo*, l'ancienne cabine de pilotage, les différents compartiments d'où ils retirèrent les voiles soigneusement pliées et en parfait état, le coin couchettes qui permettait à deux personnes de se reposer, le réduit qui, avec sa table rivée au plancher, servait à la fois de cuisine et de salle à manger, puis, après que le soleil eut plongé de l'autre côté de la ville et que la lumière du jour eut brusquement décliné, ils décidèrent de mettre le bateau à l'eau le lendemain matin à l'aube. Clara proposa à Arn de l'héberger dans leur maison de Vista Del Mar, mais le vieil homme refusa l'invitation.

« J'ai tout ce qu'il me faut ici. Mes amis m'attendent. Et puis, franchement, je n'ai pas très envie de me farcir douze kilomètres à pied. Ah oui : faudrait songer à changer de vêtements, Mesdames ! Ceux-là vous vont très bien, mais ne sont pas pratiques pour la pêche. Vous seriez plus à votre aise avec des pantalons ou des combinaisons.

— Nous n'avons rien de tout ça à la maison, objecta Clara.

— On aura qu'à prendre ceux des hommes et les adapter à nos mesures, proposa Elmana. Je m'en chargerai si tu veux. »

Les deux femmes se mirent en chemin après avoir pris congé d'Arn. La nuit état tombée depuis un bon moment lorsqu'elles atteignirent enfin le quartier de Vista Del Mar. À peine avaient-elles poussé la porte et salué Inès et Nadia qui s'entretenaient sur la terrasse qu'une première explosion retentit, suivie de près par un chapelet d'autres détonations.

« Oh non, voilà que ça recommence ! » gémit Elmana.

Chapitre 6

Les yeux clairs de l'homme assis face à Jean n'exprimaient aucune bienveillance. Les trois barrettes dorées sur les épaulettes de son uniforme blanc indiquaient son rang d'officier supérieur. Ses cheveux clairs coupés ras apparentaient son crâne à un champ bosselé couvert de chaumes.

Deux gardes étaient venus chercher Jean dans sa cellule quelques minutes plus tôt. Il avait lu des encouragements et de l'amitié dans le regard sombre qu'Élan Gris lui avait lancé au travers de la grille de sa cellule. Deux jours qu'ils croupissaient dans cette prison glaciale, ne parvenant pas à se réchauffer avec l'unique couverture de laine qu'on leur avait fournie, ni avec les maigres rations d'une soupe insipide et tiède servie matin et soir. Deux jours à supporter les cris des soldats condamnés à de courtes peines d'enfermement pour ivresse publique, bagarre ou indiscipline. Deux jours à ressasser leurs pensées, à échafauder des projets d'évasion, à se demander ce que devenaient Clara et Nadia à San Francisco.

« Vous êtes coupable d'avoir tué des soldats de Sa Majesté, commença l'officier dans un anglais mâtiné d'accent espagnol. La peine encourue est la peine de mort. Nous pouvons cependant faire preuve d'une certaine… clémence si vous acceptez de collaborer avec nous. »

Jean avait envisagé un temps de se précipiter sur l'un des deux gardes postés de chaque côté de la porte, de lui arracher son fusil d'assaut, de prendre l'officier en otage, de le contraindre à ouvrir la cellule d'Élan Gris, de fuir à bord d'un véhicule motorisé, puis il s'était souvenu des paroles du géant blond au sommet des Rocheuses et en avait conclu que les roicos ne se soucieraient pas davantage de la vie d'un de leurs officiers que de celle de leurs blessés. Le poêle qui rougeoyait au milieu de la petite pièce l'enveloppait d'une chaleur agréable.

« Par collaborer, j'entends répondre à nos questions, reprit l'officier. De la qualité de vos réponses dépendra en grande partie votre avenir. Si vous faites preuve de mauvaise volonté, vos prochaines heures risquent d'être pour le moins… pénibles. »

Le regard de Jean s'évada par l'unique fenêtre de la pièce. La neige s'était remise à tomber. Les cris des hommes qui dégageaient les accès aux bâtiments brisaient le silence ouaté ensevelissant les environs.

« Nous aimerions savoir comment sont organisées vos défenses, là-haut.

— Comment voulez-vous que je le sache, répliqua Jean, je ne suis qu'un simple soldat. »

Un sourire effleura les lèvres fines de l'officier.

« Nous avons pris un mauvais départ. Vous faites partie de quelle unité ?

— Première division d'infanterie.

— Combien d'hommes compte votre division ? »

Jean haussa les épaules.

« Je ne sais pas.

— Quel type d'armement utilise-t-elle ?

— Je ne sais pas. »

L'officier évacua son exaspération d'un soupir bruyant.

« Vous ne vous souciez donc pas de votre avenir ?

— Bien sûr que si ! C'est même la raison pour laquelle je suis passé en Arcanecout : il me semblait que c'était le seul endroit sur terre où les êtres humains eussent un véritable avenir.

— Je ne parle pas de cet avenir-là, mais de celui qui vous attend à la sortie de cette pièce.

— Vous allez me tuer, non ?

— Je peux vous éviter des souffrances inutiles.

— Toute souffrance infligée par un être humain à un autre être humain est inutile.

— Gardez pour vous vos discours fumeux ! L'Arcanecout représente une menace insupportable pour le reste du monde. Liberté, vous n'avez que ce mot à la bouche. Mais que feront les gens du peuple de leur liberté, sinon une société sans foi ni loi ? L'histoire montre que les populations ont besoin d'être guidées, gouvernées, que les révolutions ne conduisent qu'à de terribles bains de sang.

— Un bain de sang, c'est précisément le sort que vous réservez à la population d'Arcanecout…

— Tout dépendra d'elle. Si elle se soumet sans résistance aux troupes coalisées, elle sera épargnée.

— Je n'ai jamais vu une quelconque armée royale accorder sa grâce aux insurgés qu'elle tient au bout de ses fusils. »

L'officier se redressa sur sa chaise et toisa son interlocuteur avec un mélange d'agacement et de mépris. La lueur du poêle rougeoya sur le côté droit de son visage et se refléta fugitivement dans ses yeux.

« Il ne sert à rien de chercher à convaincre les exaltés de votre espèce. Contentez-vous de répondre à mes questions.

— À quoi bon m'interroger ? Vous savez bien que les armées coalisées sont dix fois plus nombreuses que la nôtre, et votre armement de bien meilleure qualité. Vous savez bien que vous nous écraserez dès que vous aurez lancé votre offensive. Vous savez aussi que vous ne réussirez pas à piétiner notre grand rêve, qu'il nous survivra, qu'il resurgira, tôt ou tard, dans un coin ou l'autre du monde, et qu'il finira par vous déborder.

— Ce jour n'est pas près d'arriver… »

Jean soupira.

« Combien vous faudra-t-il encore tuer d'hommes pour prendre conscience que vous êtes engagés sur… »

Une sirène puissante et prolongée retentit, provoquant un brusque tumulte à l'extérieur. L'officier se leva, se rendit près de la fenêtre et resta un long moment le nez collé à la vitre givrée. De la gaine de cuir glissée sur le côté droit de son ceinturon, dépassait la crosse nacrée d'un pistolet.

« Une alerte, finit-il par murmurer. Ces maudits Canouts ont décidément toutes les audaces ! »

Une flamme d'espoir dansa dans l'esprit de Jean. Il ne pensait pas que les troupes de l'Arcanecout affronteraient le blizzard et dévaleraient les pentes des Rocheuses pour surprendre les roicos dans leur camp de base. Il n'eut pas besoin de se lever pour voir, au travers des vitres rendues presque opaques par le gel, des silhouettes affolées courir sous l'averse de neige. Un premier coup de feu éclata, suivi de plusieurs autres et d'une salve de hurlements. L'officier se retourna et s'adressa aux deux gardes figés de chaque côté de la porte.

« Ramenez-le dans sa cellule. Je vais voir ce qui se passe. » Il se tourna vers Jean. « Ne croyez pas vous en tirer à si bon compte : notre entretien est seulement remis à plus tard. Ça vous laissera un peu de temps pour réfléchir et retrouver un minimum de raison. »

Il dégaina son pistolet et sortit de la pièce d'un pas décidé. L'un des deux gardes s'approcha de Jean, le saisit par le bras, le contraignit à se relever et le poussa devant lui en direction de la porte restée ouverte.

Dehors, les flocons de plus en plus épais, de plus en plus serrés, rendaient la visibilité presque nulle. Des ombres s'éparpillaient dans tous les sens, des ordres hurlés en espagnol et des coups de feu sporadiques dominaient les sifflements du vent. Jean tenta de comprendre ce qui se passait, mais il ne distingua rien d'autre qu'une agitation confuse, incohérente, entre les bâtiments. Il lui sembla entrevoir des Rouges au milieu des uniformes blancs des soldats de l'armée du royaume du Centre, des hommes aux longues chevelures et aux vêtements de peau qui brandissaient leurs fusils en poussant des cris aigus. Les deux gardes du corps, de plus en plus nerveux, le contraignirent à presser le pas. Ils croisèrent plusieurs groupes lancés dans une folle cavalcade avant d'atteindre le bâtiment faisant office de prison. L'un des gardes hurla quelques mots en espagnol, personne ne lui répondit.

« Vous savez ce qui se passe dehors ? demanda en anglais un gardien de la prison après qu'ils eurent franchi la porte.

— Paraît que ces foutus Canouts nous attaquent ! »

Ils escortèrent Jean jusqu'à sa cellule et l'y poussèrent sans ménagement. Puis, le gardien ferma la grille à clef et ils s'éloignèrent en discutant. Le tumulte extérieur absorba rapidement leurs voix graves. Élan Gris se leva de sa couchette et agrippa les barreaux de la porte de sa cellule. Jean et lui n'étaient séparés que par le couloir d'une largeur d'un mètre

cinquante. Des ronflements et des soliloques d'ivrognes s'élevaient non loin d'eux, se glissant entre les vociférations, les grognements et les détonations qui continuaient de retentir dans le camp.

« Je ne croyais pas que les nôtres descendraient attaquer ce camp, dit Jean à voix basse.

— Ce ne sont pas les nôtres, objecta Élan Gris avec un sourire énigmatique.

— Qui alors ?

— Les grizzlys.

— Impossible ! Ils hibernent en cette période.

— L'ours nous sait en danger et vient à notre secours. »

Jean chercha des traces de moquerie ou de dérision sur le visage et dans les yeux d'Élan Gris.

« Un grizzly ne va tout de même pas attaquer un camp de l'armée du Centre à lui tout seul !

— Qui te dit qu'il est seul ?

— Les ours ne vivent pas en bande… »

En même temps qu'il prononçait ses mots, il se remémora l'intervention des trois grands ours face aux pisteurs recrutés par Bernie l'Orléanais au pied des Rocheuses[1].

« Et même s'ils étaient plusieurs, reprit-il, que pourraient-ils face aux canons et aux fusils d'assaut des soldats ?

— Que peuvent les balles contre la protection de Wakan Tanka ? »

Jean s'abstint de répliquer qu'aucun esprit d'aucune sorte n'était capable d'arrêter les balles projetées par les armes à feu. Élan Gris mettait une telle conviction dans ses croyances qu'il ne servait à rien d'en discuter. En outre, les faits lui avaient donné raison à plusieurs reprises. Il vivait en symbiose avec son environnement, une relation à laquelle les Occidentaux, empêtrés dans leurs principes religieux, avaient renoncé depuis bien longtemps.

« Ils ne vont quand même pas tuer tout le monde ? murmura Jean.

— Ils sèmeront la confusion jusqu'à ce que nous puissions en profiter pour nous évader.

— Comment ? Ces grilles sont solides.

— Il nous faut nous tenir prêts. Le moment propice se présentera bientôt. »

Le silence retomba peu à peu sur les lieux, transpercé par une ultime série de coups de feu.

« Que t'ont-ils dit lorsqu'ils t'ont emmené ? demanda Élan Gris.

— L'officier qui m'a interrogé voulait des renseignements sur notre armée. Même si je l'avais voulu, j'aurais été totalement incapable de lui apprendre quoi que ce soit.

— Ils ne veulent prendre aucun risque.

— Quel risque y a-t-il à affronter une armée dix fois moins nombreuse et nettement moins bien équipée ?

— Il arrive que les moins nombreux l'emportent. C'est une affaire de volonté, de courage. Il faut garder espoir. »

Jean prit conscience qu'il avait perdu espoir depuis que les rumeurs de guerre s'étaient concrétisées et que la mobilisation générale avait été décrétée. Il avait cru jusqu'au dernier moment que la paix l'emporterait, que les autres royaumes laisseraient l'Arcanecout se développer son propre modèle, puis il lui avait dû se rendre à l'évidence. Il avait éprouvé une tristesse déchirante lorsque le gouvernement des Douze s'était résolu à déclarer la guerre aux royaumes d'Amérique et d'Europe. Pas seulement parce qu'il allait être séparé de Clara durant de longs mois et qu'il n'était pas certain de la revoir un jour, mais parce que l'Arcanecout n'avait pas les moyens de résister à une coalition d'une telle envergure et que, selon toute vraisemblance, le grand rêve de millions de gens allait être pulvérisé par les balles, les obus et les bombes. Combien d'années, combien de siècles seraient-ils nécessaires pour se relever d'une telle entreprise d'anéantissement ?

« Vos gueules, les Canouts ! grogna une voix embrumée, éraillée. Vous ferez moins les fiers quand vous gigoterez au bout d'une bonne vieille corde de chanvre ! »

Le bruit s'étant rapidement répandu que deux Canouts avaient été capturés, les insultes et les quolibets fusaient à intervalles réguliers des cellules voisines.

« Avant d'être pendus, vous serez scalpés à vif par nos copains les Rouges ! On va bien rigoler ! On manque un peu de distractions dans le coin ! »

Une salve de ricanements salua ces paroles.

L'un des gardiens et les deux hommes qui avaient escorté Jean quelques instants plus tôt se présentèrent de nouveau dans le couloir.

« Qu'est-ce qui s'est passé, dehors ? demanda l'un des prisonniers.

— On croyait que c'étaient les Canouts, c'étaient des… ours ! répondit le gardien. De foutus ours !

— Des ours ? Tu rigoles ou quoi ?

— Des grands grizzlys. Une bonne quinzaine. Ils ont surgi de la neige et se sont jetés sur tout ce qui bouge !

— Ils ont été tués au moins ?

— Même pas. Ils ont réussi à s'enfuir avant qu'on ait eu le temps d'en abattre un seul !

— Qu'est-ce qu'ils foutaient dans le coin ?

— Ils cherchaient de la nourriture, sans doute. »

Jean croisa le regard luisant d'Élan Gris de l'autre côté des barreaux. Le gardien s'avança vers sa cellule, dont il ouvrit la porte.

« Paraît que t'as pas fini la conversation tout à l'heure… »

1- Voir *Ceux qui sauront*.

Chapitre 7

Mon Jean,

L'angoisse me ronge à l'idée qu'il te soit arrivé quelque chose dans le froid mortel des Rocheuses. Liras-tu un jour ces mots ? Je crois de tout mon être que tu es vivant, mais est-ce vraiment de l'intuition ou un fol espoir auquel je me raccroche comme une damnée ?

Je me suis rendue au service de communication des armées. On m'a dit que le courrier connaissait des difficultés grandissantes d'acheminement et on n'a pas pu me garantir que tu recevrais cette lettre. Je te l'envoie malgré tout en espérant qu'elle te parviendra.

Comme je suis sans nouvelles de toi, je ne peux que t'imaginer dans ton baraquement ou dans les tempêtes de neige. La présence à tes côtés d'Élan Gris me rassure un peu, d'autant que Nadia m'a affirmé que la nature semblait prendre soin de lui comme une mère pour son enfant. Elle n'a pas reçu de nouvelles de lui depuis bien longtemps – sans doute parce que les Indiens sont plutôt de tradition orale –, mais elle reste persuadée qu'Élan Gris lui reviendra et je lui envie cette inébranlable confiance. Pour ne pas sombrer dans la mélancolie, je me remémore sans cesse notre première rencontre dans la maison de Barnabé, ton visage pâle et couvert de sang, la frayeur vive que m'as causée lorsque tu es entré, et je remercie chaque instant le ciel de t'avoir placé sur mon chemin[1]. Nous n'étions pas destinés à nous rencontrer ; il faut croire que la vie a plus d'un tour dans son sac.

Je travaille depuis peu. Ma main peine d'ailleurs à tenir le stylo tant elle est gonflée et douloureuse. Je suis en effet devenue pêcheuse – et non pécheresse… Comme on manque d'à peu près tout à San Francisco, nous avons décidé avec Elmana de récupérer un bateau abandonné et de jeter des filets dans les eaux de la baie. Seules nous n'y serions probablement pas parvenues, mais nous avons reçu le renfort d'un ancien pêcheur du nom d'Arn, un vieil homme qui se morfondait sur les quais et qui nous a enseigné les rudiments du métier. Tout d'abord nous avons dû mettre à l'eau le *Bodo* (c'est le nom d'une ville de Norvège d'où est originaire la famille d'Arn), un bateau en bon état qui, comme il n'y a pratiquement plus de carburant en ville, a été transformé en voilier. C'est avec un peu d'appréhension que, après avoir retiré trois de ses cales, nous l'avons vu glisser sur les planches et plonger presque à la verticale dans China Basin. Il a penché un long moment sur le

côté gauche, mais il ne s'est pas couché. Autant, avec sa longue et haute étrave, il semblait pataud et déséquilibré sur le quai, autant il flottait avec une élégance souveraine sur l'eau frémissante et grise. Tout en nouant la corde à l'anneau d'amarrage, Arn a salué son mouillage d'un rire tonitruant.

Nous avons laissé le *Bodo* reprendre contact avec son élément : selon Arn, il ne fallait pas sortir tout de suite, nous devions d'abord vérifier que l'eau ne s'infiltrait pas par une ou plusieurs voies indétectables à l'œil nu. La première journée, nous nous sommes consacrés à la réparation des filets de pêche, assis à l'intérieur d'un bâtiment qui, avant la guerre, servait d'entrepôt, aidés par les amis d'Arn : il y avait là Dan le Dingo, dit Dédé, un homme de presque quatre-vingt-dix ans qui n'a plus de famille et a gardé l'esprit vif et l'œil malicieux, Paul, un Noir originaire de Nouvelle-France aux cheveux blancs qui fredonne sans cesse des mélodies tantôt nostalgiques tantôt joyeuses, Francis, un Irlandais tout chauve et flétri qui chante lui aussi des airs de son pays dont la tristesse me déchire l'âme, et enfin Élie, un garçon de douze ans à qui la maladie a pris une grande partie de la raison et dont les parents sont morts de la terrible épidémie de grippe européenne de l'année dernière.

Élie voulait absolument monter sur le *Bodo* avec nous. Arn lui a promis que nous l'emmènerions dès qu'Elmana et moi aurions appris à maîtriser la navigation. Arn estime que, parce qu'il est vieux, il peut être victime d'un malaise à tout moment, et que chacun des membres de l'équipage doit être capable de manœuvrer le bateau et de le ramener au port.

Même si nous subissons des bombardements depuis maintenant cinq jours sans interruption et que la ville se transforme peu à peu en champ de ruines, nous étions très excitées, Elmana et moi, de hisser pour la première fois les voiles et de voguer en direction de la baie de San Pablo. À propos d'Elmana, elle a surmonté sa terreur de l'eau et semble maintenant exercer avec un certain plaisir le métier de pêcheuse. Oh, ne va pas croire que c'est tous les jours facile ! D'abord les cordes dont nous nous servons pour hisser ou abattre les voiles râpent nos mains peu habituées et fragiles. Les miennes ont fini couvertes d'ampoules les premiers jours. Je ne pouvais même plus tenir le manche d'un couteau ou d'une fourchette ! Arn a rigolé quand je lui en ai parlé : dans une semaine selon lui, j'aurais les mains aussi dures qu'un pêcheur norvégien, les chairs à vif se couvriraient de corne, je ne sentirais plus aucune douleur, pas même la plus petite gêne. J'ai alors pensé à toi, aux souffrances que tu endurais dans l'hiver des Rocheuses, et je me suis interdit de me plaindre. J'ai noué des bouts de tissu autour de mes doigts et de mes paumes, serré les dents en manipulant les cordages ou en tournant la manivelle du palan pour hisser les filets.

Arn connaît les coins les plus poissonneux de la baie. Nous ne sommes jamais rentrés bredouilles d'une journée de pêche. Comme il n'y a presque plus de bateaux depuis que la guerre a éclaté, les poissons ont proliféré, au point que, à certains endroits, on les voit grouiller à la surface de l'eau. Il nous

suffit alors de jeter le filet et d'attendre quelques instants avant de le relever. Nous ramenons des soles, des morues de roche, des flétans, des bars rayés, des perchaudes, des esturgeons verts, et bien d'autres espèces que j'apprends peu à peu à connaître. Il n'est pas rare de trouver parmi les prises un grand requin ou un requin léopard, ou encore une môle, l'une de ces énormes créatures marines dont certaines pèsent plus d'une tonne et qui ne sont, hélas, pas comestibles. Alors que les môles nous demandent des efforts énormes pour les hisser sur le pont, nous n'avons pas d'autre choix que de les rendre à leur élément naturel. Arn ne les aime pas : il dit qu'elles sont tellement voraces qu'elles ne nous laisseront rien et qu'il faut leur couper les nageoires avant de les remettre à l'eau. Elmana et moi nous nous y sommes opposées. Nous pensons que les eaux saumâtres de la baie sont suffisamment poissonneuses pour nourrir hommes et animaux. Arn s'est moqué de nous, nous traitant de fillettes sentimentales, mais il a épargné les énormes créatures emberlificotées dans les mailles du filet et s'est contenté de les pousser par-dessus bord.

Nous pêchons également des crabes à la chair savoureuse et des calmars de toutes tailles. Les phoques sont revenus. Très à l'aise dans les eaux glacées de la baie, ils nagent dans le sillage du bateau et se jettent sur les poissons que nous jugeons trop petits pour être pêchés. Nous recevons aussi la visite régulière d'oiseaux – mouettes, cormorans, pélicans –, à l'affût eux aussi de nos restes. Nous partons tôt le matin, ce qui nous oblige, Elmana et moi, à nous lever avant l'aube, et rentrons juste en milieu d'après-midi pour avoir le temps d'étaler et de vendre nos produits directement sur le quai. Il nous reste environ deux heures pour en liquider un maximum. Nous confions ceux qui ne sont pas vendus le soir même aux amis d'Arn, qui se chargent de les conserver dans de la glace et de les vendre le lendemain sur les marchés de la ville. Mais les gens sont de plus en plus nombreux devant notre étal et, comme nous proposons des prix très raisonnables, il arrive régulièrement que notre stock soit épuisé avant la tombée de la nuit. Elmana et moi avons trouvé le moyen de donner à Arn la part d'argent qui lui revient. Nous la confions à Dan le Dingo, un excellent gestionnaire en dépit de son âge, qui se charge ensuite de subvenir aux besoins de la petite communauté, en particulier de ceux d'Élie. De notre côté, nous gardons quelques crabes, quelques flétans, et nous pouvons désormais payer les rations alimentaires distribuées par le gouvernement.

Par chance, la maison n'a pas été touchée par les explosions. Nous avons encore un toit sur la tête, ce qui n'est plus le cas de nombreuses familles. Il nous arrive régulièrement d'en recevoir pour une ou deux nuits. Nous les installons dans le salon, ou, quand il n'y a plus de place, dans la cave. Nous sommes parfois obligées d'enjamber les corps endormis sur le sol pour nous rendre d'une pièce à l'autre. Nous ne nous en plaignons pas : la vie est difficile pour tout le monde.

J'ai l'impression parfois de sentir le poisson des kilomètres à la ronde. J'ai beau me frotter chaque soir avec du savon jusqu'au sang, me rincer à

l'eau froide, laver régulièrement mes vêtements, l'odeur semble bien décidée à me suivre partout, un peu comme une ombre. Elmana m'a confié qu'elle ressentait la même chose. Difficile de prétendre à une quelconque féminité avec une telle fragrance ! Si tu étais près de moi, Jean, je passerais une journée entière à me récurer et je me viderais un flacon entier de parfum sur le corps pour ne pas offenser tes narines.

Si tu étais là…

Quand seras-tu là ? Quand te verrai-je pousser la porte de notre maison et entrer dans le grand vestibule ? Quand verrai-je ton beau sourire éclairer ton visage ? Quand pourrai-je enfin m'immerger dans tes yeux et desserrer l'étau qui me comprime la poitrine ?

L'autre jour nous avons emmené le jeune Élie avec nous sur la baie. Sa joie nous a réchauffé le cœur. Tout l'émerveillait, les vagues, le vent, le gonflement des voiles, la lumière, les collines tout autour, les phoques folâtrant dans notre sillage, les ailerons des requins fendant la surface des flots d'un bleu profond, les poissons frétillant dans le filet puis dans les immenses casiers posés sur le pont, les embouchures des rivières Sacramento et San Joaquin que nous a montrées Arn, les couleurs étonnantes engendrées par le mélange des eaux douces et salées, les arabesques des oiseaux blancs… Il poussait des cris aigus, riait aux éclats et venait souvent poser sa tête sur notre épaule, un geste qui chez lui est synonyme de reconnaissance et d'affection. Il ne nous a pas gênés, bien au contraire, au point qu'Arn pense qu'avec l'habitude, le garçon fera un excellent membre d'équipage. Il nous a aidés à trier le poisson, il a joué un long moment avec un crabe qui tentait de s'enfuir et lui a pincé le pouce, il a paru fasciné par les calmars et autres créatures étranges emberlificotées dans les mailles du filet.

Des obus ou des bombes sont tombés non loin de nous, provoquant d'énormes remous qui ont entraîné le *Bodo* dans une gîte inquiétante. Nous nous sommes demandé d'où ils venaient : pas d'en haut en tout cas, puisque nous n'avons pas vu d'avion dans le ciel pourtant dégagé. Du large, peut-être, ce qui signifierait que les bâtiments de la marine coalisée disposent de canons à très longue portée. Les explosions ont soulevé des gerbes qui atteignaient parfois plus de douze mètres de hauteur et retombaient en paquets sur le pont.

Hier, une première émeute a secoué les rues de la ville. Un chariot de distribution des rations individuelles a été pris d'assaut par une foule en colère, renversé et pillé. Les agents du gouvernement n'ont dû leur salut qu'à l'intervention énergique d'un vieil homme qui s'est interposé entre les émeutiers et eux. La nervosité gagne les San-Franciscains. La faim les rend agressifs. Il n'est pas rare d'assister à des bagarres violentes dans les rues ou sur les places. Je me souviens de l'atmosphère joyeuse et chaleureuse qui régnait dans la ville lors de notre arrivée. Avec leur blocus, les roicos ont déjà réussi à briser notre solidarité. Comme il n'y a pratiquement plus d'hommes, ce sont les femmes qui se battent entre elles. Les adolescents et les vieillards ne donnent pas leur part aux chiens. Un nouveau phénomène a pris une

dimension inquiétante : les enfants dont les familles ont été décimées par les bombes coalisées ou les infections virales se constituent en bandes et se chargent de semer la terreur dans une population déjà traumatisée par les bombardements. Nous en croisons parfois, Elmana et moi, lorsque nous rentrons à Vista Del Mar à la nuit tombée. À deux reprises nous avons failli être agressées et dépouillées. Elmana, qui a vécu des moments difficiles en Nouvelle-France, n'a pas froid aux yeux : elle leur a hurlé dessus de toutes ses forces, et ils ont été tellement surpris qu'ils ont battu en retraite sans demander leur reste, bien qu'ils fussent équipés de bâtons et de pierres. La peur gangrène les esprits et les cœurs, le désespoir s'abat sur cette ville comme un voile de ténèbres de plus en plus épais et froid.

Des femmes ont suivi notre exemple. Nous croisons désormais d'autres bateaux de pêche sur la baie. Tant mieux : les besoins en nourriture vont sans cesse s'amplifiant et nous ne suffisons pas à nourrir tout le monde. Le port commence à revivre. Il résonne des cris des pêcheuses et des acheteurs qui se bousculent sur les quais. Les clients ne font pas les difficiles : quand il n'y a plus de flétan ou de bar rayé, les produits les plus recherchés, ils achètent du requin ou de la morue lingue. Les forces de l'ordre ne nous dérangent pas, ni même ne tentent de nous imposer un quelconque règlement. Lorsque des policiers (des volontaires qui n'ont pas pu intégrer l'armée à cause de leur âge ou d'une déficience physique) se présentent devant nous, c'est uniquement pour se fournir en poisson frais.

Je t'avoue, mon Jean, que j'apprécie de plus en plus mes escapades sur la baie. L'air pur, le vent chargé de sel, le gonflement des voiles, le glissement délicat du *Bodo* sur les eaux, les ciels magnifiques du matin, le labeur souvent difficile et les crises de rire partagées avec Elmana et Arn, la chaleur intense du milieu du jour, la joie enfantine qui me saisit chaque fois que le palan remonte le filet plein, la paix magnifique qui règne au milieu des flots… Je me sens loin de la fureur des hommes, loin de cette guerre qui resserre chaque jour son étreinte, mais paradoxalement très proche de toi, comme si le silence abolissait l'espace et le temps. Chacune de nos expéditions devient pour moi une parenthèse enchantée. Oubliées les fatigues et les douleurs des premiers temps. Oubliée cette sensation d'évoluer en milieu hostile. Arn dit qu'Elmana et moi manœuvrons maintenant le bateau comme de vieux loups de mer. Les vents, les marées et les courants n'ont pratiquement plus de secrets pour nous. Tu serais fier de moi : il y a trois jours, j'ai ramené sans encombre la *Bodo* au port malgré l'orage terrible qui s'est abattu sur la baie, transformant l'eau habituellement calme en flots déchaînés. Le bateau se couchait sans cesse d'un côté sur l'autre. Nous n'étions guère rassurés, mais j'ai réussi à me faufiler entre les gigantesques vagues et à m'engouffrer dans le chenal qui mène à China Basin sans rien perdre de notre précieuse cargaison. Le visage brun d'Elmana avait viré au verdâtre et je crois bien qu'elle n'a rien gardé dans son estomac.

Ah oui, je ne t'ai pas dit que nous avons modifié notre garde-robe.

Comme les tenues féminines ne sont guère adaptées au métier de pêcheuse, nous avons retouché des vêtements masculins – enfin, quand je dis nous, il serait plus juste de dire Elmana, c'est elle la spécialiste, je me contente pour ma part des coutures les plus simples – de façon à la rendre à la fois pratiques et solides. Nous portons des sortes de combinaisons qui ne ressemblent à rien de connu. La première fois que nous les avons essayées, nous avons éclaté de rire tellement nous nous trouvions ridicules. Nous avons bien essayé de leur donner une touche d'élégance, mais nous ressemblons à ces monstres marins qui se prélassent sur les plages de la côte californienne entre Monterrey et Santa Barbara, les morses je crois. Quant aux chaussures, nous avons opté pour des bottes en caoutchouc que nous enfilons juste avant de monter sur le bateau et que nous laissons le soir dans le bâtiment où dorment Arn et ses amis.

Je me rends compte que je dresse de moi un portrait peu flatteur entre odeur de poisson et tenues de travail ridicules, entre mains déformées et traits tirés, entre cheveux poissés de sel et peau hâlée, et j'ai bien peur de ne pas te donner l'envie de me revoir. Puis je repense à ma captivité dans la cave de la maison de Barnabé, je repense à notre nid sombre de Paris, je repense à la maison de Maxandeau, et je prends conscience que la liberté est plus importante que les apparences.

Cette liberté pour laquelle tu te bats, Jean.

J'espère qu'elle n'exigera pas le terrible sacrifice de ta vie, mais nous ne sommes pas maîtres de nos destins et il ne me reste qu'à imiter Nadia, à garder confiance quoi qu'il arrive, à t'attendre tout en continuant de cultiver en moi le goût merveilleux de la vie.

Ton absence, Jean, me rappelle chaque instant la force de mon amour pour toi.

Prends grand soin de toi, et envoie-moi de tes nouvelles si tu peux.

Clara

1- Voir *Ceux qui sauront.*

Chapitre 8

La douleur empêchait Jean de remettre de l'ordre dans ses pensées.

Allongé sur sa couchette, il n'avait même pas la force de tendre le bras pour se saisir de l'écuelle en fer-blanc qu'un gardien avait poussée sur le sol. L'interrogatoire avait dégénéré lorsqu'il avait répété à l'officier qu'il ne pouvait lui fournir aucun renseignement sur la division d'infanterie déployée en haut des Rocheuses. Son interlocuteur s'était levé et, perdant soudain tout contrôle, l'avait frappé avec ses poings et ses pieds. Jean était tombé de sa chaise et s'était recroquevillé sur lui-même pour tenter de protéger des coups les zones vitales de son corps, mais l'officier s'était acharné sur lui jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Il avait repris conscience dehors, sans doute revigoré par l'air glacé, soutenu par deux hommes. Les autres détenus l'avaient agoni d'injures et de sarcasmes dans le couloir. Élan Gris l'avait fixé en silence, traits impassibles, yeux sombres brillant de colère.

Les douleurs s'étaient amplifiées au cours de la nuit suivante. Jean avait nettoyé ses plaies au visage avec l'eau du pot en fer distribué à chaque prisonnier. Par chance, aucune de ses dents n'avait été brisée par les pointes des bottes de son tortionnaire. Il s'était couché, avait tiré la couverture sur lui et fini par s'endormir. Au réveil, il avait eu l'impression que son corps était passé dans une machine à concasser le grain. Les croûtes qui s'étaient formées sur ses plaies lui tiraillaient la peau et les poils de la barbe. Le visage doux et les cheveux blonds de Clara avaient flotté sur la mer houleuse de ses pensées, et il s'en était servi comme d'une bouée pour ne pas sombrer dans les abysses. Puisque l'officier était persuadé qu'il mentait, qu'il refusait de collaborer, il aurait dû donner les réponses qu'on exigeait de lui, de fausses réponses, brosser des troupes et de l'armement de l'Arcanecout une description exagérée, magnifiée. Il supposait qu'avec leurs escadres et leurs appareils espions, les forces coalisées avaient une idée à peu près juste des forces en présence, mais l'hiver, avec ses nuages et ses blizzards, compliquait les opérations de reconnaissance, et les roicos étaient en quête de certitudes avant de s'élancer à l'assaut de l'imposante muraille des Rocheuses. Si on l'interrogeait de nouveau, il feindrait de craquer et dresserait un tableau effrayant de la première division d'infanterie d'Arcanecout.

Il lui sembla percevoir dans son demi-sommeil des cris, un vague

tumulte. Un grincement le ramena au présent. Quelqu'un s'introduisait dans sa cellule.

Venait-on déjà le chercher pour un nouvel interrogatoire ?

Il eut besoin de cinq ou six secondes pour reconnaître la silhouette élancée d'Élan Gris.

« Tu peux te lever ? »

Jean se redressa, lança un regard sur la porte entrouverte, distingua un corps inanimé dans le couloir empli de pénombre. Élan Gris tenait un trousseau de clefs dans une main et un revolver dans l'autre.

« Qu'est-ce qui…

— Tu peux marcher ? »

La voix péremptoire d'Élan Gris lui fit l'effet d'un coup de fouet.

« Les grizzlys sont revenus, reprit le jeune Lakota à voix basse. Le moment est venu pour nous de partir.

— Comment tu as pu… »

Élan Gris interrompit Jean d'un geste du bras.

« Pas le moment. Si tu peux marcher, suis-moi. »

Il n'attendit pas la réponse pour se diriger vers la porte de la cellule et passer dans le couloir. Jean se leva avec difficulté puis, après avoir lutté pendant quelques secondes contre le vertige, il oublia ses douleurs pour se lancer sur les traces d'Élan Gris. Il enjamba le corps étendu sur le sol et repéra la silhouette légèrement plus claire de son compagnon dans l'obscurité profonde qui ensevelissait les lieux. Les cris venant du dehors n'avaient pas réveillé les autres prisonniers, plongés dans un profond sommeil. Un flot de lumière ambrée tombait de la porte entrebâillée qui séparait le couloir de la salle des gardiens. Élan Gris attendit que Jean arrive à sa hauteur et déverrouilla lentement le cran de sûreté du revolver.

« Qu'est-ce que tu fous, Alvin ? Elle m'paraît bien longue, ta ronde ! hurla une voix grave.

— Ouais ! On a grand besoin de toi pour amadouer ces foutus ours ! cria une autre. Paraît que t'es de leur famille ! »

Des rires tonitruants éclatèrent comme des fracas d'orage et restèrent un long moment en suspension dans l'obscurité.

D'un geste, Élan Gris indiqua à Jean qu'ils étaient trois à l'intérieur de la salle. Il leur faudrait les tenir en joue en espérant qu'ils n'auraient pas à tirer.

« Hé, les gars ! Y a vos satanés Canouts dans le couloir ! »

La voix avait surgi derrière eux. L'un des prisonniers de la cellule la plus proche se tenait debout contre les barreaux. Ses yeux brillaient comme des étoiles à faible magnitude.

Élan Gris se rua alors par l'entrebâillement de la porte en tenant le revolver à bout de bras. Jean entendit les exclamations des gardiens avant de s'introduire à son tour dans la salle. Il vit, éclairés par deux lanternes à huile suspendues aux poutres, les trois hommes en uniforme gris autour d'une table sur laquelle des cartes étaient étalées. Ils levaient les bras en l'air en fixant

d'un œil inquiet le revolver du Rouge braqué sur eux. Ils n'avaient pas eu le temps de se saisir de leurs armes reposant dans leurs gaines de cuir.

« Le premier qui crie ou qui bouge recevra une balle dans la tête », murmura Élan Gris entre ses lèvres serrées.

Puis, sans les quitter des yeux, il désigna d'un mouvement de tête les paires de menottes accrochées au mur.

« Attache-les au poêle », dit-il à Jean.

Celui-ci se rendit près du mur et s'empara de trois paires de menottes dont les bracelets étaient ouverts. Chacun de ses mouvements réveillait des douleurs assoupies dans son dos et dans ses membres. Il serra les dents pour rester debout et garder la maîtrise de ses gestes. Il prit le premier gardien par l'épaule et l'entraîna en direction du poêle. L'homme obtempéra, visiblement terrorisé par le démon rouge surgi devant lui. Jean le contraignit à s'asseoir, lui passa un bras dans le dos, lia un bracelet à son poignet et l'autre au pied arqué du poêle de fonte. Les mâchoires métalliques se refermèrent dans un claquement et, un peu trop étroites pour le gardien, lui mordirent profondément la chair du poignet. Les deux autres n'opposèrent pas davantage de résistance, ni quand il leur passa les menottes, ni quand il s'empara de leurs revolvers, de gros calibres identiques à celui que tenait Élan Gris.

« Prends aussi les balles. »

Jean avisa deux gibernes posées contre le bas du mur, en vérifia rapidement le contenu, constata que les balles qu'elles contenaient correspondaient aux revolvers des gardiens et glissa les lanières de cuir sur son épaule. Il se saisit également de deux des manteaux fourrés suspendus à une patère.

« Pas la peine de les bâillonner, ajouta Élan Gris. Avec le bruit dehors, on ne les entendra pas crier.

— Démons ! grommela un gardien. Comment vous avez réussi à sortir de vos cellules ?

— En ouvrant les portes, répondit Élan Gris sans sourire.

— Et Alvin, qu'est-ce que vous en avez fait ?

— La même chose qu'à vous si vous continuez de parler.

— Vous n'irez pas loin, sales Canouts ! »

Les deux autres fixèrent leur collègue bavard d'un air courroucé. Les Rouges n'étaient pas réputés pour leur douceur. Tant que le prisonnier n'était pas sorti de cette pièce, il pouvait très bien se servir de l'arme qu'il avait prise au quatrième gardien. Leurs joues ombrées de barbe, leurs yeux agrandis par la peur, leurs traits sculptés par la lumière dorée des lampes donnaient à leur visage des airs de masques tragiques.

Élan Gris ouvrit la porte avec précaution et observa un long moment l'extérieur avant de sortir du bâtiment. Jean passa à son tour dehors après avoir vérifié le barillet d'un pistolet et déverrouillé le cran de sûreté. Saisi par le froid, il enfila rapidement un manteau et tendit l'autre à Élan Gris, qui ne se

fit pas prier pour s'en couvrir et le boutonner jusqu'au cou.

La neige tombée les heures précédentes formait un épais tapis blanc craquant sous les semelles. Les véhicules, les animaux et les hommes n'avaient pas encore eu le temps de la tasser. La rue était déserte. Quelques silhouettes s'agitaient plus loin dans les ténèbres. Elles ne leur prêtaient aucune attention. Ils en profitèrent pour s'éloigner de la prison en longeant les murs, prêts à se glisser dans un recoin ou un repli d'obscurité à la moindre alerte. Ils partirent dans la direction opposée à celle d'où provenaient les cris et les grognements.

Ils tombèrent sur un groupe d'hommes et de femmes à l'angle d'une maison. Des civils, équipés de lanternes, armés de fusils ou d'armes de poing.

« Qu'est-ce que vous allez foutre dans cette direction ? demanda au passage l'un d'eux, pourvu d'une imposante moustache et d'un chapeau à large bord. C'est de l'autre côté que ça se passe !

— On sait, répliqua Élan Gris sans s'arrêter ni se retourner. On en vient. On exécute les ordres.

— Ils n'ont pas encore liquidé ces diables d'ours ? Qu'est-ce qu'ils attendent pour envoyer les chars ? »

Élan Gris ne répondit pas, comme s'il n'avait pas de temps à perdre en palabres inutiles. L'homme n'insista pas. Le froid s'associait aux contusions de ses jambes pour rendre douloureuse la marche de Jean. Sa nausée s'étant estompée, il commençait à avoir faim.

Ils s'éloignèrent peu à peu du village et s'enfoncèrent dans la nuit noire traversée par un vent violent, sifflant. Ils perdirent bientôt de vue les façades des constructions et les lumières. Jean peinait à reprendre son souffle dans cet air plus coupant que du verre. Il remonta le col du manteau fourré, d'où s'exhalait une forte odeur de graisse. Il se demanda si Élan Gris avançait au hasard ou s'il avait une idée de la direction à suivre. Ils s'enfonçaient dans la neige jusqu'aux cuisses. Chaque pas leur coûtait une énergie folle. Aucune étoile ne brillait dans le ciel d'un noir profond. La neige pouvait à tout moment se remettre à tomber et le vent transformer les averses en blizzards. Ils ne tiendraient pas longtemps à cette allure. Il leur fallait trouver rapidement un abri, et aussi de quoi s'alimenter. La soupe claire qu'on leur avait servie pendant leurs jours de captivité ne leur avait pas permis de reconstituer leurs forces.

Ils marchèrent dans la neige fraîche jusqu'à ce que Jean, exténué, soit obligé de s'appuyer contre un arbre.

Élan Gris revint sur ses pas.

« Nous ne pouvons pas nous arrêter. Ou nous mourrons de froid. »

Jean hocha la tête.

« Je sais… »

Il avait eu l'impression de se déchirer les lèvres en prononçant ces deux petits mots à voix basse.

« Il nous faut chercher un refuge », reprit Élan Gris.

Une colère subite, brûlante, se diffusa dans les veines de Jean et lui redonna quelques forces.

« Où veux-tu trouver un refuge dans le coin ? »

— Il y a toujours des fermes autour des villages », répondit Élan Gris sans perdre son calme.

Le Lakota se souvenait de la femme blanche qui, lors de son voyage entre la réserve de son peuple et la frontière du pays de sa vision, l'avait nourri et logé dans sa ferme avant de le dénoncer aux gardes royaux[1]. Une certaine Sally, dans le royaume du Centre… C'était une illusion de croire que, hors de l'Arcanecout, les Blancs pouvaient témoigner de la sympathie pour les Rouges, encore moins en temps de guerre. Les évadés disposaient heureusement de plusieurs revolvers et d'une bonne réserve de balles.

Ils se remirent en chemin après que les battements du cœur de Jean se furent apaisés. Ils marchèrent encore une bonne heure avant que les premiers flocons ne se mettent à tomber, lourds et drus. Jean se concentra sur la pensée que chacun de ses pas le rapprochait de Clara. Au moment où Élan Gris, lui-même exténué, envisageait de s'arrêter au milieu d'une forêt et de construire un igloo de fortune, leur attention fut attirée par un crépitement régulier évoquant la rotation accélérée d'une girouette. Ils se dirigèrent vers la source du bruit et aperçurent, au sortir de la forêt, des ombres grises et figées au milieu des bourrasques et des tourbillons.

Des bâtiments.

Ils s'en approchèrent avec circonspection, redoutant la présence de ces redoutables pièges à loups que les fermiers des Rocheuses disposaient souvent autour de leurs propriétés. Aucune lumière ne brillait. Ils atteignirent sans encombre la première construction, une grange abritant des engins agricoles et des bottes de paille. Puis, tandis qu'ils exploraient les lieux, des aboiements retentirent.

« Des chiens », souffla Élan Gris.

Il tira son revolver et glissa l'index dans le pontet. Les aboiements se rapprochaient.

« Trois ou quatre, au moins… »

Le vent apportait également des éclats de voix.

Des hommes, encourageant les chiens.

Jean chassa sa fatigue d'une brève expiration et s'empara à son tour d'un des deux revolvers qu'il avait glissés dans la poche du manteau.

1- Voir *Ceux qui rêvent*.

Chapitre 9

Le bleu immaculé du ciel se réfléchissait sur les eaux lisses. Le vent était tellement faible qu'aucune vague, ni même une risée ne parcourait la surface figée de la baie. La voile faseyait, et le bateau n'avançait pratiquement plus.

Elmana, installée à la barre, cherchait désespérément les souffles chauds qui les auraient rapprochés de la baie de San Rafael, l'étroit passage entre les baies de San Pablo et de San Francisco. La pêche n'avait pas été bonne, comme si les poissons avaient fui la chaleur de la surface pour regagner les zones profondes et froides. Élie arrosait régulièrement, à l'aide d'un seau, les quelques prises entassées dans l'un des casiers.

Arn n'avait pas pu se joindre à eux. Un lumbago tenace l'avait empêché de se lever. C'était la première fois que le *Bodo* quittait le port sans son ancien propriétaire. Elmana et Clara avaient hésité à hisser les voiles, mais Arn les avait encouragées, disant qu'il ne serait pas toujours là et qu'elles devaient se débrouiller sans lui. Elles avaient demandé à Élie de les accompagner en remplacement du vieil homme. Le garçon ne s'était pas fait prier, toujours heureux d'être invité à bord. Le vent avait soufflé normalement jusqu'à ce qu'ils aient atteint San Pablo, puis il était brusquement tombé et une chaleur lourde, excessive, maladive, s'était abattue sur la baie. Les phoques eux-mêmes avaient déserté leur terrain de jeux favori. Des enfants des villages nichés dans les collines voisines barbotaient dans les flaques boueuses réchauffées par les rayons de l'astre solaire.

« Ce calme est vraiment pas normal », marmonna Elmana en s'épongeant le front à l'aide d'un mouchoir en tissu.

Cela faisait trois nuits que les bombardements avaient cessé, mais Clara n'avait pas réussi à retrouver le sommeil d'avant-guerre, auscultant sans cesse le silence des ténèbres, guettant malgré elle le fracas des explosions et le moment où les occupants de la maison devraient descendre à la cave. Les roicos n'avaient pas renoncé, personne n'était assez fou pour le penser ; cette accalmie ne présageait sans doute rien de bon, comme si la flotte ennemie préparait une offensive de grande envergure et qu'un gigantesque brasier allait bientôt incendier l'Arcanecout. La chaleur de plomb semblait être un prélude au feu destructeur des bombes et des obus.

« On ne pêchera rien de plus aujourd'hui, soupira Clara. On rentre.

— T'en as de bonnes, toi ! Si le vent ne se lève pas un tout petit peu, on va avoir du mal à parcourir un demi-mile d'ici ce soir ! »

Clara observa les collines environnantes escamotées par les brumes de chaleur. Élie penché par-dessus le bastingage gardait les yeux rivés sur son seau métallique qui, au bout de sa corde, s'enfonçait avec une lenteur fascinante dans les eaux étincelantes et immobiles. Seuls le léger frissonnement de la voile et les battements de nageoires des poissons à l'agonie dans le casier troublaient le silence brûlant. Les oiseaux, d'habitude très nombreux et criards dans le sillage du bateau, avaient déserté le ciel. La baie semblait s'être vidée de toute vie.

Élie poussa un grognement.

« Eh ben, Élie, t'as vu le diable, ou quoi ? » lança Elmana.

Clara suivit des yeux la direction indiquée par le bras du garçon. Elle ne remarqua d'abord rien d'autres que la morne platitude de l'eau, puis, affinant son observation, elle aperçut de légers remous dans le lointain. L'acuité visuelle d'Élie l'étonna : il fallait un regard d'aigle pour les distinguer.

« Ça bouge par là-bas ! cria-t-elle.

— Qu'est-ce que c'est, Seigneur ? s'exclama Elmana. Une baleine ? »

Une masse sombre venait en effet de jaillir à la surface. Mais, s'il était possible au début de la prendre pour une baleine, ses lignes rigides, droites, et l'étroite cheminée munie d'ailes qui s'élevait en son centre n'entretenaient pas longtemps l'illusion : il s'agissait d'un engin de forme allongée qui émergeait dans un déferlement de cascades et de ruissellements.

« Qu'est-ce que c'est encore que ça ? souffla Elmana.

— On dirait un de ces bateaux qui naviguent sous l'eau, avança Clara. Un sous-marin… »

L'engin finissait de remonter au milieu des remous et des tourbillons générés par son émersion. Bien que distant d'environ quatre cents mètres, ses dimensions impressionnèrent Clara. Il mesurait probablement plus de cent cinquante mètres de la proue à la poupe. Une tige jaillit de la cheminée, pourvue en son extrémité d'un cercle scintillant qui pivota sur lui-même et accomplit un tour complet avant de s'immobiliser face au *Bodo*.

« J'aime pas ça ! grommela Elmana. On dirait l'œil du démon ! »

Élie fixait le sous-marin d'un air à la fois fasciné, effrayé et hostile.

« Est-ce qu'il appartient à l'Arcanecout ou aux roicos ? murmura Clara.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Ça change que, dans le cas où c'est un engin ennemi, nous devons prévenir d'urgence les autorités.

— Urgence, urgence… Avec ce fichu temps, on n'avance pas plus vite que des vieilles limaces ! »

Le *Bodo* n'avait franchi qu'une cinquantaine de mètres lorsqu'une première silhouette s'extirpa d'une trappe du sous-marin, suivi bientôt d'une dizaine d'autres.

« J'ai pas une bonne impression, gémit Elmana. On dirait cette histoire

que m'a racontée une de mes grands-mères qui avait appris à lire toute seule, ces guerriers féroces enfermés dans le ventre d'un cheval de bois… »

Les hommes surgis du sous-marin étaient en train de mettre à l'eau des embarcations légères. Ils couraient avec adresse sur la coque, leurs gestes étaient rapides et précis. Ils se répartirent par groupes de trois sur les quatre chaloupes. Les ronronnements de moteurs enflèrent soudain dans le silence posé comme un joug sur la baie, puis les embarcations s'éloignèrent du sous-marin en suivant des directions différentes. Deux d'entre elles piquèrent sur la côte, une autre fila vers le large et la dernière fondit tout droit sur le *Bodo.*

« Seigneur, ils arrivent sur nous ! glapit Elmana.

— Tu as gardé le pistolet de Diego sur toi ? demanda Clara.

— Je ne m'en sépare jamais… »

Elmana plongea la main dans une poche de sa combinaison.

« Dissimule-le pour le moment, mais tiens-toi prête à t'en servir », suggéra Clara sans quitter des yeux l'embarcation qui comblait rapidement l'intervalle entre le sous-marin et le bateau.

Elle distinguait maintenant les trois hommes assis sur les bancs, fusils d'assaut posés sur les genoux. Ils ne portaient pas d'uniforme, mais des combinaisons noires et lisses qui les protégeaient sans doute de la fraîcheur de l'eau. Leur chaloupe, propulsée par un moteur puissant et pétaradant, abandonnait derrière elle un sillage tumultueux et blême.

« Vas-tu te lever, maudit vent ? » gronda Elmana.

Clara doutait que, même avec l'aide d'un vent arrière et soutenu, le *Bodo* fût en mesure de semer l'embarcation lancée à toute allure à leur poursuite. Élie courut se réfugier dans l'ancienne cabine de pilotage et se recroquevilla sur le plancher contre les cordages enroulés.

D'une inspiration profonde, Clara expulsa la panique qui menaçait de la submerger.

« Ne nous affolons pas. Ils ne nous veulent peut-être pas de mal.

— Vu leurs bobines, ça m'étonnerait ! »

La chaloupe ralentit lorsqu'elle fut à proximité du *Bodo*, puis, après que le pilote eut coupé le moteur, elle finit en dérive jusqu'à ce que sa proue souple et arrondie vienne choquer doucement la coque du bateau. Elmana glissa de nouveau la main dans la poche de sa combinaison ; d'un geste, Clara lui conseilla de garder son pistolet caché pour l'instant.

Deux hommes sautèrent pratiquement en même temps sur le pont. Cheveux ras, visages hâlés, fusils d'assaut pointés devant eux, combinaisons criblées de gouttes d'eau.

Clara tenta de décontracter sa gorge nouée pour demander, d'une voix aussi forte et ferme que possible :

« Que voulez-vous ? »

Ils ne répondirent pas, se contentant de la fixer avec des sourires sarcastiques. Le troisième bondit à son tour sur le pont après avoir arrimé la chaloupe à l'un des barreaux de l'échelle du *Bodo*. Cheveux également ras,

peau brune, yeux d'un noir perçant.

« Mes équipiers ne peuvent pas vous répondre, ils ne parlent pas anglais, déclara-t-il. Nous avons reçu l'ordre d'éliminer tous les témoins de notre émersion.

— Impossible ! répliqua Clara. On peut vous avoir vus de tout le pourtour de la baie.

— Peu probable avec cette chaleur et ces brumes. Nous n'avons pas choisi ce jour par hasard.»

Des rafales de fusils d'assaut retentirent dans le lointain. Clara crut voir des petites silhouettes s'égailler sur les pentes des collines les plus proches, pourchassées par les membres de l'équipage du sous-marin qui avaient gagné la rive.

« Vous êtes des roicos ? demanda Elmana.

— Européens, répondit l'homme avec un petit sourire. Je viens du Royaume-Uni, et mes compagnons de Russie.

— Qu'est-ce que vous venez fiche ici, alors ? Les histoires américaines ne vous concernent pas.

— Les souverains d'Europe en ont décidé autrement.

— Vous êtes pas obligés de leur obéir…

— Nous sommes leurs sujets. Ils ordonnent et nous exécutons. »

Les crépitements des fusils d'assaut se turent et le silence retomba sur la baie. Clara ne vit plus que les ombres furtives des assaillants sur les pentes pelées des collines.

« Qu'est-ce que vous voulez au juste ? s'impatienta Elmana.

— Pas tenir une conversation en tout cas…

— Vous allez nous tuer, c'est ça ? »

Cette fois, l'homme ne répondit pas.

« Ben, c'est que nous, on n'a pas envie de mourir, ajouta Elmana.

— Désolé, il ne fallait pas vous trouver au mauvais endroit au mauvais moment… »

Clara comprit qu'Elmana parlait pour gagner du temps, pour détourner leur attention et tirer son pistolet sans qu'ils ne s'en aperçoivent. Bien que peu convaincue de l'efficacité de l'arme minuscule offerte à son amoureuse par Diego, elle pointa l'index sur les terres environnantes.

« Vous avez l'intention d'explorer toutes ces collines ? »

Les trois hommes tournèrent la tête en même temps dans la direction indiquée par Clara. Pas longtemps mais suffisamment pour laisser le temps à Elmana de dégager et d'armer son pistolet.

« Ce ne sera pas la peine, précisa leur interlocuteur. Le périscope n'a repéré que ces enfants se baignant dans les étangs.

— Le… quoi ?

— L'instrument de surveillance du sous-marin. Il ne se contente pas de voir. Il analyse les sources de chaleur, animales et humaines, dont il reconstitue ensuite les formes.

— Vous voulez dire que vous avez exploré le terrain avant de remonter à la surface ?

— Voir sans être vu, c'est exactement l'avantage d'un sous-marin… Assez causé, maintenant. Nous n'avons pas que ça… »

Le premier coup de feu claqua. Le front d'un des roicos s'orna soudain d'une étoile pourpre qui alla s'élargissant. Il battit des bras avant de basculer en arrière. Son fusil d'assaut tomba sur les lattes du pont dans un bruit mat.

« *Damn*… »

Une nouvelle détonation éclata. Un deuxième assaillant porta ses mains à sa poitrine et son cri s'acheva en râle. Il s'affaissa sur le bastingage autour duquel il resta enroulé, gémissant et tremblant de tous ses membres. Le troisième, celui qui parlait anglais, plongea derrière l'ancienne cabine de pilotage tout en pressant en continu la détente de son fusil d'assaut. Une pluie de balles s'abattit sur le pont, semant des chapelets d'orifices sur le bois et tintant contre le métal des garde-corps. Clara eut le réflexe de s'accroupir et de se blottir contre l'un des casiers. Les projectiles sifflèrent au-dessus de sa tête. Elle n'osa pas se relever pour vérifier qu'Elmana et Élie n'avaient pas été touchés.

« Si tu pointes encore ta sale tête d'Anglais, je te la fais exploser ! » hurla Elmana.

L'homme cessa le tir. Le silence retomba sur le *Bodo*, traversé par les gémissements du roico blessé.

Clara risqua un coup d'œil par-dessus le casier. Elle aperçut Élie recroquevillé sur lui-même, tout tremblant, à l'intérieur de la cabine. Elle chercha des yeux un objet qui pourrait lui servir d'arme. Opta pour une fine barre de fer rouillé qui traînait au milieu des casiers depuis un bon moment – depuis le début, en fait, Arn ayant maintes fois répété que ce genre d'objet ne servait strictement à rien sur un bateau et qu'il fallait s'en débarrasser. Elle se pencha et allongea le bras entre deux casiers pour s'en saisir. Elle dut s'y reprendre à trois fois pour décoincer la barre et la ramener à elle. Sa légèreté la surprit. Elle était probablement d'une efficacité dérisoire contre un fusil d'assaut, mais elle n'avait rien d'autre à sa disposition. Elmana tira une troisième fois. La balle se ficha dans le bas la cabine avec un bruit mat.

« Je te raterai pas, la prochaine fois ! »

Il y avait autant de colère que de frayeur dans sa voix.

Des ronronnements de moteur se firent de nouveau entendre. Clara se demanda si les autres roicos avaient compris ce qui se passait sur le *Bodo* et décidé de voler au secours de leurs compagnons. Elle se redressa de nouveau. La tête ébouriffée d'Elmana dépassait de la partie supérieure du coffre de rangement derrière lequel elle s'était abritée. Elle raffermit sa prise sur la barre de fer et se rendit compte qu'elle transpirait à grosses gouttes dans sa combinaison. Après avoir évalué la situation, elle résolut de longer le bastingage à tribord et de contourner l'ancienne cabine de pilotage et le grand mât pour prendre à revers le dernier roico, tourné en direction de la poupe. Le

blessé cessa de gémir et retomba comme un sac de chiffons sur le pont. L'Anglais tira une rafale au jugé. Plusieurs de ses balles déchiquetèrent le bois du coffre qui protégeait Elmana.

Clara avança vers la proue à quatre pattes sans lâcher la barre, puis elle se redressa lorsqu'elle eut dépassé le grand mât. Une bouffée d'air chaud sur son visage lui indiqua que le vent s'était levé. La voile se gonflait légèrement en faisant craquer les filins. Elle s'assura que l'Anglais ne l'avait pas repérée. Elle apercevait ses chaussures et le bas de ses jambes allongées. Un bref coup d'œil sur le large lui montra que les autres chaloupes convergeaient vers la masse sombre du sous-marin. Les roicos rentraient après avoir commis leurs sinistres forfaits. Elle s'approcha de la cabine avec lenteur. Elle distinguait l'homme maintenant jusqu'à la taille : son attention était entièrement accaparée par Elmana. Elle perçut au passage les geignements sourds, à peine audibles, d'Élie. Elle leva la barre au-dessus de sa tête lorsqu'elle ne fut plus qu'à deux mètres de l'Anglais. Une planche craqua sous ses pieds. Il se retourna avec une vivacité de chat. Clara abattit de toutes ses forces la barre sur son corps. Le choc lui engourdit les deux bras. Elle ne sut pas à quel endroit elle l'avait frappé. Il lui faucha les tibias d'un mouvement circulaire de la jambe. Elle rebondit sur le bastingage avant d'être projetée en arrière et de se retrouver allongée sur le pont, le souffle coupé. Il marmonna quelques mots incompréhensibles en tournant vers elle son fusil d'assaut et de la coucher en joue. Il n'eut pas le temps de presser la détente : une ombre hurlante jaillit devant lui, puis un coup de feu retentit. La balle l'atteignit à la base du cou. Il ouvrit de grands yeux étonnés avant de s'effondrer de tout son poids sur le côté.

« Ça va ? »

Elmana saisit Clara par les épaules et l'aida à se relever. Une odeur piquante de poudre dominait celle, plus sourde, de la saumure et du poisson.

« Ça va… J'ai seulement eu le souffle coupé… »

Elmana remisa son pistolet dans la poche de sa combinaison et observa l'Anglais pour bien s'assurer qu'il était hors d'état de nuire.

« Les autres vont rappliquer. Ils savent tout ce qui s'est passé ici avec l'œil de leur sous-marin ! »

Clara désigna la voile gonflée.

« Le vent se lève.

— Je doute qu'il soit assez fort pour les semer !

— Essayons. Si nous n'y arrivons pas, nous aurons toujours la possibilité de nous servir de leur chaloupe. »

Elmana hocha la tête.

« Je sais pas si on est capable de la piloter. Bah, c'est comme leurs armes, je suppose qu'elles sont pas plus compliquées à manier qu'un pistolet. »

Elles ramassèrent les fusils d'assaut, jetèrent les corps à l'eau, vérifièrent que la chaloupe était bien arrimée à l'échelle et mirent aussitôt le cap en

direction de la passe de San Rafael.

Les autres embarcations se lancèrent à leur poursuite alors qu'elles n'avaient pas encore parcouru un mile.

Chapitre 10

Élan Gris et Jean se hissèrent sur une plate-forme de bois où étaient entassées des bottes de paille. Les chiens surgirent de la nuit et se regroupèrent au pied de l'échelle rudimentaire. Quatre énormes molosses aux pelages blancs ou tachetés, yeux luisants, babines retroussées, crocs impressionnants. Des démons crachés par les ténèbres. Comme ils ne pouvaient pas grimper, ils sautaient sur place en poussant des aboiements assourdissants.

« Qu'est-ce que vous avez donc flairé là, mes tout beaux ? Une satanée bestiole ? »

Deux hommes émergèrent à leur tour dans la grange. Jean les distingua avec netteté malgré l'obscurité : l'un d'eux était un vieil homme de grande taille au visage couturé de rides – ou de cicatrices –, en partie dissimulé par un chapeau cabossé ; l'autre, plus jeune, plus petit, n'avait qu'une touffe de poils en guise de cheveux au sommet du crâne et son faciès lunaire semblait dépourvu de reliefs, hormis les yeux, globuleux et inexpressifs. Armés chacun d'un fusil de chasse, ils s'approchèrent de l'échelle et levèrent la tête pour observer la plate-forme.

« À part un foutu renard des neiges, je vois pas quelle bestiole aurait pu grimper là-haut ! » marmonna le plus âgé.

Le plus jeune cracha une succession incompréhensible de sons dans lesquels Jean crut percevoir le mot « homme ».

« Ma foi, t'as sans doute raison, Jack. Mais qui serait assez dingue pour se balader en pleine nuit par un temps pareil ? Hé, là-haut, y a quelqu'un ? »

N'obtenant aucune réaction, le vieil homme arma son fusil et entreprit de monter à l'échelle.

« Restez où vous êtes, cria Élan Gris. Nous sommes armés. »

Le vieil homme recula sans montrer le moindre signe de frayeur. D'une voix puissante mais calme, il ordonna à ses chiens de se tenir tranquilles ; ils cessèrent aussitôt de sauter et d'aboyer.

« Nous ? Vous êtes donc combien là-haut ?

— Peu importe, répondit Élan Gris. On ne vous veut aucun mal. Juste passer la nuit au chaud.

— Qu'est-ce que vous fichez dehors à cette heure ?

— Nous cherchons à rentrer chez nous.

— C'est où donc, chez vous ?

— De l'autre côté des Rocheuses.

— Ah, vous êtes de fichus Canouts ! Qu'est-ce que vous fabriquez dans le royaume du Centre ?

— Nous ne sommes pas venus de notre plein gré. »

Sans lâcher son fusil, le vieil homme s'accroupit avec difficulté pour flatter le poitrail de l'un de ses chiens.

« Vous êtes des prisonniers évadés, pas vrai ? »

Le silence d'Élan Gris et de Jean équivalant à un aveu, le vieil homme hocha la tête en continuant de caresser le chien.

« Vous êtes de fichus ennemis, reprit-il. Et, en tant que sujet du royaume du Centre, je devrais en principe vous combattre. »

Il se releva.

« Mais ce ne serait pas raisonnable. D'abord parce que vous êtes en position de force, là-haut. Et que je dois m'occuper jusqu'à la fin de mon fils Jack, qu'est guère outillé pour affronter le monde. Ensuite parce que les affaires du royaume sont pas mes affaires. Je me sens américain, moi, pas sujet de Sa foutue Majesté le roi du Centre, ce pantin. J'ai toujours rêvé d'une Amérique unie, comme avant les guerres de Reconquête, pas de royaumes qui se font la guerre pour un oui pour un non. Vous êtes américains vous, aussi, non ?

— Je suis un Rouge », dit Élan Gris.

Le vieil homme marqua un temps de silence, la tête penchée, les yeux rivés sur les chiens qui se pressaient autour de ses jambes.

« Je dois bien avouer que je porte pas trop les foutus Rouges dans mon cœur… Sans doute parce que ces mécréants ont massacré quelques-uns de mes ancêtres.

— Comme vos ancêtres ont sûrement massacré quelques-uns des miens », répliqua Élan Gris.

Le vieil homme releva son chapeau cabossé, dévoilant une crinière blanche et ondulée.

« Vrai que ça va souvent dans les deux sens, ces affaires-là. Tu as toujours vécu en Arcanecout, le Rouge ?

— Je viens d'une réserve du royaume du Nord.

— Quelle idée saugrenue t'a pris de te lancer dans un voyage pareil ? Tu aurais pu y laisser ta peau : n'importe qui a le droit de tuer un Rouge surpris hors de sa réserve.

— J'ai seulement suivi la voie de ma vision. L'Arcanecout est l'endroit où je dois vivre.

— Qu'est-ce qu'il a donc de mieux que le royaume du Nord ou du Centre, ton Arcanecout ?

— C'est le lieu de tous les possibles. Le lieu où tout commence à chaque instant. Le lieu où les êtres humains osent.

— Bah, la vie se charge de ramener les rêveurs à la raison. » Le vieil

homme parut tout à coup ployer sous le poids de ses souvenirs. « Mes ancêtres sont venus en Amérique la tête pleine de rêves, et ils ont fini par trimer autant et même plus qu'en Écosse d'où ils venaient.

— Il faut essayer, encore et encore, jusqu'à ce que le rêve devienne réalité, intervint Jean.

— Ah, une voix que je ne connais pas. À ton accent, mon gars, je dirais que tu es originaire de Nouvelle-France.

— De France exactement.

— Un beau pays à ce qu'il paraît… T'es un clandestin, hein. Je suis un vieux ronchon, sans doute, mais la vie m'a enseigné que le réel et le rêve coïncident rarement. Peu importe dans le fond. Je suppose que vous avez faim ? Ça vous dirait de manger un morceau avant de vous reposer ? »

Jean consulta Élan Gris du regard. Le jeune Lakota lui avait raconté sa mésaventure dans le royaume du Centre, et l'invitation du vieil homme pouvait fort bien se révéler elle aussi un stratagème.

« Qu'est-ce que nous risquons ? chuchota Élan Gris. Avec cette tempête de neige, il ne peut pas aller prévenir les soldats. Ni envoyer le moindre signal. Et puis nous devons manger si nous voulons tenir le coup. Il faudra seulement rester méfiants. »

Jean l'approuva d'un hochement de tête.

« Qu'est-ce que vous marmonnez là-haut ? tonna le vieil homme.

— On se disait qu'on acceptait votre invitation. »

« Je m'appelle Zacharie, Zak pour les intimes. Et Jack est mon fils. Mon dernier fils.

— Vous en avez donc eu d'autres ? demanda Jean.

— Deux. Tous les deux plus vieux que Jack. Ils sont morts l'année dernière de la grande épidémie de grippe. Ainsi que ma femme. Cette saloperie de maladie me les a pris tous les trois. »

Il se secoua comme pour chasser les souvenirs pénibles accrochés à sa tête et à ses épaules. Les planches brutes décorant les murs de la maison donnaient à celle-ci un aspect rustique, tout comme le mobilier en bois massif et les diverses peaux étalés sur le plancher. Le poêle en fonte et la cheminée rendaient l'endroit très agréable. Jean, dont les pieds et les mains se dégelaient peu à peu, avait l'impression de revivre. Les chiens s'étaient couchés devant l'âtre, et Jack, qui s'était laissé choir dans un fauteuil à bascule, s'était rapidement assoupi pendant que son père préparait le repas pour ses hôtes.

« Vous êtes coupés de tout ici, fit Jean après avoir dévoré de bon appétit le bacon, les œufs et les haricots garnissant son assiette.

— L'hiver, on vit sur nos réserves. On met tout à congeler dans une pièce bourrée de blocs de glace.

— Pourquoi restez-vous dans le coin ? »

Zak haussa les épaules.

« Où veux-tu donc qu'on aille, mon gars ? Ce ranch est le seul bien que

possède ma famille. Pour combien de temps encore ? Jack n'est pas capable de s'en occuper, et quand je serai parti, y a fort à craindre que tout ça revienne aux charognards à l'affût des terres. »

Le vieil homme remplit les tasses du café qui mijotait sur le poêle, après avoir pris la précaution de se munir d'un bout de chiffon pour ne pas se brûler à l'anse de la cafetière métallique.

« Les Blancs sont tous à l'affût des terres, intervint Élan Gris. Mais comment peut-on posséder des terres ? Les herbes, les arbres, les sentiers, les ruisseaux, les rivières, les animaux ne portent aucun nom. C'est comme si on voulait posséder la pluie, le soleil, le vent.

— Faut bien des clôtures pour élever des troupeaux, argumenta Zak. Pour cultiver le blé ou le maïs.

— À quoi sert de cultiver les terres ? Wakan Tanka est généreux avec tous ses enfants.

— Le Dieu des Blancs nous a ordonné de cultiver la terre. Vous, les Rouges, vous avez une tout autre vision des choses. Vous en êtes restés au stade primitif de la chasse. »

Jean crut que la remarque du vieil homme blesserait Élan Gris, mais ce dernier se contenta de sourire.

« Ce n'est pas parce que vos actions sont faites au nom de Dieu qu'elles sont justes, déclara-t-il d'une voix calme. Vous prétendez que votre Dieu est tout amour et vous êtes responsables des plus grands massacres qu'ait connus l'humanité. »

Zak parut frappé, voire offensé, par les mots d'Élan Gris, puis, après quelques instants de réflexion, il secoua la tête à plusieurs reprises.

« Ma foi, t'as pas tout à fait tort, on a sans doute manqué de charité chrétienne en quelques occasions… À propos… » Il hésita, s'empara de la pipe qu'il avait bourrée de tabac un peu plus tôt, craqua une allumette et aspira jusqu'à ce que les premières volutes de fumée s'élèvent du fourneau et s'échappent d'un coin de sa bouche. « Vous avez l'intention de retourner en Arcanecout, pas vrai ?

— Nous n'avons pas d'autre endroit où aller, répondit Élan Gris.

— Pas facile ce que j'ai à vous demander… » Zak tira plusieurs bouffées de sa pipe ; une tristesse incommensurable imprégnait ses yeux délavés. « Vous m'avez l'air d'être des gars bien, vous deux, même si j'ai pas toujours eu une bonne opinion des Rouges. Ni des maudits Français, d'ailleurs, mais c'est parce que cette bourrique de Martha, ma femme, était tout émoustillée lorsqu'elle entendait parler français et que, dame, j'en étais foutrement jaloux… »

Jean but une gorgée du liquide gris et bouillant que leur hôte avait pompeusement baptisé café. Il se sentait peu à peu gagné par une irrésistible somnolence. Le réchauffement de son corps se traduisait par un réveil brutal des douleurs semées sur son corps par les bottes et les poings de l'officier.

Le vieil homme désigna Jack endormi dans le fauteuil à bascule, un

chien à ses pieds.

« C'est à propos de lui. Je suis pas sûr de passer l'hiver. Je suis même persuadé du contraire : une saloperie me bouffe les entrailles. Je peux pas le laisser seul ici, il tarderait pas à me rejoindre dans la tombe. Je voudrais que vous… enfin, que vous l'emmeniez avec vous en Arcanecout.

— Nous ne sommes pas certains d'y arriver, objecta Élan Gris.

— En échange je vous fournis tout ce dont vous avez besoin pour passer de l'autre côté des Rocheuses. De la nourriture, des munitions, de l'alcool, des couvertures, des raquettes, et deux chiens. Pas d'argent, parce que, dame, j'en ai pas ! J'en ai jamais eu, à vrai dire…

— Admettons que nous réussissions, intervint Jean. Il n'y a pas beaucoup d'avenir non plus en Arcanecout. Les armées coalisées vont bientôt lancer leur offensive, et nous ne sommes pas assez nombreux ni assez bien équipés pour leur résister. »

Zak tira un moment sur sa pipe d'un air pensif.

« Il reste une chance, toute petite peut-être, mais une chance quand même. Tandis qu'ici, mon Jack n'en a aucune. Il serait même pas capable de se faire cuire un œuf. Il a l'intelligence d'un gamin de trois ans. Ça empêche pas qu'il peut vous être sacrément utile.

— Comment ça ?

— C'est un tireur exceptionnel. Si vous lui indiquez une cible, qu'elle soit à cinquante ou à trois cents pas, il la rate jamais. Quand on allait à la chasse, je le laissais toujours tirer en premier. Mouche à chaque coup. Ça m'évitait de gaspiller mes cartouches.

— Ça ne vous pose pas problème de vous séparer de votre fils ? »

Zak ne répondit pas tout de suite à la question de Jean. Il se tassa davantage sur sa chaise et, les yeux embués, mordilla nerveusement le tuyau de sa pipe.

« C'est justement parce que je l'aime que je dois m'en séparer, finit-il par murmurer. Avec moi, il a aucun avenir. Avec vous, il garde un petit espoir. J'en crèverai sans doute. Depuis qu'il est né, Martha et moi, on l'a veillé comme une fleur fragile. Il est peut-être pas normal, enfin d'après les critères généralement admis, mais il nous a sacrément gonflé le cœur, et rien que pour ça, il a été pour nous une bénédiction.

— Il acceptera de nous suivre ? De vous quitter ?

— Si je lui demande, il vous suivra jusqu'en enfer s'il le faut. Il a entièrement confiance en moi. Alors qu'est-ce que vous en dites ? »

Jean n'eut pas besoin d'en discuter avec Élan Gris pour se rendre compte qu'ils pensaient la même chose.

« Vous êtes bien certain de votre décision, Zak ? »

Le vieil homme hocha vigoureusement la tête.

« On ne peut plus sûr.

— Vous ne voulez pas venir avec nous ?

— J'aurais pas la force d'arriver au sommet. Je ne ferais que vous

retarder. Faudra juste que vous lui donniez à manger et que vous le surveilliez pour qu'il évite de se perdre. De toute façon, avec les chiens, vous retrouveriez facilement sa trace. Et puis, si vous pouviez lui donner de temps à autre un petit signe d'amitié, il s'en porterait que mieux !

— D'accord, il viendra avec nous. »

Zak fixa tour à tour ses deux vis-à-vis avec intensité. Des larmes coulaient cette fois sur ses joues striées de rides.

« On sait jamais, ajouta-t-il. Peut-être qu'il connaîtra des jours meilleurs dans le pays de vos rêves. »

Ils partirent le lendemain au lever du jour, chaussés de raquettes en bois et cordages fabriqués par Zak lui-même. Le vieil homme leur avait fourni des sacs à dos contenant des couvertures, des rations alimentaires, des allumettes, des cartouches, un thermos de café et deux fusils.

« Ils ont appartenu à mes autres fils. Ils vous seront plus utiles qu'à moi. »

Deux chiens s'étaient joints à eux sans que le vieil homme ne leur en donne l'ordre.

« Vif et Teigneux. C'est Jack qui les a élevés. Pour lui, ils se battraient jusqu'à la mort. »

Jack n'avait pas l'air de bien comprendre ce qui se passait. Son père l'avait pris à part, lui avait ordonné d'accompagner les deux visiteurs de l'autre côté des montagnes et l'avait étreint vigoureusement.

Vif, un animal entièrement blanc sans cesse en mouvement, et Teigneux, tacheté de noir et plus massif, grondaient en sourdine. La neige, qui était tombée une grande partie de la nuit, avait enseveli les reliefs environnants, y compris certains arbustes dont seules les cimes émergeaient de la blancheur. Le bleu pur du ciel augurait d'une belle journée.

Élan Gris et Jean se mirent en chemin après avoir remercié et salué leur hôte. Jack se tourna vers son père avant de leur emboîter le pas. Zak lui donna le signal du départ en clignant des paupières, puis le vieil homme se détourna et se réfugia précipitamment dans la maison pour y cacher sa peine.

Chapitre 11

« Ne bouge plus, Élie, ne fais aucun bruit, d'accord ? »

Le garçon répondit au chuchotement de Clara d'un hochement de tête effrayé. L'aube s'était déployée un peu plus tôt sur les collines. Des odeurs de pin et de terre brûlée paressaient dans l'air encore tiède.

Ils avaient passé la nuit au beau milieu d'un enchevêtrement d'arbustes et de buissons en espérant que les roicos renonceraient, mais ils avaient vu les sept ou huit hommes lancés à leur poursuite se déployer en contrebas, se répartir tous les vingt mètres environ et se lancer dans l'exploration systématique des collines. Clara serra nerveusement la crosse du fusil d'assaut que lui avait remis Elmana. Cette dernière lui avait rapidement montré comment on déverrouillait le cran de sûreté et pressait la détente, mais elle n'était pas certaine d'avoir l'envie ni même le réflexe de s'en servir.

Constatant qu'elles ne parviendraient pas à distancer les chaloupes et qu'elles n'auraient pas le temps de s'installer dans l'embarcation remorquée par le *Bodo*, elles avaient décidé d'accoster la terre proche et d'essayer de semer les roicos dans la végétation. Elles avaient trouvé une première cachette qui leur avait permis d'attendre la tombée de la nuit, puis elles s'étaient enfoncées dans les terres, traînant Élie qui avait peur de l'obscurité naissante et poussait des gémissements à fendre l'âme. Elles avaient dû s'arrêter, gênées dans leur progression par les ténèbres qui leur masquaient les traîtrises du terrain. Les roicos avaient également décidé d'attendre le lever du jour, estimant sans doute que la nuit interdirait aux fuyards de les distancer.

Pourquoi cet acharnement à les poursuivre ?

La mort de deux femmes et d'un enfant handicapé ne changerait pas l'issue de la guerre. Contrairement à ce qu'avait prétendu l'Anglais sur le *Bodo*, d'autres témoins avaient certainement vu le sous-marin émerger à la surface des eaux de la baie. L'effet de surprise ne jouerait pas. À l'heure qu'il était, le gouvernement des Douze et le commandement militaire étaient probablement informés qu'un engin ennemi s'était infiltré dans la baie de San Pablo et avaient pris les mesures nécessaires. Il leur faudrait rapidement installer une sorte de filet explosif en travers du Golden Gate, le chenal d'entrée de la baie, sans quoi d'autres sous-marins pourraient la franchir en toute tranquillité, transporter des troupes à l'intérieur de l'Arcanecout et prendre ainsi les défenseurs à revers. Clara se demanda si, finalement, la

vengeance n'était pas la motivation principale de ces hommes : il leur paraissait sans doute intolérable que deux femmes en apparence inoffensives eussent tué trois des leurs.

Elmana colla ses lèvres contre l'oreille de Clara.

« On peut pas rester ici, chuchota-t-elle. Ils vont nous débusquer comme des lapins au terrier. Ou alors, on se lève et on leur tire dessus avec ça. »

Elle désignait les fusils d'assaut qu'elles n'avaient pas oublié d'emporter en quittant le bateau.

« Peut-être qu'avec l'effet de surprise… »

Elles en tueraient deux ou trois, mais elles ne pourraient pas les abattre tous, et, comme ils étaient des combattants aguerris, ils reprendraient rapidement l'avantage. D'un autre côté, Elmana avait raison : les attendre sans bouger en espérant qu'ils passent à côté d'eux sans les repérer ne leur laissait qu'une chance infime. La chaleur du soleil qui venait de faire son apparition à l'est chassait la fraîcheur relative de l'aube. Des grattements, des grincements, des craquements retentissaient alentour. De temps à autre, les formes grises et sautillantes d'écureuils s'évanouissaient entre les buissons et les arbustes.

« Rampons vers le haut de la colline en essayant de ne pas faire trembler la végétation », suggéra Clara à voix basse.

Elmana répondit d'une moue dubitative avant de désigner Élie d'un mouvement de menton.

« Tu crois qu'il peut le faire ?

— On ne le saura pas si on n'essaie pas. Tu ouvriras la voie. Il te suivra. Je fermerai la marche. D'accord ? »

Un sourire amer s'esquissa sur les lèvres brunes d'Elmana.

« Dire qu'on était parties à la pêche, hier… On se retrouve maintenant à la chasse, avec nous dans le rôle du gibier… »

Clara se tourna vers Élie et plongea son regard dans le sien.

« Nous allons partir. Suis Elmana et fais exactement comme elle. Tu as compris ? »

Aucune lueur ne s'alluma dans les yeux gris-bleu du garçon.

Elmana commença à marcher à quatre pattes au milieu des buissons en évitant les extrémités des branches. Élie hésita quelques secondes avant de se lancer sur ses traces. Clara lança un dernier coup d'œil en direction du bas de la colline. La vitesse à laquelle les roicos se rapprochaient la surprit. Elle pensa à Jean. Elle ressentait un peu ce qu'il éprouvait sur les cimes des Rocheuses. Un face-à-face avec l'ennemi qui serrait la poitrine et accélérait les battements de cœur, la proximité de la mort, une envie de vivre soudaine, brutale, presque suffocante. Elle ne pourrait pas quitter cette terre avant de l'avoir revu et de s'être jetée dans ses bras.

Des larmes jaillirent de ses yeux. Elle raffermit sa détermination d'une inspiration rageuse, glissa la lanière du fusil d'assaut sur son épaule, puis commença à ramper à son tour vers le sommet de la colline.

La terre sèche se désagrégeait sous ses mains et ses genoux en soulevant

de minuscules volutes de poussière. Clara craignit qu'elles ne donnent l'alerte à leurs poursuivants. La crosse du fusil lui choquait sans cesse le bas du dos. Elle mourait de soif. Même si Elmana, Élie et elle-même se sortaient indemnes des griffes des roicos, ils devraient trouver rapidement trouver de quoi boire et manger. Pas évident dans un environnement aussi désertique. Elle accéléra pour rattraper Élie dont les mouvements saccadés, maladroits, indiquaient une nervosité grandissante.

Par endroits les buissons formaient des barrières infranchissables qui obligeaient Elmana à effectuer d'importants détours. Clara n'osait pas se retourner pour vérifier la progression des roicos. Ils avançaient sans un bruit, sans un cri, ne donnant aucune information sur leur position. Elle ne percevait rien d'autre que les frottements de leurs propres coudes et genoux sur la terre sèche. Une épaisse couche de poussière ocre se déposait sur leurs cheveux et leurs vêtements. Elle avait l'impression d'évoluer avec une lenteur désespérante. Le sommet de la colline semblait reculer au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochaient. La chaleur augmentait rapidement. Des gouttes de sueur lui tombaient dans les yeux.

Élie s'arrêta, se retourna et lui lança un regard de bête traquée. Elle jugula avec énergie sa propre frayeur et l'encouragea à repartir d'un sourire. Il obtempéra après quelques secondes d'hésitation. Elmana, qui n'avait rien remarqué, avait déjà disparu dans la végétation de plus en plus touffue qui n'offrait pratiquement plus de passage. Élie ne prenait plus de précautions et heurtait certaines branches basses de plein fouet.

Elmana attendait un peu plus loin, visiblement inquiète. Elle exprima son soulagement d'une mimique lorsque Élie apparut enfin derrière elle et se remit aussitôt en chemin.

La végétation s'éclaircit soudain. Ils débouchèrent sur une étendue nue, hérissée d'arêtes rocheuses arrondies. Encore une centaine de mètres avant d'atteindre le sommet, et le terrain n'offrait plus aucune cachette.

« Seigneur ! soupira Elmana. Nous voilà coincés !

— Il faut courir, souffla Clara.

— Ils n'auront plus qu'à nous canarder comme des pigeons !

— Tu as une autre solution ? »

Elmana n'eut pas le temps de répondre : Élie s'était relevé et lancé dans une course éperdue en direction du sommet, prenant les deux femmes au dépourvu. Ses pas précipités soulevaient des gerbes de poussière derrière lui. Elles n'eurent pas d'autre choix que de se redresser et de quitter l'abri de la végétation pour foncer sur les traces du garçon.

Sans ralentir l'allure, Clara jeta un regard par-dessus son épaule. Les roicos étaient tout proches, une cinquantaine de mètres tout au plus. L'un d'eux poussa un glapissement. Elle contracta les épaules, la nuque et le dos dans l'attente d'une rafale de fusil d'assaut, mais ils ne tirèrent pas, ils s'ébranlèrent à leur tour, sautant par-dessus les buissons. Elle comprit qu'ils voulaient leurs proies vivantes, sans doute pour jouer un moment avec elles

avant de les exécuter. Elle se rappela la lettre de Jean, cette invitation pressante à fuir San Francisco et à se réfugier sur les hauteurs avant l'arrivée des armées ennemies. Elmana et Élie peinaient dans la pente de plus en plus raide. Les cris d'encouragement des soldats se rapprochaient. Ils n'allaient pas tarder à déferler sur le terrain nu, où il leur serait plus facile de combler l'intervalle.

Clara leva les yeux sur le sommet. Plus qu'une trentaine de mètres.

Elle tenta encore d'accélérer l'allure, louvoyant entre les arêtes saillantes des roches, oubliant la fatigue qui se déployait en elle comme un oiseau aux ailes brisées, les brûlures à ses cuisses, la douleur à sa gorge et à ses poumons. Elle fut traversée par l'envie de se débarrasser du fusil qui l'alourdissait, puis elle se raisonna : sans arme, elle serait entièrement à leur merci.

Une première rafale retentit. Les balles sifflèrent sur leurs talons en projetant des éclats de terre et de pierre. Les roicos tiraient seulement pour les effrayer, pour les affoler. Élie poussa un cri et s'immobilisa. Clara arriva à sa hauteur, l'attrapa par le bras et le força à repartir.

« Ne t'arrête pas, Élie. On y est bientôt. »

Les balles soulevaient des sillons de poussière autour d'eux. Des éclats de rires accompagnaient le staccato des armes.

« Salopards ! » fulmina Elmana.

Elle se retourna et lâcha à son tour une rafale en imprimant un mouvement circulaire à son fusil d'assaut. Surpris, les roicos eurent tout juste le temps de plonger au sol avant d'être fauchés. Elle pressa la détente jusqu'à ce qu'ils se fussent tous abrités derrière des arêtes rocheuses, puis elle pivota sur elle-même et reprit l'ascension. Des pierres et des mottes sèches roulaient sous ses pas en provoquant de mini-éboulements.

Ils atteignirent le sommet de la colline avant que leurs poursuivants ne se remettent en chasse. De l'autre côté, un plateau, un autre paysage, tout aussi désertique, mais plus tourmenté, hérissé de rochers déchiquetés qui formaient une forêt pétrifiée. Ils fonçaient droit devant eux jusqu'à ce qu'ils se fussent engouffrés entre les premiers monolithes, parfois hauts de plus de trois mètres. Ils s'enfoncèrent dans un passage étroit sans doute creusé par les eaux qui les conduisit dans un véritable labyrinthe.

Clara, en tête, enfilait les sentiers au hasard. Les ombres rasantes s'étendaient en pénombre et généraient une fraîcheur qui contrastait fortement avec la chaleur montante du jour. Bien que hors d'haleine, ils ne pouvaient pas prendre le moindre temps de répit. Les cris des roicos retentissaient de nouveau, dans lesquels on décelait l'excitation de la chasse mêlée de fureur.

« Là ! » cria Elmana.

Elle désigna une faille dans une paroi, pas large, mais suffisante pour autoriser le passage d'un homme. Clara, qui ne l'avait pas repérée, acquiesça d'un signe de tête. Au moins, ils pourraient reprendre leur souffle dans cette cachette et attendre que les roicos abandonnent la partie. Elmana se glissa la première par l'ouverture. Élie refusa de la suivre, visiblement terrorisé. Clara

le prit par l'épaule et essaya de le pousser vers la fissure. Il résista, arc-bouté sur ses jambes, avec cet air buté qui, en général, annonçait une longue période de bouderie. Les vociférations et les claquements de pas des roicos résonnèrent tout près. Ils n'allaient pas tarder à déboucher dans le passage.

Clara serra Élie dans ses bras et lui murmura à l'oreille qu'ils devaient à tout prix se réfugier dans cette grotte, qu'il n'avait rien à craindre à l'intérieur, qu'elle veillerait sur lui, qu'ils seraient à l'abri là-dedans, que les méchants hommes qui les pourchassaient ne les retrouveraient pas. Il ne bougeait pas, tétanisé. Elle s'efforça de garder son calme, de ne pas lui transmettre sa peur, et l'entraîna tout doucement vers la faille. Il cessa de résister. Les cris se rapprochaient encore. Elle évita de regarder en arrière et de précipiter le mouvement, elle continua de le tirer vers la fissure légèrement occultée par un repli de la paroi rocheuse. Elle craignit jusqu'au dernier moment qu'Élie ne regimbe, ne se débatte et ne lui échappe. Il pouvait faire preuve, dans certaines circonstances, d'une force surprenante, herculéenne, presque impossible à maîtriser. Mais il n'eut aucune réaction lorsqu'elle s'engouffra dans l'ouverture et qu'elle le tira énergiquement à l'intérieur.

« Enfin, chuchota Elmana. Qu'est-ce que vous fichiez, bon sang ? »

Ses yeux brillants émergeaient de la pénombre comme des étoiles égarées. On ne voyait plus grand-chose à l'intérieur de la cavité, fraîche, plus profonde que ne le laissait supposer l'entrée. Clara posa l'index sur ses lèvres pour lui signifier de garder le silence. Un roico venait de surgir dans le passage. Son souffle précipité résonnait avec une netteté angoissante entre les parois. Clara ne lâcha pas la main d'Élie qui tremblait dans la sienne. Leur respiration se suspendit. Pourvu que leur poursuivant ne remarque par la faille et n'ait pas l'idée d'explorer la cavité. Il s'éloigna. Il en vint un autre, puis deux. Ceux-là non plus ne prêtaient aucune attention à la fissure qui se confondait avec les autres reliefs. L'extrémité du canon d'un fusil d'assaut racla la roche. Leurs expirations résonnaient comme des soupirs. Eux aussi avaient faim et soif, eux aussi ressentaient la fatigue d'une nuit inconfortable, eux aussi souhaitaient en finir avec cette traque qui se prolongeait au-delà du raisonnable. Ils passèrent sans s'arrêter et se dispersèrent dans le dédale.

Elmana attendit que le silence fût retombé sur les environs pour s'enfoncer dans le ventre de la cavité.

« Manquerait plus qu'y ait un ours ou une autre bestiole du même genre là-dedans », murmura-t-elle.

Leurs yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité. La grotte, profonde, se divisait un peu plus loin en deux salles dont l'une, immense, était étayée par des piliers aux larges bases circulaires.

« Ce serait bien s'il y avait une source d'eau fraîche dans le coin », ajouta Elmana.

Aucun bruit d'écoulement ne troublait le silence. Ils explorèrent un moment les environs, puis, ne trouvant pas de nouveau passage, ils décidèrent de se reposer dans la plus petite des salles.

Élie s'allongea sur le sol, se recroquevilla sur lui-même et s'endormit presque aussitôt.

« Je l'envie, marmonna Elmana. Mais j'ai beau être crevée, je serais incapable de dormir. J'aurais trop la trouille que les roicos me surprennent pendant mon sommeil. J'aimerais pas me retrouver au paradis ou en enfer sans que je me sois rendu compte de rien. De toute façon, j'y ai jamais trop cru, à vrai dire, au paradis ou à l'enfer.

— Les roicos finiront bien par abandonner la partie et retourner dans leur sous-marin…

— Pas sûr. C'est peut-être un commando chargé de semer la terreur dans la population de San Francisco.

— Leurs tenues seraient trop facilement repérables.

— Ben, il leur suffit de récupérer des frusques normales et de se glisser parmi la population.

— Possible. C'est la raison pour laquelle, si personne ne l'a encore fait, nous devons d'urgence prévenir les autorités.

— Ouais, à condition qu'on puisse sortir de là. T'as qu'à essayer de dormir, je monte la garde. »

Clara ne se fit pas prier. Elle s'allongea à son tour. Terrassée par la fatigue de leur nuit et de leur cavalcade matinale, elle finit par s'assoupir malgré la dureté du sol rocheux.

Des bruits la réveillèrent.

Il lui fallut quelques secondes pour reprendre conscience. Élie dormait toujours à ses côtés, roulé en boule à quelques pas d'elle.

Elle se redressa. Fouilla la pénombre du regard. Ne repéra pas la silhouette d'Elmana dans les environs.

Le brouhaha se rapprochait.

Des voix, des claquements de chaussures sur le sol. Plusieurs hommes sans doute. Elle se saisit du fusil d'assaut, déverrouilla le cran de sûreté, comme le lui avait montré Elmana, et dirigea le canon vers l'endroit d'où venaient les bruits, prête à presser la détente.

Chapitre 12

Ils marchèrent dans la blancheur aveuglante jusqu'à ce que le soleil atteigne son zénith.

Le ciel se couvrit peu à peu et la température baissa aussitôt de plusieurs degrés. Autant ils avaient presque eu chaud sous les rayons pâles de l'astre du jour, autant ils avaient désormais l'impression d'affronter un air râpeux, blessant. Les rafales de vent soulevaient d'incessants tourbillons qui projetaient de la poudre glacée sur le visage et dans les yeux.

Leur progression était lente, pénible : non seulement ils devaient escalader des pentes parfois abruptes, mais ils s'enfonçaient profondément dans la neige à chaque pas. Élan Gris ouvrait la voie. Il ne marquait aucune hésitation, comme s'il savait où il allait. Jean se contentait de le suivre tout en surveillant Jack du coin de l'œil. Tant qu'ils montaient, ils progressaient dans la bonne direction. Une fois qu'ils auraient franchi le sommet et amorcé la descente, ils seraient passés en Arcanecout. Les chiens couraient et sautaient apparemment sans effort dans la neige molle, s'éloignant parfois de quelques dizaines de mètres et revenant près de Jack sans qu'il n'ait eu besoin de les rappeler. Ils ne distinguèrent aucune trace de vie dans la désolation blanche, aucun panache de fumée indiquant la présence d'une habitation dans le coin. Seuls résonnaient dans le silence pétrifié les sifflements du vent et les craquements des branches cédant sous le poids de la neige.

Jean s'efforçait d'ignorer les douleurs encore vives provoquées par les coups de l'officier roico. Jack ne parlait pas. De temps à autre il prononçait une succession de sons incompréhensibles et s'immobilisait, les yeux levés au ciel, comme s'il avait aperçu quelque chose dans le bleu limpide ou le moutonnement des nuages. Jean s'arrêtait à son tour, regardait dans la même direction que le garçon et finissait par discerner un vol d'oiseaux ou un mouvement indéfini dans le lointain.

Il comprenait maintenant pourquoi les armées coalisées ne lanceraient pas leur offensive tant que l'hiver ne serait pas achevé, que les neiges n'auraient pas fondu. Les conditions interdisaient aux engins motorisés d'atteindre le haut de la chaîne montagneuse et, si elles ne leur permettaient pas de tirer profit de leur supériorité matérielle, les roicos ne bougeraient pas. Leur patience indiquait mieux que tout discours leur volonté farouche d'en finir une bonne fois pour toutes avec l'Arcanecout.

Jean doutait maintenant qu'ils épargnent la population civile. Dans la cave parisienne qu'il avait occupée avec Clara, il avait lu un livre très ancien sur l'histoire de la Révolution française et sur le sort funeste que la Convention avait réservé à la région rebelle de Vendée.

« La Vendée doit devenir le département Vengé », avait clamé le conventionnel Barrère à l'Assemblée.

On avait donc lancé des colonnes infernales sur la région, chargées de massacrer humains et animaux, d'incendier maisons et récoltes, de ne laisser derrière elles qu'une terre ravagée, morte. Par l'un de ces retournements dont l'histoire avait le secret, c'était au tour des souverains du monde de s'acharner sur le pays rebelle d'Amérique, d'en faire une terre stérile sur laquelle aucun espoir, aucun rêve, ne pourrait repousser. Après avoir écrasé les maigres troupes d'Arcanecout, les soudards roicos, fanatisés comme l'officier qui l'avait interrogé, extermineraient sans pitié les femmes, les enfants et les vieillards, brûleraient les villes, détruiraient les immenses vergers et les champs de blé des plaines californiennes. Jean se sentait envahi d'un terrible sentiment d'impuissance et de désolation. Ni son pistolet, ni le fusil confié par Zak, ni sa détermination n'avaient le pouvoir de changer le cours du destin. Comme s'il était gravé dans le marbre que les peuples humains n'avaient aucune autre perspective que la soumission et la misère. L'espoir était permis tant qu'un souffle de vie les animait, affirmait Élan Gris, ils se battraient avec la bravoure et la fougue des véritables guerriers et, s'ils devaient s'incliner, ils accueilleraient la mort avec la sérénité de ceux qui n'ont rien à se reprocher. La mort, Jean était prêt à l'accueillir, même s'il n'avait pas encore réellement entamé sa vie d'homme, mais il n'acceptait pas la souffrance des innocents, ils n'acceptaient pas le sort que les roicos réserveraient aux femmes et aux enfants d'Arcanecout, il se révoltait de tout son être à l'idée que Clara tombe entre leurs mains et devienne le jouet de leur cruauté, de leurs inavouables pulsions.

Ils se réfugièrent dans une forêt de grands pins pour se reposer et manger. Pendant qu'ils allumaient un feu sous les branches mortes ramassées alentour, Jack sortit une vieille guimbarde de la poche de son manteau et en joua. Les sons de la languette métallique amplifiés par la cavité de sa bouche s'élevèrent dans le silence cotonneux, graves, imprégnés d'une nostalgie poignante. Au bout de quelques secondes, Jean reconnut l'air composé par les notes qui, à la première audition, semblaient monocordes. Une vieille chanson d'origine irlandaise que les anciens fredonnaient lors des assemblées dans les rues de San Francisco. Une chanson qui ne se souciait pas des frontières, qui parlait d'amour, de la jeune fiancée laissée au pays natal, de la fidélité de la belle, du retour du conscrit dix années plus tard, de la joie des retrouvailles. Les chiens, couchés aux pieds de leur maître, semblaient l'écouter avec attention.

Ils mangèrent des morceaux de viande de bœuf grillés sur le lit de braises et accompagnés de galettes de pain sans levain elles aussi réchauffées.

« On est encore loin du sommet à ton avis ? » demanda Jean.

Élan Gris prit le temps de mâcher une bouchée de viande avant de répondre.

« À la vitesse où on avance, deux ou trois jours, je pense. Peut-être plus si on tombe sur des parois rocheuses. J'espère qu'on aura suffisamment de provisions pour aller jusqu'en haut… »

Le vent avait dégagé de nouveau le ciel et le soleil recommençait à percer entre les nues déchirées. Au moins il n'y aurait pas de nouvelles chutes de neige avant la fin du jour, ils ne traverseraient pas l'un de ces blizzards qui les obligerait à s'abriter pendant un ou plusieurs jours.

Ils se remirent en chemin une heure plus tard. Jack ne se plaignait pas, ni de la fatigue, ni de la soif, ni de rien d'autre. De temps en temps, il répondait aux jappements de ses chiens par de petits cris aigus. Teigneux, le plus massif, se jetait parfois sur lui de tout son poids, au point de le renverser et de l'entraîner dans une roulade de plusieurs mètres sur les pentes enneigées. Vif, plus menu et rapide, feignait alors de se précipiter au secours de son maître et de livrer combat à son puissant congénère. Comme ils étaient parfaitement dressés, leurs jeux ne dégénéraient pas, leurs redoutables griffes et crocs ne blessaient pas le garçon, les chiens s'arrêtaient dès que Jack se relevait et, après s'être ébroués, reprenaient tranquillement leur place, une dizaine de mètres de chaque côté de la petite colonne, s'écartant parfois pour gratter la neige, renifler un buisson ou un rocher.

Le petit groupe tomba quelques centaines de mètres plus haut sur une paroi rocheuse verticale qui barrait tout l'horizon. Élan Gris l'observa un long moment avant de déclarer :

« Impossible de la franchir. Il va falloir la contourner. »

Jean, qui ne se voyait pas escalader cette muraille n'offrant que très peu de prises, l'approuva d'un grognement. Il leur fallait maintenant choisir une direction, la gauche ou la droite, sans savoir laquelle des deux serait la plus avantageuse. Ils optèrent pour la gauche de façon hasardeuse et longèrent la paroi en veillant à ne pas basculer dans la pente, elle-même très raide à cet endroit.

Ils n'avaient pas parcouru un demi-mile qu'un grondement enfla rapidement dans le silence.

Élan Gris s'immobilisa et resta quelques instants à l'écoute du bruit.

« Un moteur », murmura-t-il.

Le bruit évoquait en effet le ronronnement régulier d'un engin motorisé.

« Avec toute cette neige, les engins ne peuvent pas grimper jusqu'ici, objecta Jean.

— Sauf s'ils volent…

— Les avions sont pour l'instant cloués au sol. »

Le grondement s'amplifiait, se précisait. Les roicos n'auraient tout de même pas lancé une escadre aérienne pour traquer et éliminer deux Canouts évadés. Le bruit semblait provenir d'en bas. Les armées coalisées disposaient

peut-être d'engins capables de glisser sur la neige. Quoi qu'il en fût, ce bourdonnement obstiné résonnait comme une menace. Jean chercha des yeux une possible cachette dans les environs. Ne remarqua rien qui aurait pu les mettre à l'abri des regards, pas même un repli ou un éperon rocheux. Rien que la neige et cette immense paroi posée comme un rempart le long de la montagne.

Élan Gris arma son fusil.

Le grondement continua de grossir. L'engin se présenta soudain à quelques mètres d'eux. Il volait, mais ne ressemblait pas à un avion, plutôt à une grosse libellule au corps sphérique et à la longue queue droite. Munie de larges pales placées juste au-dessus de la sphère et de deux larges pieds rappelant les skis de luge, il s'éleva à la verticale en longeant la paroi, puis il s'en éloigna, amorça sa descente et se stabilisa une quinzaine de mètres au-dessus de Jean et de ses compagnons. Les chiens poussèrent des aboiements agressifs et bondirent sur place comme pour tenter d'attraper un pied de l'engin. Jean entrevit plusieurs silhouettes dans la sphère en partie constituée de vitres teintées ; elles portaient les uniformes clairs des soldats de l'armée du royaume du Centre. Une porte coulissa sur le flanc rebondi de l'appareil. Deux hommes apparurent, posèrent un genou sur le plancher et épaulèrent leurs fusils d'assaut.

« Dans la pente ! » hurla Élan Gris.

Joignant le geste à la parole, il se jeta dans le versant juste avant que n'éclatent les premiers coups de feu. Les balles crépitèrent sur la roche ou s'étouffèrent dans la neige. Déstabilisé par une violente rafale, l'engin dut reprendre de la hauteur. Jean en profita pour se lancer sur les talons de Jack dans la pente. Déséquilibrés, ils roulèrent sur la neige presque jusqu'en bas de la pente. Jean heurta à pleine vitesse un obstacle dur. Le souffle coupé, il lui fallut du temps pour se relever.

Le moteur de l'appareil gronda si fort qu'il crut un temps qu'il se tenait quelques mètres au-dessus de lui. À demi aveuglé par la neige, il entrevit des mouvements un peu plus loin. Il repéra son fusil, qu'il avait lâché dans sa chute, le récupéra et l'arma. Ses gestes étaient fébriles, maladroits. Il s'essuya le front du revers de manche, tenta de localiser l'appareil, le vit filer tout près du sol, puis, plus loin, la silhouette d'Élan Gris.

Les roicos avaient pris le jeune Lakota en chasse. Il courait en louvoyant pour échapper aux balles qui soulevaient des gerbes de neige autour de lui. Il piquait tout droit vers une masse sombre. Des arbres pétrifiés. L'engin comblait très rapidement l'intervalle. Élan Gris eut une réaction inattendue : il pivota sur lui-même et fonça tout droit sur l'appareil, cherchant visiblement à prendre le pilote au dépourvu en raccourcissant l'intervalle. Les tireurs embusqués à la porte n'eurent pas le temps de réagir. L'engin survola Élan Gris et le dépassa. Le temps qu'il effectue son demi-tour, le Lakota put atteindre la forêt d'arbres pétrifiés et s'y réfugier.

Jean rejoignit Jack et les chiens. Le garçon semblait fasciné par les

évolutions de l'appareil. Les avions avaient besoin de grands espaces pour décoller, atterrir ou virer de bord tandis que celui-ci volait avec l'agilité d'un insecte. À l'issue d'un demi-tour serré, il parut hésiter avant de piquer droit sur eux comme un frelon furieux. Les chiens grondèrent en sourdine.

« Faut pas rester là ! » cria Jean.

De nouveau, il explora fébrilement les environs du regard, remarqua une ombre dans la blancheur, des rochers en contrebas, distants d'environ une centaine de mètres, qui pourraient sans doute leur servir d'abri.

« Suis-moi ! »

Alors qu'il s'élançait, il se rendit compte que Jack ne bougeait pas, les yeux rivés sur l'appareil.

« Jack, ils vont nous tuer si on reste là ! »

Les chiens cessèrent de gronder et restèrent étrangement calmes, comme contaminés par l'exemple de leur jeune maître. Jean saisit le garçon par le poignet et voulut le pousser vers la pente, mais ce dernier résista, se dégagea d'un geste sec et lui lança un regard furtif, un sourire indéchiffrable sur les lèvres. Puis il leva son fusil, l'épaule et le tint quelques instants braqué sur l'appareil. Il pressa une première fois la détente. Les plombs, s'ils ne brisèrent pas la vitre bombée de la sphère, la couvrirent d'étoiles et de zébrures. L'appareil continua de piquer droit sur eux avant qu'une soudaine embardée ne manque de le projeter contre la paroi. Le pilote parvint à rétablir sa trajectoire initiale. Jean devina que les soldats se remettaient en position de chaque côté de la portière ouverte. Jack attendit encore quelques instants avant de tirer sa deuxième cartouche. Les plombs firent cette fois voler en éclats la bulle vitrée fragilisée par le premier tir et touchèrent le pilote. L'appareil changea brutalement de direction et tournoya sur lui-même avant de se précipiter sur la paroi. Le choc fut si violent que les pales se pulvérisèrent en une pluie de particules métalliques et que le moteur explosa en exhalant un souffle brûlant. En flammes, il retomba ensuite le long de la paroi et s'écrasa plus bas dans un fracas assourdissant de tôle froissée.

Jack glissa tranquillement deux nouvelles cartouches dans la culasse de son fusil. Cinquante mètres plus loin, l'engin volant continuait de se consumer. Le vent dispersait la chaleur des flammes grésillantes.

Aucun des roicos n'avait survécu à la violence du choc.

Ils comptèrent huit corps dans les débris noircis et encore fumants de l'appareil. Le souffle de l'explosion avait calciné certains d'entre eux. D'autres étaient restés intacts, et Jean fut à la fois surpris et peiné par leur jeunesse apparente. Jack contemplait le chaos dont il était l'auteur avec un détachement qui aurait pu passer pour de l'indifférence. Même si Zak leur avait parlé de son adresse au tir, son sang-froid et sa précision étonnaient ses deux compagnons. Il avait fallu qu'il frappe deux fois exactement au même endroit pour briser la vitre et atteindre le pilote et, sur une cible volant à telle vitesse, c'était un véritable exploit.

« Première fois que je vois un engin pareil, murmura Élan Gris.

— Il me semble que ça s'appelle un hélicoptère, précisa Jean. Je n'en avais jamais vu non plus, mais j'en avais entendu parler.

— Ils donneront un avantage important aux roicos… »

Pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, Jean discerna du découragement dans la voix d'Élan Gris.

« Jack vient de prouver qu'on peut les abattre… »

Élan Gris secoua la tête.

« Les tireurs aussi habiles que lui sont rares.

— C'est pourtant toi qui disais que tant qu'il reste des combattants, la guerre n'est pas perdue.

— Je parle des hommes. Pas des machines. Les miens étaient des braves, mais ils n'ont rien pu faire contre le nombre et les canons.

— Il faut quand même essayer, tu ne crois pas ? »

Élan Gris fixa Jean avec un large sourire.

« Évidemment. Les miens se sont rendus et ont été condamnés à vivre comme du bétail dans des réserves. Ils regrettent maintenant d'avoir cru aux promesses de l'homme blanc. S'ils pouvaient recommencer, nul doute qu'ils préféreraient mille fois mourir les armes à la main. En guerriers. » Il désigna les corps alignés sur la neige. « Avec ceux-là au moins, on sait à quoi s'attendre : ils tiendront leurs promesses.

— On les enterre ?

— Pas le temps. La terre est gelée de toute façon. Les charognards se chargeront d'eux. C'est la plus belle offrande qu'ils puissent faire à la terre. »

Les chiens jouaient avec des bouts de tissu coincés dans les pièces métalliques déchiquetées.

Ils se remirent en chemin après avoir fouillé les décombres. Les fusils d'assaut qu'ils trouvèrent étaient hors d'usage, canons tordus, mécanismes brisés, pontet et détentes démantelés. Il leur fallait maintenant contourner la paroi et trouver un abri avant la fin du jour. Le soleil s'enfonçait peu à peu de l'autre côté des Rocheuses dans un somptueux déploiement de teintes pourpres et la chute brutale de la température annonçait une nuit glaciale.

Chapitre 13

Mon Jean,

Il s'en est passé des choses depuis ma dernière lettre. L'as-tu reçue d'ailleurs ? La question est idiote. Je ne le saurai que si tu parviens à m'écrire.

Où es-tu ? Que fais-tu ? Des rumeurs alarmantes circulent de nouveau au sujet d'affrontements meurtriers le long des frontières. On dit aussi que l'hiver sur les Rocheuses est l'un des plus froids que l'Arcanecout ait jamais connu. Oh, je donnerais n'importe quoi pour recevoir un signe de toi…

En attendant, j'éprouve le besoin vital de te raconter les derniers événements. J'ai l'impression de te parler en couchant les mots sur le papier, de me rapprocher de toi. Je t'imagine à mes côtés, m'écoutant avec attention, m'encourageant d'un regard, d'un sourire, posant ta main sur la mienne. Je reconstitue par l'esprit les scènes intimes dont les circonstances m'ont privé. Et puis, si un jour je disparais et que tu me survis, tu pourras partager une partie de mon existence enfuie, tu pourras à ton tour combler le vide par l'esprit. Les mots ont un pouvoir étonnant, mais ce n'est pas à toi, toi qui as appris à lire la nuit dans un grenier, que j'ai besoin de le rappeler.

La dernière fois, je te parlais de mon tout nouveau métier de pêcheuse. Malgré ses désagréments, nous nous en sortions bien, Elmana et moi : nous gagnions un peu d'argent, nous subvenions aux besoins de la maison, nous continuions d'accueillir des familles dont les bombardements avaient détruit les maisons, bref, nous envisagions l'avenir avec une relative sérénité.

Puis, un jour très chaud que nous naviguions sur la baie de San Pablo avec Élie à bord (Arn, le dos bloqué, n'avait pas pu nous accompagner), un sous-marin a émergé à quelques centaines de mètres du *Bodo*. Des hommes en sont sortis et ont mis des chaloupes à l'eau dont l'une a foncé droit sur nous.

Trois roicos ont sauté sur le pont avec l'intention d'éliminer les témoins ayant assisté à l'émersion du sous-marin. Elmana s'est servi du pistolet offert par Diego pour tuer deux d'entre eux et, en associant nos efforts, nous sommes venues à bout du troisième. D'autres chaloupes ont alors foncé sur nous. Comme nous n'avions aucune chance de les semer, nous avons accosté sur la rive la plus proche et nous nous sommes enfuis dans les collines. Nous avons réussi à nous cacher jusqu'à la tombée de la nuit, mais les roicos n'ont pas abandonné la poursuite. Le lendemain matin, nous avons dû ramper dans

la végétation pour les distancer, puis, par chance, nous avons découvert une grotte dans laquelle nous avons pu nous réfugier. Ils ne nous ont pas trouvés. Malgré la faim et la soif, nous sommes restés dans notre abri jusqu'au milieu de l'après-midi.

Je me suis endormie. Lorsque je me suis réveillée j'ai entendu des bruits de pas et de voix. Elmana avait disparu. Je me suis relevée, prête à défendre ma vie et celle d'Élie, puis le brouhaha s'est éloigné, et j'ai compris que les hommes, les roicos peut-être, étaient seulement passés devant l'entrée de la grotte. Leur tumulte avait pris une résonance insolite, inquiétante, dans le silence profond des lieux. Elmana est revenue. Alertée par le bruit, elle s'était tenue près de la faille pour intervenir au plus vite s'il leur prenait l'envie de s'introduire dans la cavité. Comme elle ne les avait pas vus, elle n'avait pas pu vérifier que ces hommes étaient vraiment les roicos.

Les heures se sont égrenées. Puis, alors que le jour commençait à décliner, Elmana a proposé de partir en reconnaissance.

« Si la voie est libre, je reviens vous chercher. »

Je n'ai pas eu le cœur à m'opposer à sa décision.

« Fais attention à toi. Ils ne sont pas du genre à renoncer.

— T'inquiète pas. » Elle a tapoté la crosse de l'un des fusils d'assaut ayant appartenu à l'un des hommes que nous avions tués sur le *Bodo*. « J'ai de quoi les tenir en respect. »

Elle est sortie de la grotte.

Alors a commencé l'attente. La longue attente. La lumière du jour qui se glissait par la faille a continué de décliner et la nuit est tombée. Elmana ne revenait toujours pas. Il m'a semblé entendre des coups de feu dans le lointain. J'ai pensé qu'elle était tombée sur les roicos et mon cœur s'est serré. Comme il se serre chaque jour quand je pense à toi. Je refuse de désespérer, mais j'en arrive à maudire les hommes et leur folie.

Élie m'a réclamé avec insistance à boire et manger. Inutile d'essayer de le raisonner dans ces cas-là. Nous n'avions pas d'autre choix que de sortir à notre tour et de nous aventurer en pleine nuit à la recherche hypothétique d'eau et de nourriture. Sans compter que, à en croire les coups de feu entendus en fin d'après-midi, les roicos étaient restés dans les parages.

Au moment où nous nous engagions dans l'étroit passage, j'ai entrevu un mouvement dans l'obscurité. J'ai déverrouillé le cran de sûreté de mon fusil d'assaut et, le cœur battant, je l'ai levé devant moi, l'index recroquevillé sur la détente. J'ai discerné une silhouette qui avançait dans ma direction. Tu vas me trouver bien peu courageuse, mais je ne suis pas parvenue à tirer de sang-froid. Heureusement d'ailleurs…

« Arrêtez-vous, je suis armée ! » ai-je crié.

Un rire tonitruant m'a répondu. J'ai immédiatement reconnu les éclats à la fois graves et musicaux du rire d'Elmana.

« Si j'étais un roico, ma vieille, tu serais étendue toute raide par terre ! Je croyais que vous deux, vous ne deviez pas bouger avant mon retour.

— Élie ne pouvait plus attendre : il a faim et soif.

— J'ai tout ce qu'il faut pour lui. On ferait mieux de retourner à la grotte et d'y passer la nuit. »

Elmana avait trouvé un village dans les environs. Les occupants des lieux, une communauté religieuse vivant selon les principes stricts de la Bible et cultivant des terres pourtant ingrates, lui avaient donné du pain, des fruits, du fromage de chèvre et deux gourdes d'eau.

« Il m'a semblé entendre des coups de feu… »

Elmana m'a regardée avec un sourire.

« J'ai tenté de tirer un lapin histoire de mettre un peu de viande au menu, je l'ai lamentablement raté.

— Tu aurais pu alerter les roicos…

— M'est avis qu'ils en ont eu marre de nous cavaler après et qu'ils sont partis. »

Nous nous sommes restaurés, puis, après une nouvelle nuit inconfortable dans la grotte, nous nous sommes remis en chemin le lendemain à l'aube. Nous avons progressé avec prudence en direction de la baie. Elle nous est apparue du haut d'une colline. Nous n'avons pas aperçu de sous-marin ni de chaloupe sur la surface bleue et lisse, seulement quelques voiles claires gonflées par un vent régulier diffusant des odeurs de toutes sortes. De l'endroit où nous étions, nous ne distinguions pas le *Bodo* échoué sur la grève.

« Ces satanés démons l'ont peut-être brûlé ! » a marmonné Elmana.

Il nous a fallu plusieurs heures de marche à travers la végétation rampante pour atteindre le bord de la baie. Nous y avons retrouvé notre bateau.

Comme nous n'avions pas eu le temps d'abaisser les voiles ni de l'arrimer, il avait dérivé sur plusieurs centaines de mètres. Les courants l'avaient poussé dans une petite crique et, le vent continuant de gonfler la voile, il avait fini par se coincer entre deux rochers. Le poisson que nous avions pris la veille répandait une odeur forte, à peine soutenable. Nous avons vidé le casier dans un trou que nous avons creusé dans la vase et que nous avons pris le temps de reboucher. Il n'a pas été facile de dégager le *Bodo*. Elmana tirait sur la corde que nous avions nouée au bastingage de la proue tandis que je poussais à la poupe en compagnie d'Élie. Quand, enfin, il s'est dépris de l'étau rocheux, nous avons constaté que la quille était endommagée, mais que la coque ne présentait aucune fissure. Nous avons profité des vents favorables pour reprendre la direction de la baie de San Francisco. Je t'avoue que, tant que nous n'avons pas atteint le chenal de China Basin, j'ai regardé sans cesse en arrière pour vérifier qu'aucune chaloupe ne nous prenait en chasse.

Nous sommes rentrés au port sans encombre. Malgré son lumbago, Arn s'était levé à l'aube et, rongé d'inquiétude, nous avait attendus toute la journée sur le quai en compagnie de Paul et de Francis. La joie avec laquelle Élie s'est jeté dans leurs bras nous a émues aux larmes. Elle montrait en tout

cas son attachement pour ces hommes âgés qu'il regarde sans doute comme ses grands-pères, voire ses pères.

Nous leur avons raconté nos mésaventures et leur avons demandé si le bruit s'était répandu en ville qu'un sous-marin ennemi était apparu dans la baie de San Pablo. Comme ils n'en avaient pas entendu parler, nous avons décidé de nous rendre au plus vite au siège du gouvernement. Nos élus ne résident plus dans la maison des Douze, qui n'était pas tout à fait achevée lorsque tu es parti au front et qui, par chance, n'a pas été touchée par les bombes roicos, mais dans un bunker souterrain niché dans le quartier de Castro, pas très loin finalement de China Basin.

Paul, qui en connaissait l'adresse, nous a proposé de nous y accompagner. Élie a émis le désir de rester en compagnie d'Arn et de Francis, à qui nous avons également confié nos armes. Nous sommes parties sans nous laver ni changer de vêtements. Nous avons dû nous y rendre à pied : aucun véhicule d'aucune sorte ne circulait dans les rues éventrées. Paul marchant avec difficulté, nous avons marqué des pauses régulières pour lui permettre de récupérer. La ville, si elle n'avait pas subi de nouveaux bombardements, n'avait pas les moyens de panser ses plaies. Les affrontements entre les bandes de sans-abri, de plus en plus nombreuses, engendraient un climat agressif que les anciens affectés à la sécurité ne parvenaient plus à apaiser. Nos tenues inhabituelles et poussiéreuses déclenchaient les quolibets des adolescents, voire des gestes indécents qu'Elmana fustigeait d'un regard incendiaire ou d'une moue excédée.

Tu ne reconnaîtrais plus le San Francisco qui nous a accueillis, Jean. Te souviens-tu comme la ville était harmonieuse avec ses maisons en bois aux teintes vives, ses rues en pente, ses façades fleuries, ses places arborées et colorées ? Le noir est désormais l'élément dominant, noir de la suie, noir des planches brûlées, noir des cavités, noir des tramways couchés, noir du deuil…

Noir de mon âme…

Le bunker est gardé par une troupe d'élite déployée sur un périmètre d'environ cent mètres. Il faut montrer patte blanche pour pouvoir pénétrer dans cette zone réservée aux membres et au personnel du gouvernement. Nous avons parlementé un long moment avec l'officier qui commandait le poste de contrôle. Il semblait nous prendre pour des folles avec nos vêtements et nos cheveux emmêlés couverts de terre ocre.

Non, il n'avait pas eu vent de la présence d'un quelconque sous-marin dans la baie de San Pablo et il lui paraissait impossible qu'un tel événement se soit produit sans que les autorités n'aient été alertées.

Son air buté m'a fait craindre le pire, puis, tout à coup, il s'est effacé pour nous inviter à franchir le poste et nous a conduits tous les trois dans un bureau situé une cinquantaine de mètres plus loin dans une cave aménagée. Là, nous avons été reçus dans une pièce sombre par un colonel responsable, ai-je cru comprendre, des services du renseignement, qui nous a écoutées avec une grande attention, même s'il trouvait étrange que nous soyons les seules à

signaler la présence d'un engin ennemi dans les eaux de la baie. Paul lui a fait remarquer que, par définition, un sous-marin était conçu pour évoluer en toute discrétion et que nous ne disposions pas de regards dans le fond de l'eau pour le détecter.

« Et puis ces dames peuvent vous apporter une preuve de leurs dires, a-t-il ajouté.

— Quelle preuve ?

— Les fusils d'assaut qu'elles ont subtilisés aux roicos. »

Il y avait un soupçon de mépris dans le sourire du colonel.

« Les armes peuvent avoir été récupérées n'importe où, ou même avoir fait l'objet d'un trafic. On ne peut sûrement pas les considérer comme des preuves.

— Qu'est-ce que vous allez faire alors ? est intervenue Elmana. Installer un truc à l'entrée de la baie pour empêcher les sous-marins roicos de passer ? »

Cette fois, le colonel a eu l'air excédé.

« Ce truc, comme vous dites, nécessite des moyens considérables. Je ne suis pas certain que le gouvernement accepte de financer un tel projet sur de simples… témoignages.

— Je vous assure que ces fichus roicos étaient bien réels et avaient la ferme intention de nous massacrer !

— En ce cas, je vous félicite de vous en être tirée saine et sauve, Mademoiselle.

— Ouais, vous pouvez bien vous moquer de nous, du moment que vous fassiez le nécessaire pour éviter que des innocents soient tués. »

Le colonel l'a regardée froidement.

« Vous essayez de m'apprendre mon métier ? »

Elmana a haussé les épaules.

« Surtout pas ! Je voudrais seulement que vous cessiez de nous prendre pour des idiotes ! »

Le colonel a haussé le ton.

« Des témoignages comme les vôtres, j'en reçois des dizaines par jour, figurez-vous ! Ils me jurent tous avoir vu, de leurs yeux vu, des soldats ennemis dans les rues de San Francisco. À les écouter, les armées de la coalition sont déjà passées toutes entières en Arcanecout !

— Y a une différence, a répliqué calmement Elmana. Nous, ce qu'on vous dit, c'est vrai. »

Elle avait mis toute sa force de conviction dans sa voix, mais notre interlocuteur n'a pas semblé convaincu. Il nous a congédiés en nous remerciant de notre civisme. Il nous a conseillé de remettre les armes que nous avions trouvées aux services concernés, et surtout d'éviter de répandre ce genre de rumeurs, qui ne feraient qu'assombrir le moral de la population.

Elmana n'a pas décoléré pendant le trajet du retour.

« Voilà que c'est de confier des postes importants à des crétins », a

grommelé Paul.

Je partageais leur fureur. À cause d'un seul homme, la population de San Francisco et des autres villes de l'Arcanecout courait un danger plus grand encore que les bombardements : l'infiltration de soldats ennemis chargés de semer la terreur parmi les civils.

Nous sommes retournés à China Basin où nous avons partagé un bon repas préparé par Arn et Dan le Dingo.

« Déjà qu'on n'a pas beaucoup de chances face aux roicos, si en plus on est commandés par des imbéciles, on ne peut vraiment pas s'en sortir ! a lâché ce dernier après que nous eûmes rapporté notre entrevue avec le responsable du renseignement.

— À moins de prendre l'initiative, a lancé Arn.

— Comment ça ?

— En surveillant la baie en permanence et en mettant au point un système de signaux. Faut qu'on y réfléchisse rapidement.

— Pas maintenant pour moi, en tout cas, a grogné Elmana. Je suis trop crevée, j'ai besoin de dormir ! »

J'ai également émis le souhait de prendre un peu de repos. Les anciens nous ont fixées avec, dans les yeux, une expression oscillant entre admiration et reconnaissance. Dans la pénombre de l'entrepôt, leurs visages, hormis celui d'Élie, semblaient davantage constitués de rides que de chair. J'ai pris conscience en cet instant que ces vieillards et cet enfant étaient désormais, avec Elmana et moi, les seuls vigiles des milliers d'hommes, d'enfants et de femmes qui avaient élu domicile dans la ville de San Francisco.

Nous avons organisé les tours de garde. Nous avons mouillé cinq autres bateaux, de manière à pouvoir surveiller en permanence les baies de San Francisco et de San Pablo. De même nous avons recruté des hommes et des femmes, des anciens du milieu de la pêche que connaissaient Arn et ses amis, pour former plusieurs équipes de surveillance qui se relayaient sans relâche. Nous nous sommes munis de jumelles fournies par une ancienne actrice de théâtre aux manières et à la diction amusantes, de toutes les armes que nous avons pu rassembler et des fusées de détresse en état de marche que nous avons récupérées dans les ruines des entrepôts et les bateaux abandonnés. La consigne était donnée aux équipes d'envoyer une fusée de détresse sitôt qu'ils apercevraient un mouvement suspect à la surface de l'eau.

Bien sûr, les baies sont immenses et nous ne pouvons pas en vérifier chaque recoin, mais nous nous concentrons sur les zones les plus profondes, les passages les plus probables empruntés par les engins sous-marins.

Je fais équipe avec Elmana et un homme d'une soixantaine d'années prénommé Shaar. Originaire de la lointaine Mongolie, il a gardé une force de jeune homme. Il ne rit ni ne sourit jamais, parle très mal l'anglais et communique surtout par gestes. Nous avons décidé de faire d'une pierre deux coups : pêcher tout en effectuant nos missions de surveillance. Même loin des

zones poissonneuses, il est rare que nous ne ramenions rien dans nos filets.

Les premières vagues de crimes ont eu lieu hier. On a retrouvé les gens égorgés dans leurs maisons.

Plusieurs dizaines.

Si les forces de l'ordre penchent pour l'hypothèse d'un tueur unique (absurde : comment un homme seul aurait-il pu égorger autant de personnes en un laps de temps aussi court ?), nous, nous savons que ces meurtres sont l'œuvre de roicos infiltrés. Ils sont passés au travers des mailles de notre filet. Nous avons décidé de resserrer notre surveillance, mais serons-nous capables de déjouer leurs manœuvres ?

Comme tu vois, Jean, les nouvelles ne sont guère réjouissantes non plus à l'intérieur du pays. Je lutte contre l'impression que notre grand rêve se brise morceau par morceau, démantelé par l'acharnement haineux des roicos et l'incompétence de ceux qui nous gouvernent.

Je me laisse entraîner en revanche par l'amour que je te porte et qui, je l'espère de tout mon cœur, de tout mon être, me ramènera un jour à toi.

Ta Clara

Chapitre 14

La tempête, l'un de ces blizzards qui interdisait de discerner quoi que ce soit à plus d'un mètre, les avait surpris au réveil.

Ils étaient restés bloqués un long moment dans l'abri qu'ils avaient monté à la tombée de la nuit, un assemblage rudimentaire de blocs de glace et de branches mortes. Comme ni leurs vêtements ni les couvertures n'étaient suffisants pour lutter contre la froidure, humains et chiens s'étaient réchauffés en se tenant serrés les uns contre les autres. Jean avait mis du temps à s'endormir, pensant que Zak avait fait preuve d'un optimisme exagéré en leur confiant son dernier fils, que l'hiver allait les emporter, qu'on ne trouverait pas leurs corps, que Clara ne saurait jamais ce qu'il était devenu.

Ils avaient mis le nez dehors lorsque le silence était retombé sur les Rocheuses. Il leur avait fallu dégager leur gîte de la neige qui, en s'accumulant sur leur abri, avait formé un isolant naturel et maintenu une température relativement supportable. Elle atteignait par endroits une épaisseur d'un mètre cinquante. Comme elle n'avait pas encore eu le temps de durcir, ils s'y enfonçaient jusqu'aux cuisses. Elle avait, par endroits, totalement enseveli les arbres et les rochers. Le ciel encore gris et bas semblait écrasé sur l'étendue blanche battue par les rafales et traversée de fantômes tourbillonnants.

« Tu as une idée de la distance qu'il nous reste à parcourir ? demanda Jean à Élan Gris.

— Nous ne sommes plus très loin du sommet.

— Les nôtres risquent de nous prendre pour des roicos et de nous tirer dessus… »

Ils se remirent en chemin en surveillant régulièrement le ciel. Quelques flocons papillonnaient au-dessus d'eux, mais la tempête redoutée ne se déclencha pas. Ils purent progresser jusqu'au crépuscule avec une lenteur désespérante, obligés de s'arrêter régulièrement pour récupérer. Les chiens eux-mêmes éprouvaient le besoin de se reposer.

À cette altitude, avec le vent violent et blessant, avec cette neige dont la couche supérieure craquait et s'enfonçait sous les pas, avec ces pentes de plus en plus raides, il leur fallait près d'une heure pour parcourir une centaine de mètres. Le souffle court, la gorge et les poumons en feu, les yeux voilés de rouge, ils puisaient dans leurs dernières réserves d'énergie pour continuer

d'avancer.

Jean surveillait Jack du coin de l'œil, mais le garçon ne se plaignait pas ni ne donnait aucun signe d'épuisement. Difficile de lire une quelconque expression dans ses yeux globuleux. Aucune rougeur, aucune tension n'était perceptible sur son visage rond et plein. Les chiens venaient à tour de rôle lui lécher la main, comme pour l'encourager ou lui rappeler qu'ils veillaient sur lui. Zak ne leur avait pas précisé l'âge de son dernier fils, qui pouvait aussi bien avoir quinze ans que vingt-cinq. Il ne paraissait pas souffrir de la séparation d'avec son père. De temps à autre, il croisait le regard de Jean et lui adressait un sourire qui dévoilait des dents irrégulières. Il ressemblait alors à un petit enfant à la fois fragile et doté d'une confiance inébranlable en la vie.

Le vent redoubla de violence et la température continua de chuter. Le froid transperçait maintenant les vêtements et s'enfonçait profondément dans les chairs, engourdissant les muscles et les nerfs, s'enroulant autour des os comme un lierre aux feuilles tranchantes, les obligeant à lutter contre la tentation permanente de s'allonger et de fermer les yeux. Jean peinait à se raccrocher à ses pensées, à ses souvenirs, à ses désirs, à son instinct de survie. Son esprit s'engourdissait en même temps que son corps. Une fatigue intense se déployait en lui et ralentissait chacun de ses gestes. Les hurlements du vent ou les aboiements des chiens le tiraient par instants de sa léthargie ; il avait alors l'impression d'émerger d'un rêve profond et avait besoin d'un long moment pour renouer avec le fil de son existence… les silhouettes d'Élan Gris et de Jack qui marchaient au ralenti une dizaine de mètres devant lui… celles des chiens qui baissaient la tête pour lutter contre le vent… les vagues de poudreuse qui se fracassaient contre les reliefs… le froid qui semblait éparpiller son corps… Puis son esprit s'égarait de nouveau, les spirales fascinantes s'emparaient de lui et le déposaient au bord d'un gouffre insondable où la tentation de plonger se faisait de plus en plus pressante.

Il ne parvenait plus à reconstituer les traits de Clara. Comme si elle s'estompait de sa mémoire. Comme si elle sortait de sa vie. Il ne s'en désolait pas. Le froid gelait aussi les émotions, les sentiments.

Une voix résonnait dans le lointain.

Elle l'appelait. Il n'avait pas envie de lui répondre. Pas la force.

Il ne comprenait pas ce qu'elle disait ; elle ne parvenait pas à transpercer l'épaisseur du silence.

Viens…

Incapable de bouger.

Pétrifié.

Jean… Jean…

Le monde était figé. Comme mort. Il n'y avait aucune souffrance à le quitter ; c'était même un soulagement, un ravissement. Un dernier pont à franchir, et il serait délivré de la pesanteur, de la douleur, du souvenir, il s'envolerait avec une fluidité infinie, enfin libre.

Légère chaleur sur sa joue gauche, presque imperceptible, minuscule sensation dans un océan de neutralité. Elle s'étend pourtant, le feu enfle peu à peu, gagne en énergie et en férocité. La chaleur lui brûle maintenant toute la tête et l'empêche de sauter dans le vide. Dérangeante, révoltante. Il regimbe. Soulève son bras. Passe la main sur son visage pour la chasser. Elle ne s'estompe pas, se fait au contraire de plus en plus vive et l'oblige à se débattre, comme s'il roulait dans des flammes dévorantes. Et puis une lueur lui frappe les paupières avec une telle intensité qu'il ne peut pas la supporter et rouvre les yeux.

Le visage d'Élan Gris au-dessus de lui, et, en arrière-plan, le gris sombre du ciel.

« Jean ? »

Il était allongé dans la neige. Élan Gris avait retiré ses gants pour le gifler. Il ne se rappelait pourtant pas s'être arrêté ni être tombé. La face lunaire de Jack et les museaux des chiens le surplombaient sur sa gauche.

« Il ne faut pas laisser le sommeil te prendre, cria Élan Gris. Tu ne pourrais plus te relever. »

Jean voulut répondre, mais il ne réussit pas à desserrer les lèvres. Les sifflements du vent résonnaient comme des coups de tonnerre.

« Lève-toi. »

Se lever ? Il n'en avait pas la force, son corps ne lui obéissait plus.

« Lève-toi, Jean, répéta Élan Gris. Nous ne pouvons pas te porter. Il faut au moins que tu tiennes jusqu'à ce que nous ayons construit un abri. »

Un abri ? Pour quoi faire ? Il leur faudrait au réveil affronter le froid, le vent, la neige, la fatigue, la faim. Et même s'ils parvenaient à regagner l'un des camps de l'armée d'Arcanecout, ils devraient supporter les ordres parfois absurdes de Tête-en-Pierre et des autres officiers jusqu'à l'attaque massive et probablement décisive des armées roicos. À quoi bon se battre quand il n'y a pas d'autre issue que la mort ? Tout au long de l'histoire, les rêves humanistes s'étaient soldés par de cuisants échecs. De la révolte de Spartacus, l'esclave et gladiateur, jusqu'à l'exécution du père de Jean[1], tous ceux qui avaient tenté de rétablir l'équilibre entre les êtres humains avaient fini sur une croix, sur un bûcher ou devant un peloton d'exécution.

« Décide-toi ! reprit Élan Gris d'une voix forte. Vite. Tu nous mets tous en danger. Pense à Clara. »

Clara ? Que devenait-elle dans la ville de San Francisco en proie aux bombardements et aux pénuries ? Avait-elle gardé des raisons d'espérer ? Toutes les scènes qu'ils avaient vécues ensemble lui revinrent en mémoire, presque simultanées et pourtant distinctes les unes des autres. Elle avait toujours cru en lui, même lorsqu'elle gisait sous le tapis de cadavres de la place Jean-III de Versailles ou qu'elle croupissait dans la prison dorée de Maxandeau à La Nouvelle-Orléans[2]. Sa confiance lui avait donné la force de continuer, la force de défier les autorités et de franchir l'océan Atlantique.

Il n'avait pas le droit de renoncer. Tant qu'un souffle l'animerait, il

mettrait tout en œuvre pour la retrouver.

Il se redressa. Les chiens jappèrent pour saluer son retour à la vie. Il tituba, encore faible, mais il parvint à se maintenir debout. Jack lui tendit un morceau de viande séchée qu'il mâcha avec lenteur.

« On repart dès que tu te sens prêt », proposa Élan Gris.

Il donna le signal d'un mouvement de tête. Il lui fallut une dizaine de pas pour se réhabituer à la marche.

Le jour déclinait. Ils n'apercevaient toujours pas les sommets, seulement ces pentes abruptes et verglacées qui les contraignaient par endroits à faire d'importants détours. Ils décidèrent de passer la nuit derrière un groupe de rochers assez hauts et larges pour les abriter des bourrasques. Ils montèrent des murets avec des blocs de glace qu'ils recouvrirent, comme la vieille, de branches enchevêtrées de sapin.

Serrés les uns contre les autres, ils mangèrent en silence. La température, nettement plus supportable qu'à l'extérieur, et la nourriture permirent à Jean de recouvrer quelques-unes de ses forces.

« Sans vous je serais mort, finit-il par déclarer après avoir avalé un morceau de galette de maïs sèche. Merci de m'avoir sorti de là.

— Tu es faible parce que tu n'es pas encore remis du mauvais traitement que tu as subi chez les roicos, répondit Élan Gris. Nous ne sommes pas trois individus et deux chiens qui marchent ensemble, nous formons un groupe. Si nous laissons mourir l'un d'entre nous, c'est le groupe que nous affaiblissons.

— Si seulement on appliquait ce principe à l'humanité tout entière…

— Les hommes s'imaginent qu'ils gagnent en séparant, en divisant, en accumulant, et c'est le contraire qui se produit : tout le monde souffre, tout le monde perd.

— Tu ne m'as jamais dit comment tu avais récupéré ses clefs et son arme au gardien de la prison du camp roico. »

Élan Gris sourit.

« Je me suis allongé près de la grille et j'ai fait semblant de geindre. Il a dit : "Qu'est-ce que t'as, le Rouge, la nourriture te convient donc pas ?" Il s'est approché. J'ai continué de gémir jusqu'à ce qu'il s'accroupisse et colle son visage contre la grille. Alors je l'ai saisi par la nuque et, de toutes mes forces, je lui ai cogné la tête contre les barreaux. J'ai eu peur que le bruit ne donne l'alerte aux autres gardiens, mais le vacarme dehors les a empêchés d'entendre. J'ai maintenu son corps contre la grille afin que je puisse lui prendre ses clefs et son revolver, puis j'ai ouvert la porte et je suis venu te chercher.

— Les choses paraissent si simples avec toi…

— Ours Brun, mon père, dit que, lorsque le chemin s'ouvre, il suffit de s'y engager. Seules l'hésitation et la peur font que les choses paraissent compliquées.

— Tes parents et ta sœur ne te manquent pas ?

— Ils ne peuvent pas me manquer, je les porte en moi.

— Tu n’aimerais pas les revoir ?

— Je les reverrai un jour. Si ce n’est pas dans ce monde, ce sera dans l’autre.

— Tu crois donc qu’il existe une vie après la mort ?

— Le souffle de Wakan Tanka ne s’arrête jamais. La mort dans un monde est une naissance dans un autre. »

Jack semblait suivre leur conversation avec intérêt tout en caressant ses chiens allongés de chaque côté de lui. Un sourire indéfinissable flottait sur ses lèvres. Jean se demandait quelles pensées lui traversaient l’esprit. La plupart des gens considéraient les êtres comme lui inutiles, voire détestables, et, pourtant, il y avait certainement beaucoup à apprendre de lui, y compris et surtout cet amour inconditionnel dont avait parlé Zak.

« Je ne te l’ai jamais dit, Élan Gris, mais je suis fier et heureux de te connaître », déclara Jean d’une voix légèrement étranglée par l’émotion.

Le jeune Lakota s’inclina légèrement et fixa son compagnon d’un air grave.

« Dès que je t’ai vu, j’ai su que j’avais trouvé un frère. »

Les chiens se relevèrent brusquement en poussant des grondements sourds. Le jour n’était pas encore levé. Des aboiements leur répondirent en écho, puis des éclats de voix.

« Ils nous ont retrouvés, souffla Jean.

— Nous ne savons pas encore si ce sont des amis ou des ennemis, murmura Élan Gris.

— Nous devrions peut-être filer…

— Nous n’avons pas le temps de nous préparer, et, si nous sortons comme ça, nous n’irons pas loin. Nous n’avons pas d’autre choix que les attendre et les combattre au besoin. »

Jack calma ses chiens d’une pression de la main sur le flanc. Élan Gris dégagea et arma son revolver.

« On ne va tout de même pas les attendre là-dedans, lança Jean. On sera comme des rats pris dans une nasse. »

Élan Gris l’approuva d’un hochement de tête.

« Postons-nous en haut des rochers. »

Ils se munirent de leurs armes, enfilèrent leurs manteaux, leurs gants, leurs chapeaux et les lambeaux de tissus qui leur servaient d’écharpes, se glissèrent hors de l’abri et s’installèrent en haut des rochers. Les aboiements et les éclats de voix se rapprochaient rapidement, mais aucune lueur n’effleurait les ténèbres profondes. Jack rencontrait des difficultés grandissantes à retenir Vif et Teigneux, de plus en plus nerveux.

« On ne voit aucune lumière, chuchota Jean. Comment peuvent-ils se diriger dans une telle obscurité ?

— Des yeux de nuit, répondit Élan Gris.

— Comment ça ?

— Les guerriers de certains peuples voient aussi bien dans la nuit qu'en plein jour.

— Ils utilisent la magie ? »

Élan Gris haussa les épaules.

« Je ne sais pas. Ce sont de très vieilles histoires de guerre racontées par les anciens… »

Des silhouettes sur la neige.

Une quinzaine d'hommes. Certains d'entre eux peinaient à retenir leurs chiens au bout de leurs laisses. Leurs manteaux clairs ne laissaient planer aucun doute sur leur appartenance à l'armée du royaume du Centre. Ils se dirigeaient droit sur les rochers, guidés par le flair des molosses.

Les roicos n'avaient pas renoncé à récupérer leurs prisonniers.

Jean, qui ne comprenait pas les raisons de leur acharnement, serra la crosse de son revolver. De chaque côté de lui, Élan Gris et Jack avaient déjà épaulé leurs fusils.

1- Voir *Ceux qui sauront*.

2- Voir *Ceux qui sauront* et *Ceux qui rêvent*.

Chapitre 15

Les six bateaux de la flottille exploraient jour et nuit les eaux des deux baies. L'opération surveillance avait été baptisée Forbans de la Baie, un nom suggéré par Dan le Dingo et adopté à l'unanimité. Clara faisait désormais équipe avec Shaar le Mongol et Mervin, un jeune homme d'origine irlandaise recruté par Francis. Une malformation au pied gauche lui avait interdit de partir au front. Il gardait un fort ressentiment à l'encontre du médecin militaire qui l'avait réformé, affirmant que sa boiterie ne l'aurait pas empêché de se battre aussi bien et même mieux que les autres. De temps à autre, une colère sourde enflammait ses yeux verts. Ses cheveux blonds et bouclés tirant sur le roux, son sourire presque enfantin et son air mélancolique lui donnaient un charme auquel, Clara l'avait constaté à plusieurs reprises, les femmes n'étaient pas insensibles.

Une semaine sur deux, leur équipe filait à l'aube dans la baie de San Pablo et rentrait au crépuscule après que le bateau de nuit avait pris le relais. La semaine suivante, c'était à leur tour de sortir avant la fin du jour et de sillonner la baie de San Francisco jusqu'à l'aube.

Ils avaient aperçu le sous-marin à deux reprises et aussitôt envoyé la fusée de détresse. Les quatre embarcations rapides réparées et améliorées par les anciens avaient foncé aussi vite que possible vers l'endroit où avait été localisé l'appareil ennemi, chargées d'une douzaine de passagers équipés de fusils d'assaut ou d'autres armes récupérées dans les décombres de la ville. La première fois, une bataille s'était engagée entre les « forbans » et les roicos qui n'avaient pas eu le temps de mettre leurs chaloupes à l'eau. Surpris, ces derniers avaient fini par se réfugier à l'intérieur du sous-marin, laissant les cadavres de quatre d'entre eux flotter à la surface de l'eau. On avait déploré un mort et deux blessés dans les rangs des « forbans ». La deuxième fois, le sous-marin avait replongé dès que la fusée d'alerte avait tracé sa parabole brillante dans le ciel crépusculaire.

Bien que se sachant surveillés, les roicos n'avaient pas renoncé à leurs funestes projets. Les vagues de meurtres se succédaient dans la ville, provoquant une inquiétude grandissante parmi la population et une certaine confusion dans les sphères du pouvoir. L'hypothèse du tueur en série, ou d'une bande de tueurs, n'avait pas été abandonnée, mais des voix s'élevaient pour qu'on explore d'autres voies, entre autres la piste de l'infiltration

ennemie. Clara avait tenté de rencontrer de nouveau l'officier responsable du renseignement, mais elle n'avait pas réussi à forcer le premier barrage.

« Ce zigoto-là ne prendra pas le risque de se déjuger, avait maugréé Dan le Dingo. C'est quand même malheureux de confier la sécurité de la capitale d'Arcanecout à un incapable de son espèce ! Si j'avais su qu'on donnait les clefs de ce pays à de foutus médiocres, je me demande si j'aurais eu le courage de partir de chez moi !

— C'était où, chez toi ? » avait demandé Elmana.

Le vieil homme avait baissé la tête et remué distraitement les braises du feu au-dessus desquelles grillaient des poissons.

« Je ne préfère pas en parler… J'y ai enterré tous ceux que j'aimais. Il y a eu tant de morts que le pays tout entier s'est effacé de ma mémoire.

— Quoi qu'il en soit, il faudra compter seulement sur nous, était intervenu Arn.

— Sur nous… et sur la chance », avait murmuré Paul de sa voix basse et vibrante.

Rentrer seules dans le quartier de Vista Del Mar était dorénavant pour Clara et Elmana une entreprise dangereuse. Elles refusaient pourtant toutes les deux de rester dans l'un des entrepôts aménagés en dortoirs de fortune dans les environs de China Basin. La maison de Vista Del Mar apparaissait à Clara comme un indispensable havre de paix en dépit des bombardements qui secouaient régulièrement les nuits san-franciscaines. En outre, Nadia avait besoin de leur compagnie, à Elmana et à elle, en dépit de la présence permanente d'Inès, de sa belle-mère et de ses enfants.

Les rues se vidaient à la tombée de la nuit. La rumeur s'était répandue que des légions d'assassins se répandaient dans la ville et se glissaient dans les maisons pour égorger leurs occupants. Chacun se barricadait chez soi à la fin du jour. Les sans-abri se réfugiaient dans les bâtiments abandonnés dont ils consolidaient les portes et les fenêtres.

Clara avait parfois l'impression de déambuler dans une ville morte. Les bombardements ne provoquaient plus les mouvements de populations habituels. Les maisons brûlaient et les blessés hurlaient dans l'indifférence générale. Impossible de savoir si les ombres furtives qui s'agitaient dans les replis de ténèbres étaient des assassins ou de simples pillards. Clara hâtait le pas, serrant la crosse du pistolet léger dont Arn l'avait obligée à se munir. Elle avait cru un soir être prise en chasse par un groupe et, prise de panique, elle s'était mise à courir dans la rue en pente avant de se rendre compte qu'il s'agissait seulement d'un affrontement entre deux bandes d'adolescents.

« À partir de maintenant, Clara, soit tu restes dans le coin, soit je t'accompagne. »

Le ton de Mervin n'admettait aucune réplique.

« Il y a plus de dix kilomètres et pas mal de côtes jusqu'à Vista Del Mar, répliqua Clara.

— Et alors ? »

Clara laissa errer son regard sur les poissons pêchés quelques heures plus tôt dans la baie de San Pablo. La journée avait été calme. Un vent faible et régulier avait soufflé toute la journée. Clara avait eu mal aux yeux à force de scruter les eaux frissonnantes. Rien d'autre à signaler que l'apparition inopinée d'un banc de requins léopards en quête de menu fretin. Quelques clientes se pressaient devant l'étal, visiblement inquiètes et pressées de rentrer.

Mervin désigna son pied gauche.

« Il ne m'empêche pas de marcher à la même vitesse que n'importe qui.

— L'aller et retour fait une bonne vingtaine kilomètres, objecta Clara. Et tu as besoin de repos.

— Je serai pas obligé de rentrer. Y a bien un petit coin chez toi où je pourrai dormir.

— La maison est déjà pleine.

— Un bout de couloir ou de cave me suffira… »

Il ponctua sa déclaration de l'un de ces sourires mutins qui redonnaient fugitivement à son visage les grâces de l'enfance. Elle se doutait que son offre de protection n'était qu'un prétexte, qu'il tentait de s'incruster dans sa vie. Elle le connaissait suffisamment pour savoir qu'elle ne pourrait pas infléchir sa détermination. D'un autre côté, elle se sentirait probablement moins vulnérable en sa compagnie.

« La ville fourmille d'assassins », reprit-il. Il extirpa de la poche de son pantalon un pistolet noir à la crosse rainurée. « J'ai là de quoi les tenir en respect. »

Elle hocha la tête.

« D'accord, mais si tu t'aperçois que le trajet est trop long et pénible pour toi, ça ne me posera aucun problème que tu restes dormir à China Basin. »

Il lui lança un regard intense qu'elle eut du mal à soutenir.

« T'inquiète pas pour moi. »

Ils partirent au moment où les ombres étirées se transformaient peu à peu en pénombre. Ils traversèrent d'abord le quartier de South of Market qui, habituellement animé très tard, était déjà désert. Mervin maintenait une allure rapide malgré sa claudication. La nuit s'invitait déjà dans les rues que n'éclairait plus aucun réverbère. Les premières étoiles qui s'allumaient au-dessus de la ville étaient les seules sources de lumière.

« Tu as eu des nouvelles de ton petit ami ? » demanda Mervin.

Une vague de tristesse submergea Clara. Elle n'avait pas reçu de courrier de Jean, et l'armée s'était montrée incapable de lui fournir la moindre information. On ne savait rien de ce qui se passait dans les Rocheuses et, si les officiers qui commandaient la première division d'infanterie étaient aussi incompétents que le colonel responsable du renseignement, le pire était à craindre. Il lui était impossible d'envisager la vie sans Jean. Bien peu d'hommes pourtant reviendraient du front.

« Les services du courrier sont perturbés, murmura-t-elle en évitant de croiser le regard de Mervin.

— M'est avis que nos armées n'empêcheront pas ces fichus roicos de passer. On n'est ni assez nombreux ni assez bien outillés pour leur résister.

— Il faut continuer d'espérer…

— Seul un foutu miracle pourrait nous sortir de là ! Je crois qu'il faut nous préparer à l'arrivée des roicos.

— Qu'est-ce que tu veux dire par se préparer ? »

Mervin ne répondit pas immédiatement. Son souffle précipité trahissait la violence de l'effort que lui réclamait ce périple à travers la ville.

« Tu sais ce qu'on dit sur les soldats qui occupent un pays…

— On dit un tas de choses.

— Ce qu'ils font subir aux femmes…

— Où veux-tu en venir ?

— Y a peut-être un moyen d'éviter ça.

— Comment ?

— Je me disais qu'ils auront tellement de femmes à leur disposition qu'ils ficheront peut-être la paix à celles qui ont encore leur mari.

— Il n'y a aucune certitude là-dessus.

— Vrai, mais ça donne une chance supplémentaire. Et je me disais, dans la mesure où t'as pas de nouvelles de ton petit ami, et que, moi, je suis là… »

Clara s'arrêta pour lui lancer un regard outré.

« Je sais, tu m'entends, je sais qu'il est vivant », lança-t-elle d'une voix vibrante de colère contenue.

Il écarta les bras.

« Te fâche pas. C'est juste une idée, au cas où… Je veux seulement te dire que tu peux compter sur moi. »

Elle se détourna avec brusquerie. Ils étaient arrivés aux abords de Little Saigon, reconnaissable à ses maisons en forme de pagodes et ses enseignes libellées en idéogrammes chinois. Là encore, le quartier qui, avant la guerre, restait animé une grande partie de la nuit, ressemblait à une ville fantôme.

Clara se mordit l'intérieur des joues pour contenir les larmes qui lui embuaient les yeux. Contrairement à ce qu'elle avait affirmé, elle ne savait pas si Jean était vivant. Depuis quelque temps, elle ne sentait plus en contact avec lui, comme si un gouffre séparait leurs deux mondes. Lorsqu'elle lui écrivait, parfois pendant plusieurs heures, elle avait l'impression de parler à quelqu'un qui ne pouvait plus l'entendre. Elle refusait de céder au désespoir, se raccrochant à l'idée que l'éloignement engendrait ce genre de réaction, que tout rentrerait dans l'ordre dès que l'armée aurait résolu le problème de l'acheminement du courrier. Elle avait hâte maintenant de regagner la maison, hâte de retrouver ses amies, les souvenirs accrochés à ses murs et quelques-unes de ses certitudes.

Alors qu'ils se trouvaient entre les quartiers de Little Saigon et Cathedral Hill, un sifflement prolongé perfora le silence nocturne et s'acheva en un

fracas caractéristique d'une explosion. La flotte roico commençait son pilonnage.

« C'est pas tombé très loin d'ici, marmonna Mervin.

— Tu peux retourner à China Basin si tu as peur, lança Clara d'un ton sec.

— J'ai cessé d'avoir peur le jour où le bateau qui nous transportait, ma famille et moi, a coulé au large des côtes de Nouvelle-Angleterre et que je suis le seul à m'en être sorti. »

Clara prit conscience qu'elle ne savait rien de lui, de son histoire, de ses souffrances, et elle s'en voulut de l'avoir rabroué. Il s'efforçait de se composer un visage impassible malgré la douleur engendrée par cette marche nocturne dans la cité désertée.

Une lueur vive zébra l'obscurité, une deuxième explosion retentit, plus sourde, plus lointaine.

« Tu veux que nous prenions un peu de repos ?

— Surtout pas, murmura Mervin entre ses lèvres serrées. Plus tôt nous serons arrivés et mieux ça vaudra. »

Un peu plus haut, non loin du quartier de Laurel Heights, des silhouettes jaillirent d'une maison en partie détruite, se répartirent dans la rue et avancèrent dans leur direction.

« On rebrousse chemin ? » suggéra Clara.

Mervin sortit son pistolet et déverrouilla le cran de sûreté.

« Ça nous ferait un trop grand détour…

— Si ce sont des roicos, leurs armes seront nettement plus efficaces que les nôtres.

— Je crois plutôt qu'il s'agit d'une bande de pillards. »

Ils dépassèrent la carcasse d'une charrette en partie calcinée et continuèrent de marcher jusqu'à ce qu'ils puissent discerner les traits et les vêtements de ceux qui occupaient toute la largeur de la rue. Des adolescents aux visages très pâles, comme enduits d'une épaisse couche de fard. Ils brandissaient des manches de pioche ou de masse dans lesquels ils avaient planté de larges clous. Ils s'immobilisèrent à environ dix mètres de Clara et de Mervin, qui gardait son pistolet dissimulé sous sa chemise. L'un d'eux, visage et yeux outrageusement maquillés, s'avança d'un pas et les observa un long moment d'un air soupçonneux.

« Vous allez où ?

— Nous rentrons chez nous, à Vista Del Mar, répondit Clara.

— Vous ne devriez pas être dehors à cette heure-ci.

— Vous y êtes bien, vous ! » intervint Mervin.

L'adolescent lui lança un regard vaguement torve.

« Nous, nous sommes en mission.

— Quel genre de mission ?

— Traquer et éliminer tous les salopards qui égorgent les habitants de cette ville. »

Mervin désigna le manche de pioche posé sur l'épaule de leur interlocuteur.

« C'est avec ça que vous comptez les éliminer ? »

L'adolescent écarta négligemment un pan de sa veste. Clara entrevit la crosse d'un pistolet glissé dans la ceinture de son pantalon.

« Comment allez-vous les traquer ? reprit Mervin.

— On s'est partagé les quartiers.

— Vous êtes combien ? »

Du plat de la main, l'adolescent lissa son exubérante chevelure noire.

« Plusieurs dizaines. On s'est dit que les tueurs finiraient par éliminer tout le monde dans cette ville si on ne les arrêtait pas. »

Clara songea qu'eux aussi, à leur façon, tentaient de pallier les déficiences de ceux qui étaient censés assurer la sécurité de la population civile. Ils avaient l'allure d'anges nocturnes avec leurs visages teints de blanc, leurs cheveux longs et leurs corps sveltes, voire chétifs.

« Les hommes que vous essayez de neutraliser sont dangereux », intervint Clara.

L'adolescent lui adressa un sourire provocant.

« Ils ne nous font pas peur.

— Il ne s'agit pas de tueurs ordinaires, mais de roicos infiltrés, poursuivit-elle.

— Roicos ou pas, ce sont seulement des hommes, pas des démons de l'enfer. Et puis d'abord, comment tu sais ça, toi ?

— Nous les avons vus débarquer d'un sous-marin dans la baie de San Pablo. Ils m'ont même poursuivie dans les collines. »

Le garçon parut surpris avant d'éclater de rire.

« J'ai entendu toutes sortes d'histoires, mais celle-là, elle les dépasse toutes. Vous êtes dingues, pas vrai ? Ouais, faut être dingue pour se balader la nuit dans cette foutue ville. »

Une explosion assourdissante ébranla l'obscurité, suivie de près par deux autres. Des lueurs d'incendies ourlèrent les sommets des collines proches. Les adolescents restèrent impassibles, comme si le bombardement ne les concernait pas.

« Et puis s'ils sont aussi dangereux que tu le prétends, ils auraient pas laissé filer une jolie fille comme toi !

— Eh, garde tes réflexions pour toi ! cracha Mervin.

— Sinon quoi ? Tu vas sortir le petit joujou que tu planques sous ta chemise, le rouquin ? Tu serais mort avant d'avoir eu le temps de presser la détente ! Y a deux flingues pointés sur toi depuis le début. »

Clara posa la main sur l'avant-bras de Mervin.

« Calme-toi, il n'a rien dit de mal. » Puis elle se tourna vers l'adolescent. « Peu importe que vous me croyiez ou non, je vous conseille seulement d'être prudents.

— Conseil pour conseil, évitez de vous balader la nuit : on pourrait vous

prendre pour ce que vous n’êtes pas. Mes camarades sont tendus et ont la gâchette nerveuse ces temps-ci. »

Il les salua d’un sourire, se remit en marche et, d’un geste de la main, fit signe aux autres de lui emboîter le pas.

Clara et Mervin atteignirent Vista Del Mar une bonne heure plus tard. Le bombardement avait cessé lorsqu’ils longèrent les premières habitations du quartier. En contrebas, des maisons brûlaient en jetant des lueurs changeantes. Le vent frais dispersait de vagues senteurs de bois brûlé et de poudre.

Mervin boitait de plus en plus bas et serrait les dents pour franchir les derniers mètres de la rue particulièrement raide.

Un pressentiment étreignait Clara depuis que le silence était retombé sur la ville. La certitude qu’un malheur était arrivé. Elle pensa d’abord à Jean et faillit s’effondrer sur les pavés, puis elle puisa au plus profond d’elle la force de continuer.

« Ça bouge par là-bas ! » souffla Mervin.

Clara entrevit à son tour les ombres qui s’évanouissaient dans l’obscurité.

Chapitre 16

L'aube déployait ses lueurs grises et sales.

L'étoupe grise posée sur les environs escamotait les sommets et annonçait de nouvelles chutes de neige.

À force de fixer les reliefs derrière lesquels s'étaient planqués les roicos, Jean peinait à garder les yeux ouverts. Jack avait fait feu sans attendre le signal de ses deux compagnons alors que les soldats et leurs chiens étaient parvenus à une cinquantaine de mètres de leur position. Une silhouette avait roulé dans la neige. Le temps que les autres roicos se remettent de leur surprise et se dispersent, Jack avait tiré sa deuxième cartouche, abattant un deuxième homme. Un chien soudain libéré de sa laisse avait foncé vers les rochers en poussant des hurlements assourdissants. Jack avait rapidement rechargé son fusil et l'avait épaulé, mais il n'avait pas pressé la détente, comme s'il répugnait à tuer un animal. Le chien s'était arrêté au pied des rochers et contenté d'aboyer et de sauter sur place avant de rebrousser chemin. Vif et Teigneux avaient accompagné sa course de grondements sourds et de claquements de mâchoires.

Les roicos avaient riposté. Une véritable grêle de balles s'était abattue sur les rochers et avait projeté des éclats de neige et de glace sur les fuyards. Ils avaient ensuite tenté plusieurs approches, mais, chaque fois, les tirs précis de Jack les avaient contraints à battre en retraite. Depuis, ils campaient sur leurs positions et se contentaient de salves sporadiques de fusils d'assaut pour maintenir les Canouts dans leur abri. Ils disposaient probablement de vivres en quantité suffisante pour soutenir un long siège.

La fatigue pesait maintenant sur Jean et ses compagnons comme un joug. Le vent s'engouffrait en haut des rochers et transperçait leurs vêtements. Ils ne tiendraient pas très longtemps dans un tel froid.

« Nous allons devoir tenter une sortie, proposa Élan Gris.

— Ils vont nous tirer comme des lapins, objecta Jean.

— Nous garderons au moins une chance. Si nous restons ici, nous n'en aurons aucune.

— Il faudrait au moins attendre la nuit…

— Nous serons morts avant la fin du jour. »

Le Lakota observa les environs avec attention. Devant eux, s'étendait une pente relativement douce en bas de laquelle les roicos s'étaient réfugiés ;

derrière eux, se dressait une paroi presque verticale hérissée de pointes rocheuses.

« Nous pouvons seulement nous échapper par le haut, reprit Élan Gris.

— Pas facile de gravir cette paroi sans être repérés…

— Si on choisit les bons passages, on peut rester en partie dissimulés par les rochers. »

Jean mesura du regard la muraille dont le sommet se perdait dans les nuages. Il avait beau distinguer les excroissances qu'ils pourraient utiliser comme prises, il lui sembla impossible, dans leur état de fatigue, d'escalader cette face dont la verticalité lui donnait le vertige. Il savait pourtant qu'Élan Gris avait raison, que rester immobiles derrière ces rochers les condamnerait à une mort certaine et rapide, qu'ils n'avaient pas d'autre choix que tenter le tout pour le tout.

« Pourquoi les roicos s'acharnent-ils sur nous ? murmura-t-il. Nous ne sommes que deux soldats sans importance…

— Nous nous sommes évadés de leur prison, nous avons abattu un de leurs engins volants et plusieurs de leurs hommes, nous sommes devenus un symbole », répondit Élan Gris.

Jean hocha la tête.

« Le pouvoir des symboles… Si nous parvenons à regagner nos lignes, nous montrerons aux autres qu'il est possible de tenir tête aux roicos.

— L'esprit est toujours plus fort que la matière », approuva Élan Gris avec un sourire.

Ils résolurent d'entreprendre immédiatement l'ascension de la paroi. Ils firent part de leur décision à Jack, lui expliquèrent que les chiens ne pourraient sans doute pas les suivre mais que, s'ils ne bougeaient pas rapidement, ils perdraient tous la vie. Le garçon parut d'abord ne pas comprendre, puis une expression fugitive de tristesse traversa ses yeux et il caressa avec frénésie les flancs de Vif et Teigneux. Ils s'interrogèrent sur la meilleure manière d'entretenir les roicos dans l'illusion qu'ils étaient toujours postés dans les rochers, optèrent pour la solution de silhouettes de neige auxquelles ils accrocheraient des bouts de tissus. Ils en fabriquèrent trois qu'ils disposèrent entre les crêtes de manière à ce que les roicos aperçoivent à la fois une ombre et les mouvements des pans de tissu. Ils sacrifièrent également un fusil dont ils laissèrent le canon bien en évidence sur une fourche rocheuse, puis ils se lancèrent dans l'escalade.

Jean, empli d'une vigueur nouvelle, se plaça en tête du petit groupe. Il prenait le temps d'étudier les voies avant de s'y engager en rampant et veillant à rester le plus possible dissimulé par les excroissances. Il plantait son couteau dans la glace afin de ne pas déraper dans les raidillons. Il vérifiait régulièrement, d'un coup d'œil sous son épaule, la position des autres. Jack effectuait exactement les mêmes gestes que lui. Encouragés par ses murmures incessants, Vif et Teigneux parvenaient pour l'instant à l'accompagner, se collant au sol et se servant de leurs griffes pour ne pas glisser. Élan Gris

fermait la marche et suivait le mouvement sans difficulté apparente.

Ils progressèrent avec une lenteur crispante. Il leur fallait grimper encore une cinquantaine de mètres avant d'atteindre les couches basses des nuages et de se soustraire définitivement à la vue des roicos. La paroi, de plus en plus raide, les obligeait à se suspendre par endroits à la seule force des bras pour gagner une zone relativement plane. De temps à autre, Jean lançait un regard en contrebas. Aucun mouvement n'était perceptible dans les reliefs sombres où se tenaient les roicos. Si Jack faisait preuve d'une vigueur et d'une adresse étonnantes, ses chiens peinaient de plus en plus à garder le contact et poussaient des gémissements sourds. Le garçon leur saisissait la patte ou le cou pour les aider à monter, risquant à tout moment de perdre l'équilibre et de se briser les os sur les éperons rocheux.

Dans un passage particulièrement ardu, Teigneux lui échappa alors qu'il tentait désespérément de le hisser à sa hauteur. Le chien ripa sur la glace, prit de la vitesse, percuta la base d'un rocher, repartit dans une autre direction et finit par basculer dans le vide. Il atterrit une vingtaine de mètres plus bas sur un promontoire. Il poussa un long hurlement avant de se figer définitivement, l'échine brisée. Penché au-dessus du vide, Jack garda un long moment les yeux rivés sur le corps inanimé de son chien. Même si son chagrin ne se manifestait pas, Jean devina qu'il éprouvait une peine immense.

Son attention fut attirée par des mouvements en contrebas. Le cri d'agonie de l'animal avait alerté les roicos. Des têtes avaient émergé au-dessus des abris, des jumelles s'étaient braquées sur la paroi. Des exclamations retentirent. Des roicos se redressèrent et levèrent et leurs fusils d'assaut. Les premières salves crépitèrent et provoquèrent de petites coulées de roche pulvérisée.

« À l'abri ! » cria Élan Gris.

Pas facile de se mouvoir rapidement dans une pente presque verticale où chaque geste risque de vous entraîner dans une chute mortelle. Jean se cala comme il le put derrière une saillie à peine plus large que ses épaules. Les balles sifflèrent rageusement autour de lui. Il espéra qu'elles ne finiraient pas par effriter la roche. À trois ou quatre pas de lui, Jack et Vif s'étaient réfugiés dans un renfoncement de la paroi. Un peu plus bas, Élan Gris s'était allongé dans un passage protégé par une mince arête. Le feu nourri des roicos leur interdisait de bouger. Le nuage flottait à peine une dizaine de mètres au-dessus de leurs têtes.

« Ce serait le bon moment pour les grizzlys d'intervenir ! cria Jean.

— C'est à l'animal guide, et à lui seul, de décider de ses interventions, répliqua Élan Gris. Attendons : ils vont finir par épuiser leurs réserves de balles.

— On ne peut pas rester là très longtemps…

— Si nous n'avons pas d'autre choix, nous reprendrons l'ascension. »

Les roicos cessèrent de tirer. Jean risqua un coup d'œil par-dessus la saillie. Soldats et chiens s'étaient déployés dans la pente, comme s'ils ne

craignaient plus de riposte. Trois Rouges parmi eux, reconnaissables à leurs cheveux longs, à leurs vêtements traditionnels et aux motifs peints sur leurs visages. Ils savaient que l'exiguïté des passages ne laissait que très peu de marge de manœuvre aux fuyards et semblaient cette fois déterminés à en finir. Ils gardaient les yeux et les fusils braqués sur la paroi, prêts à ouvrir le feu au moindre mouvement. Jack tenta de se repositionner pour pouvoir utiliser son arme – il fut aussitôt arrosé par une grêle de balles qui le contraignit à regagner précipitamment son refuge.

Le froid s'emparait de nouveau de Jean. Impossible de se protéger contre le vent qui s'engouffrait entre les rochers et soulevait des voiles de neige. Il ne faudrait pas plus de vingt minutes avant qu'il ne soit complètement engourdi, réduit à une immobilité totale. Les roicos n'auraient même pas besoin de grimper pour les achever. Il refoula d'une expiration rageuse le découragement qui le gagnait. Élan Gris disait qu'il suffisait de s'engager dans le chemin qui s'ouvrait.

Un chemin s'ouvrait quelque part sur cette paroi. Comment le localiser, comment le reconnaître ? Une fois qu'ils auraient pénétré dans le nuage, ils augmenteraient considérablement leurs chances.

Il observa les environs avec toute la concentration dont il était capable. Recensa les différentes voies qui menaient à la brume. Aucune d'elles n'offrait de réelle protection. En outre, certains passages mobiliseraient toute leur énergie, requerraient leurs deux mains, et donc les transformeraient en cibles exposées et sans défense.

Il se rendit compte que Vif s'agitait de plus en plus aux côtés de Jack, comme s'il avait flairé un gibier et qu'il était impatient de passer à l'action.

Une intuition traversa Jean.

Une évidence.

« On dirait que ton chien cherche à nous dire quelque chose, Jack. » Le garçon tourna la tête dans sa direction. « Laisse-le partir. »

La première réaction de Jack fut d'enfouir son visage dans le poitrail blanc de Vif et de passer les bras autour de son cou.

« Laisse-le aller, Jack », répéta Jean.

Le garçon resta un moment serré contre son chien avant de s'écarter, visiblement à regret. Vif se glissa aussitôt hors de l'abri et s'aventura sur une corniche. Une rafale de fusil d'assaut crépita autour de lui, mais sa vivacité lui permit de s'en sortir sans dommage et de bondir sur un autre surplomb. Jean aperçut encore sa fourrure blanche entre deux interstices, puis il disparut soudain de son champ de vision, comme avalé par la montagne.

« Essaie de me couvrir, cria-t-il à l'attention d'Élan Gris. Le temps que j'aille voir où est passé Vif. »

Le Lakota hocha la tête, leva son revolver et pressa une première fois la détente au jugé. Une salve répondit aussitôt à son coup de feu. Il tira une deuxième fois, toujours au jugé, pour monopoliser l'attention des roicos. Jean en profita pour reprendre son escalade en direction du surplomb où avait

disparu Vif. Comme son fusil aurait pu le gêner dans ses mouvements, il l'abandonna, gardant en revanche son sac à dos qui contenait les précieux vivres et les boîtes de balles de revolver. Ne distinguant pas de prise apparente, il ficha dans la glace l'un des couteaux que leur avait donnés Zak en espérant que la lame serait assez solide pour supporter son poids. Il se hissa en force jusqu'à ce que sa main puisse agripper la tranche de l'excroissance du dessus. Des cris l'avertirent que les roicos l'avaient repéré. Aiguillonné par la peur, il se propulsa en haut de l'excroissance juste avant qu'ils ne le prennent pour cible. Il roula en haut sur une surface plane et se retrouva coincé contre la paroi.

Des balles pulvérisèrent la roche au-dessus de sa tête. Il n'était séparé que de deux mètres du surplomb où avait disparu Vif. Il pouvait l'atteindre en sautant. Il ne lui faudrait pas manquer son coup, ou il tomberait comme Teigneux quelques instants plus tôt et se fracasserait sur les crêtes rocheuses vingt mètres en contrebas. Il s'accroupit, la tête baissée. Reprit son souffle. Répéta mentalement les gestes. Trois foulées, le saut dans le vide, agripper le surplomb et s'y jucher. Ne marquer aucune hésitation pour conserver un temps d'avance sur les tireurs. Il souffla à plusieurs reprises, puis se dressa comme un ressort et bondit. Une rafale siffla dans son dos au moment où il se lançait dans le vide. Il saisit le surplomb. Faillit le lâcher, emporté par son élan. Tint bon jusqu'à ce que le mouvement de balancier le ramène en arrière. Se souleva à la force des bras et se rétablit sur l'avancée sur laquelle il resta allongé, le souffle coupé par la violence de l'effort. Une nouvelle volée de balles se perdit au-dessus de lui. Il se redressa pour explorer du regard la paroi. Ne distingua d'abord rien de notable. Se demanda où était passé Vif. Puis il discerna une minuscule faille en bas du surplomb, s'en approcha et découvrit une sorte de goulet à la pente relativement douce. Le lit d'un ruisseau, probablement. Étroit, empli de neige et de glace, mais relativement facile à parcourir en se servant des couteaux. Vif l'avait d'ailleurs emprunté : ses traces encore fraîches balisaient la direction à suivre. Le passage se perdait un plus haut dans le nuage.

Jean devait maintenant permettre à ses deux compagnons de le rejoindre. Et pour cela, neutraliser momentanément les roicos. Il s'allongea de nouveau au bord du surplomb, tira son revolver de la poche intérieure de son manteau et une boîte de balles de son sac à dos. Le froid rendait ses gestes imprécis, maladroits. Les poursuivants avaient presque atteint le bas de la paroi. Leurs chiens grondaient et tiraient comme des damnés sur leurs laisses. Il tendit le bras, arme au poing, vers l'un des hommes en s'efforçant de maîtriser le tremblement de sa main.

Toujours cette hésitation au moment de faire feu sur un être humain. Toujours cette impression de défaite de sa conscience. La mort dans l'âme, il pressa la détente. Il fut presque déçu de voir s'effondrer le roico qu'il avait pris pour cible. Il espéra qu'un seul coup suffirait, qu'il ne serait pas obligé d'en tuer un autre. De fait, prenant conscience qu'ils étaient à découvert et

qu'ils ne pouvaient pas toucher le tireur embusqué, ils s'égaillèrent dans la pente.

Jean dégagea le bout de tissu qui lui servait d'écharpe et l'agita dans le vide.

« Vous voyez où je suis ? demanda-t-il d'une voix forte.

— Je te vois, répondit Élan Gris.

— Rejoignez-moi là-haut pendant que je vous couvre. Vif a ouvert un chemin. »

Il leur fallut une quinzaine de minutes pour atteindre à leur tour le surplomb. Jean vida son barillet pour dissuader les roicos de repartir à l'assaut, puis il le rechargea. La tête de Jack apparut la première. Jean lui saisit la main pour l'aider à grimper sur l'avancée. La lanière de son fusil passée sur son épaule, le garçon ne paraissait pas le moins du monde effrayé. Il fouilla fébrilement les lieux du regard.

« Vif est parti devant, le rassura Jean. Ne t'inquiète pas, nous le retrouverons là-haut. »

Élan Gris se jucha à son tour sur le surplomb. Jean crut entrevoir de l'étonnement, voire de l'admiration, dans le regard du Lakota.

Il leur montra le lit du ruisseau qui avait creusé la paroi en pente douce et les traces de Vif.

« Il faudra juste faire attention à ne pas glisser. Sinon il se transformera en toboggan. On n'a qu'à se munir chacun de deux couteaux et les planter à tour de rôle dans la glace.

— Tout paraît simple avec toi ! » s'exclama Élan Gris.

Jean lui rendit son sourire.

« Un chemin s'est ouvert, il suffit de s'y engager… »

Chapitre 17

Mon Jean,

Toujours sans nouvelles de toi… Je lutte de toutes mes forces pour ne pas désespérer. Pour ne pas sombrer.

Des événements terribles se sont produits ici. Toutes les guerres sont cruelles, mais celle-ci est particulièrement atroce. Je crois qu'on a décidé d'exterminer la population d'Arcanecout. Froidement. Systématiquement. Comment expliquer autrement ces séries de meurtres perpétrés la nuit par les roicos infiltrés ?

Nous nous sommes organisés, comme tu le sais, pour surveiller les eaux des deux baies, mais l'ennemi est parvenu à déjouer notre vigilance. Je rentrais à la maison l'autre nuit en compagnie de Mervin. T'ai-je déjà parlé de Mervin ? C'est un garçon d'à peu près ton âge qui a été réformé à cause d'un pied difforme et qui fait partie de mon équipe de surveillance. Il a décidé qu'il serait mon ange gardien et parcourt chaque soir avec moi le chemin qui sépare China Basin de Vista Del Mar. Un chemin parsemé de côtes qui rendent pour lui la marche pénible. Mais c'est une tête de mule, comme tout Irlandais qui se respecte et je n'ai pas pu le dissuader de m'accompagner. Il dit que la ville est devenue très dangereuse avec les roicos infiltrés, les bandes de pillards et d'adolescents sans foi ni loi. Nous lui avons aménagé un petit coin dans la cave où il peut dormir et ainsi, lui permettre de se reposer avant de reprendre le chemin du retour. Bref, je rentrais en sa compagnie quand nous avons aperçu des ombres furtives dans la nuit.

J'étais tenaillée depuis un moment par un sombre pressentiment. Nous nous sommes précipités dans la maison. Nous y avons découvert un spectacle horrible. Les assassins étaient passés juste avant notre arrivée. Des gens qui avaient trouvé refuge chez nous après les bombardements gisaient dans leur sang. Il y avait, parmi eux, Doña Rosa, la belle-mère d'Inès. La plupart avaient été égorgés.

« Les salopards qui ont fait ça ne méritent pas le nom d'hommes », a grondé Mervin.

Nous avons fouillé toutes les pièces du rez-de-chaussée, puis celles de l'étage. Nous sommes tombés sur d'autres corps, mais pas ceux de Nadia, d'Elmana, d'Inès et de ses enfants. Je redoutais tellement de les découvrir parmi les victimes que, j'avoue, j'en ai été soulagée malgré l'horreur de la

situation. Nous avons fini par les retrouver dans un recoin de la cave, où ils étaient demeurés après le bombardement pour remettre un peu d'ordre et préparer les couchettes en compagnie de deux autres femmes. Lorsque les premiers cris avaient retenti au rez-de-chaussée, ils avaient immédiatement compris qu'un commando venait de s'introduire dans la maison et s'étaient réfugiés dans un recoin sombre en espérant que les assassins n'auraient pas l'idée de l'explorer.

Elmana était restée postée derrière un vieux meuble en maintenant son pistolet braqué sur l'escalier. D'après elle, l'action des roicos n'a duré qu'une dizaine de minutes. Ils n'ont pas tiré un seul coup de feu, ils ont utilisé des armes blanches. Les cris se sont tus peu à peu, et le silence est retombé sur la maison. Les tueurs n'ont pas eu l'idée de descendre la cave, ou bien ils n'ont pas trouvé l'entrée.

« J'ai eu tellement la trouille, a ajouté Elmana, que j'ai failli vous tirer dessus. »

Nous avons compté une douzaine de corps. Nous les avons étendus devant la maison selon les consignes données par les crieurs des rues. Je ne sais plus si je te l'ai déjà dit, mais le gouvernement des Douze redoute les épidémies et exige que tous les morts soient exposés dans les rues afin qu'ils puissent être ramassés et brûlés. Des femmes, des hommes réformés ou des anciens poussent des charrettes à bras dans lesquelles ils entassent les dépouilles et les conduisent dans l'un des nombreux crématoriums de quartier. Il n'y a plus de temps pour les sépultures, Jean. Les San-Franciscains ne peuvent pas pleurer leurs morts. La situation engendre un grand désordre dans la ville : bon nombre de familles sans nouvelles de certains de leurs membres se pressent dans les bureaux de l'administration où les permanents débordés n'ont pas la possibilité de les renseigner. Des émeutes secouent régulièrement les rues et les bâtiments officiels. Nous sommes au bord du chaos, et c'est, je crois, le but recherché par la stratégie d'infiltration des roicos : semer la terreur dans la capitale de manière à démanteler ses défenses et à la paralyser. Les San-Franciscains sont à bout. Les privations, les bombardements, les vagues incessantes de meurtres, l'incurie apparente du gouvernement engendrent une désespérance qui croît chaque jour.

Et qui me gagne, Jean…

Je suis parfois envahie d'une grande lassitude, voire du dégoût de la vie. Je me surprends à éprouver de la nostalgie pour mon existence d'avant, à regretter l'atmosphère de Versailles et l'insouciance de mes jeunes années. Des pensées stupides, j'en suis consciente : je n'étais pas heureuse parmi les miens, et il a fallu que tu surgisses dans ma vie pour que je comprenne le sens du mot bonheur. Les doutes me harcèlent et me dépècent de leurs becs blessants : j'ai la sensation que tu ne reviendras pas, une impression qui se transforme parfois en certitude et me suffoque. Je maudis cette vie qui nous éloigne sans cesse l'un de l'autre, comme si elle nous préparait à sa façon à la séparation définitive.

Je suis désolée de t'envoyer ces mots sombres, toi qui as sans doute besoin de réconfort et de légèreté. Mais ils sont les reflets de mon âme. La découverte de ces morts dans la demeure qui a abrité notre bonheur intense m'a laminé le moral. Elmana et Nadia sont aussi découragées que moi. Elles n'ont pas reçu non plus de nouvelles de Diego ni d'Élan Gris (j'aimerais tant que Nadia ait reçu une lettre d'Élan Gris ; il parlerait sans doute de toi…).

Nous avons continué nos opérations de surveillance de la baie avec un sentiment grandissant d'inutilité. Les commandos infiltrés ont trouvé le moyen de passer entre les mailles de notre filet, bien distendu il est vrai. Cela fait une bonne quinzaine de jours que nous n'avons pas réussi à surprendre le sous-marin à la surface de l'eau. Sans doute les roicos nous repèrent-ils avec leur périscope et déversent-ils tranquillement à l'abri de nos regards leurs cargaisons d'assassins. J'enrage contre l'officier responsable du renseignement. Qu'attend-il pour miner le passage entre l'océan et la baie ? Que les trois quarts de la population san-franciscaine aient été exterminés ?

Nous avons réfléchi avec Dan le Dingo, Paul et Arn au moyen de prévenir directement le gouvernement. Il est impossible de pénétrer dans le quartier de Castro, bouclé par de nombreux barrages filtrants. Des gens excédés ont d'ailleurs provoqué des émeutes que l'armée, au nom des lois martiales en vigueur en temps de guerre, a réprimées avec une intolérable brutalité. On a l'impression que les militaires sont mus par la volonté de couper la population de son gouvernement. À se demander si les membres de l'état-major ne sont pas à la solde de l'ennemi.

De foutus traîtres, selon l'expression de Dan le Dingo.

Il est vrai que rien ne ressemble plus à un uniforme qu'un autre uniforme. Nous en sommes arrivés à la conclusion qu'il fallait se glisser dans le Castro par une voie clandestine, les toits ou les égouts, et tenter de s'introduire dans le bunker souterrain en se substituant à un ou une employé(e). Mervin s'est immédiatement proposé, mais, étant donné son handicap, son offre a été rejetée. Il en a conçu une colère terrible, hurlant que nous ne valions pas mieux que les médecins de l'armée. Il me fait peur quand il perd la tête, on a l'impression qu'il pourrait à tout moment se métamorphoser en l'un de ces monstres qui hantent nos nuits. Sa compagnie me pèse de plus en plus sur le chemin entre China Basin et Vista Del Mar, je n'aime ni ses regards ni sa conversation, mais je n'ose pas le lui dire tant je redoute ses réactions. Barnabé dans sa folie me semblait moins dangereux que lui. Il ne m'a jamais manqué de respect le temps de ma captivité dans la maison de sa mère, tandis que certaines réflexions de Mervin sont à la limite de l'outrage. Il n'en est pas arrivé aux gestes, par bonheur, mais combien de temps la barrière tiendra-t-elle ? Tu vois, il ne suffit pas des bombardements, des commandos d'assassins, de l'anxiété engendrée par ton silence, des difficultés matérielles, il faut en plus se méfier de ceux que l'on côtoie tous les jours et qui se prétendent vos anges gardiens. J'envisage de m'en ouvrir à

Francis. Il connaît Mervin depuis plus longtemps que nous et il saura sans doute lui parler, mais j'attends encore, je ne sais pas pourquoi, sans doute parce que, au plus profond de moi, je continue de croire en la bonté et en la grandeur de l'être humain.

Je me suis proposée comme volontaire pour tenter de contacter un ou plusieurs élus du gouvernement.

« Tu es consciente que tu risques ta vie ? a demandé Arn en me regardant droit dans les yeux.

— Les soldats tireront sans sommation sur toute personne surprise à s'introduire dans le Castro, a renchéri Paul.

— Mieux vaut un homme pour ce genre de mission, est intervenu Francis.

— Un homme ! Quel homme ? s'est exclamé Dan le Dingo. Y a plus que des vieillards, des enfants et des inaptes, dans cette foutue ville ! »

Mervin était trop loin pour l'entendre, heureusement, sinon sa colère aurait enflé en ouragan.

« Je crois au contraire qu'ils se méfieront moins d'une femme », a repris Arn.

Je leur ai dit que j'irais sans arme.

« Comme ça, si je suis prise, ils ne pourront pas m'accuser de vouloir assassiner les gens du gouvernement, ai-je ajouté.

— Va pourtant falloir que tu neutralises une employée pour prendre sa place, a lancé Dan le Dingo avec une moue prolongée qui transformait son visage en un champ de ruines.

— Je peux essayer de la persuader…

— Elle te prendra pour une folle ! Comme le fichu colonel qui vous a reçus l'autre jour ! Va plutôt falloir que tu l'assommes d'un bon coup de gourdin, que tu lui piques ses vêtements et que tu récupères son passe. » Dan le Dingo a lâché un rire étouffé. « Tu t'en sens capable ? »

J'ai hoché la tête en signe d'acquiescement. Je l'ai regretté aussitôt, parce que je ne me pensais pas assez forte pour assommer quelqu'un, et que, surtout, je n'en avais pas la moindre envie.

Paul, remarquant mon trouble, a déclaré, de sa voix suave et basse :

« N'oublie jamais que, si tu réussis, tu sauveras un grand nombre de vies. Qu'est-ce que c'est, une petite bosse sur le crâne, par rapport à des dizaines et des dizaines de vies ? »

Il avait trouvé les mots pour balayer mes dernières hésitations. Je l'ai remercié d'un sourire.

« Après, faudra te montrer convaincante, a continué Dan le Dingo. Ces gens du gouvernement se figurent tout savoir, et ils auront du mal à avaler qu'une jeune femme du peuple vienne leur donner la leçon !

— Il ne s'agit pas d'une leçon ! a protesté Paul.

— Non, mais celui ou celle à qui elle parlera le prendra comme une leçon. Ou un rappel de son incompétence, ce qui revient au même. » Dan a

posé sa main décharnée sur mon avant-bras. « Faudra mettre toute ta force de conviction dans tes paroles, ma belle. Sinon, l'Arcanecout sera vidé de sa population avant que la guerre n'ait commencé ! »

Je les ai fixés un à un, ces vieillards qui m'entouraient et que j'aimais comme autant de grands-pères, et je leur ai promis que, si j'avais la chance d'approcher l'un des Douze, je parviendrais à le persuader de la réalité de la menace et de l'urgence de la situation.

« Voyons maintenant de quelle façon Clara peut s'introduire dans le Castro », a proposé Arn.

Nous avons finalement opté pour la voie souterraine. Un ami de Shaar le Mongol, qui a travaillé toute sa vie dans les égouts, connaît bien les sous-sols de la cité et s'est proposé de me conduire dans le cœur du Castro.

« Les soldats surveillent les accès actuellement utilisés. Je connais d'autres galeries, plus anciennes, qui ont été condamnées, mais dont les entrées n'ont pas été murées. »

Il a troqué son nom d'origine par celui de Timothée après sa conversion au christianisme, laissant ses yeux fendus, son teint foncé, ses cheveux blancs et lisses rappeler ses origines mongoles. Il est arrivé en Arcanecout il y a quarante-cinq ans, à cette période où la descendante de la dynastie des Habsbourg d'Allemagne avait décidé d'abdiquer et d'entraîner son royaume dans l'aventure démocratique. L'une de ces guerres incessantes entre l'empire de Chine et celui de Mongolie ayant décimé toute sa famille, Timothée est parti de chez lui à l'âge de dix-huit ans. Après une longue marche et un trajet en bateau à destination de l'Australie, il a finalement échoué sur les rives de l'Arcanecout, où il a pu vivre en paix et fonder une nouvelle famille jusqu'à ce que les roicos ne décident de mettre fin à l'aventure. J'ai aimé l'entendre raconter son histoire. Tu sais que j'ai toujours eu envie de voyager, de découvrir le vaste monde, et j'ai eu l'impression de voguer sur ses mots. Il m'a proposé de me guider dans le dédale de galeries qui courent sous le Castro et de m'indiquer une sortie non surveillée à proximité du bunker où s'est réfugié le gouvernement.

Je tente l'aventure demain à la tombée de la nuit…

Je suis dispensée de corvée de surveillance, ce qui m'a permis de tenir un peu Mervin à distance. Hier soir, il s'est invité sans crier gare à la maison après avoir parcouru le trajet seul. Il s'est montré empressé, voire insistant et, si Elmana n'avait pas volé à mon secours, je ne sais pas comment je me serais débarrassée de lui. Promis, à la prochaine occasion j'en touche deux mots à Francis.

Je te mentirais si je te disais que je ne ressens pas une grande inquiétude. J'essaie de m'en dépêtrer en me disant qu'au moins, j'aurai le sentiment d'agir, mais je me demande si je me montrerai à la hauteur de la tâche. Les risques ne sont pas négligeables. Les soldats, aussi nerveux que les habitants de la ville, ont tendance à utiliser leurs armes à la moindre alerte.

C'est ma contribution à la guerre, Jean, ma façon de protéger le grand

rêve de l'Arcanecout, de lutter contre la détresse qui me submerge et qui, si je n'y prends pas garde, risque de me précipiter dans la folie. Il faut absolument donner à la population des motifs d'espérer. Ou nous allons achever nous-mêmes le travail de sape entrepris par les roicos.

Dan le Dingo m'a fourni un objet qui me permettra, selon lui, d'assommer d'un seul coup l'employée du gouvernement que j'aurai choisie. C'est une sorte de matraque à la fois souple et légère dont l'extrémité renflée est lestée de métal enrobé dans une enveloppe de cuir. Je me suis exercée à la manier sur un mannequin de chiffons et j'arrive maintenant à donner des coups secs et précis qui le décapitent à chaque fois, sous le regard attentif des anciens dont les rires et les commentaires m'encouragent ou m'exaspèrent.

« T'as l'air de rien du tout, comme ça, a marmonné Elmana après m'avoir observée au retour de son quart de surveillance. Mais t'as une sacrée force, ma vieille… »

Je suis prête en tout cas.

Et toi, que fais-tu dans les Rocheuses ?

Une question me taraude, me remue douloureusement la tête, la poitrine et le ventre : es-tu toujours vivant ?

Et moi, serai-je toujours vivante demain ?

Aujourd'hui est un beau jour pour mourir.

Aujourd'hui est un beau jour pour vivre.

Aujourd'hui est un beau jour pour t'aimer.

Je nous espère, Jean.

Avec tout mon amour.

Clara

Chapitre 18

Clara, mon amour,

Je trouve enfin le temps de t'écrire. On m'a amputé le majeur de la main droite, gelé et jugé irrécupérable, et il a fallu que je trouve une nouvelle façon de tenir le crayon. J'espère que tu réussiras à déchiffrer mon écriture, qui doit te paraître bien maladroite.

On m'a remis tes lettres hier. Les problèmes d'acheminement du courrier semblent enfin résolus. Je comprends ton inquiétude. On imagine vite le pire lorsqu'on est sans nouvelles de ceux qu'on aime. Moi-même, je me demande sans cesse ce que tu deviens. Tes histoires de pêche, de sous-marin roico, de vagues de crimes ont soufflé comme un vent violent sur ma propre inquiétude, et j'ai enragé de ne pas être auprès de toi.

Continuez-vous toujours vos opérations de surveillance de la baie ? N'avez-vous pas essayé de prévenir directement les membres du gouvernement ? Les officiers casernés à San Francisco ne sont sans doute pas plus compétents que ceux qui nous commandent ici. À croire qu'ils œuvrent tous en sous-main pour l'ennemi…

Il m'est arrivé une aventure un peu trop longue à te raconter ici. Elle m'a en tout cas redonné l'espoir. Pour résumer, nous avons été, Élan Gris et moi-même, capturés par un détachement roico au cours d'une mission de reconnaissance. Ils nous ont emmenés dans un campement du pied des Rocheuses dans le but de nous interroger : ils voulaient savoir l'état de nos troupes en haut de la barrière montagneuse, sans doute parce que l'hiver et les incessants blizzards ne leur permettent pas de se faire une idée précise des forces en présence. J'ai été interrogé et frappé par un de leurs officiers, mais, même si j'avais voulu parler, je n'aurais rien eu à dire, car, en tant que simple soldat, je ne sais pas grand-chose de nos effectifs ni de nos équipements. Enfin, si, je sais que nous formons une troupe de bric et de broc qui paraît bien misérable en comparaison des armées des royaumes coalisés. Dans le camp, nous avons aperçu des engins et des armes flambant neufs, nous avons même été poursuivis par un hélicoptère (pas sûr que ça s'écrive comme ça…), un engin volant qui décolle et atterrit à la verticale et qui me semble encore plus efficace et dangereux que les avions. Bref, un simple coup d'œil a suffi à nous avertir, Élan Gris et moi, qu'au niveau matériel, nous ne faisons pas le poids. Mais, et c'est là où je voulais en venir, notre évasion et notre retour à notre

base malgré les roicos lancés à notre poursuite nous ont montré que l'équipement n'était pas un gage de succès, et qu'on peut, avec de la persévérance, de la ruse, du courage et de la chance, tenir tête à des adversaires supérieurs en nombre et en armement.

L'espoir que j'avais perdu depuis quelque temps – depuis, en fait, la déclaration de guerre et la mobilisation, je te l'avoue à présent – brille de nouveau en moi. À trois, nous avons abattu un hélicoptère et déjoué les manœuvres d'un commando d'une douzaine de membres et de quatre ou cinq chiens. Quand je dis trois, il ne s'agit pas d'une erreur : nous avons récupéré au cours de notre évasion un garçon (peut-être un homme, on ne parvient à lui donner un âge) que nous a confié son père mourant. Il s'appelle Jack et était accompagné de deux chiens, Vif et Teigneux ; ce dernier s'est brisé les os au cours d'une escalade. Jack a une particularité : une adresse phénoménale au tir. C'est lui qui a abattu l'hélicoptère en plein vol…

L'ours, l'animal guide d'Élan Gris, avait créé une diversion pour faciliter notre évasion. Ça paraît incroyable, mais les faits sont là, qui étayent les affirmations d'Élan Gris. Quinze grizzlys se regroupant en plein cœur de la période d'hibernation pour se lancer à l'assaut d'un campement militaire… On a l'impression d'évoluer dans l'une de ces légendes des peuples amérindiens. Difficile de ne voir là qu'une coïncidence en tout cas. Je laisserai les rationalistes, dont je croyais faire partie, donner une explication pseudo-logique à ce phénomène. Ils en dénicheront certainement une : j'ai remarqué que, lorsqu'on cherche dans une direction précise, on finit toujours par trouver les preuves de ses croyances, quitte à les forger, à tordre le cou à la réalité. J'en arrive à la conclusion que la certitude rationnelle, ou scientifique, n'est qu'une croyance comme une autre. Qu'elle dépend en grande partie du point de départ. Si on se place sur le plan matériel, on pensera que l'explication matérielle est la seule valide, parce qu'elle repose sur l'observation, donc les sens. Comme les systèmes religieux, cela engendre une certitude et un manque d'ouverture qui, j'en suis convaincu, est l'une des causes fondamentales des malheurs de l'humanité.

Mais je divague…

Nous sommes parvenus à survivre dans les Rocheuses, à semer nos poursuivants, et finalement à rejoindre un camp de l'armée canout (le surnom que nous donnent les roicos) en empruntant le lit d'un ruisseau sur une paroi presque verticale. C'est dans cette dernière ascension, sans doute, que mes doigts se sont gelés. Je ne m'en suis pas rendu compte sur le coup. Nous avons été repérés par des sentinelles, qui ont failli nous tirer dessus avant que nous ayons eu le temps de nous identifier. On nous a gardés quelques jours pour nous interroger, de façon à peine plus aimable que l'officier du camp roico. J'ai cru comprendre qu'on nous soupçonnait d'entente avec l'ennemi, autrement dit de trahison : nos supérieurs ne nous pensaient pas capables de nous évader d'une prison roico (et encore moins d'abattre un appareil volant à l'aide d'un simple fusil de chasse). La présence de Jack, un sujet du royaume

du Centre, leur posait problème. Pourtant, lorsqu'on l'observe, on se rend immédiatement compte qu'il n'y a en lui aucune malice, aucune fourberie. L'hiver va bientôt s'achever, l'attaque massive des royaumes coalisés se déclencher, et je crois que nos officiers sont tellement inquiets qu'ils en perdent leur sang-froid.

Tête-en-Pierre nous a accueillis d'une curieuse façon lorsque nous avons rejoint notre unité. Il nous a collés au trou pendant plusieurs jours pour abandon de poste et mise en danger de l'ensemble de la compagnie. Il ne nous a même pas laissé le temps de nous expliquer. Je suppose qu'il a lu le rapport rédigé par les officiers qui nous ont interrogés et qu'il nous considère au mieux comme des déserteurs, au pire comme des traîtres. Comme ils ne savaient pas quoi faire de Jack, ils lui ont permis de nous suivre. Les autres le regardent d'un air bizarre, mais ils lui fichent la paix.

Au trou, nous avons fait connaissance de Boris, un homme d'une cinquantaine d'années originaire de Russie dont le sale caractère et l'amour immodéré de la vodka lui valent des séjours réguliers en prison. Un drôle de personnage. Il parle un mauvais anglais, s'exprime beaucoup par gestes, éclate de rire à tout bout de champ et frappe régulièrement le mur pour appuyer ses propos. Il prétend être resté en contact avec son neveu qui vit toujours en Russie et a mis au point un système de communication à distance. Je n'ai rien compris de ses explications, hormis le fait que cette façon de parler à distance utilise les propriétés des ondes. Il nous a montré un petit appareil qui ne le quitte jamais, une sorte de boîtier lui permettant de capter les ondes émises de Russie et de recevoir des nouvelles de son neveu sous forme de vibrations qu'il convertit ensuite en mots.

Élan Gris n'a pas paru étonné par le prodige : la magie de Wakan Tanka se manifeste selon lui de toutes les manières. Boris nous a confié que des émeutes régulières secouent le royaume de Russie. Comme une partie des armées a été réquisitionnée pour l'invasion de l'Arcanecout, le pouvoir russe rencontre des difficultés grandissantes à réprimer les révoltes. Boris affirme même que son pays est au bord de la guerre civile et que des phénomènes du même genre se produisent dans les autres royaumes d'Europe. La guerre contre l'Arcanecout a eu selon lui deux effets : d'une part, vider une partie des royaumes de leurs forces et donc faciliter la tâche des mouvements révolutionnaires ; d'autre part, pousser les populations à défendre l'Arcanecout, le dernier grand rêve de l'humanité.

Nous devons tenir, Clara.

Tenir pour donner aux peuples le temps de s'organiser.

Tenir pour laisser les vieux régimes poussiéreux s'effondrer de l'intérieur.

Notre chance, c'est l'esprit, le souffle qui va s'étendre d'un continent à l'autre et balayer l'ancien monde. J'ai l'impression, en t'écrivant ces mots, d'emprunter le vocabulaire d'Élan Gris.

Je vais devoir te quitter : je ne peux plus tenir le crayon.

Demain matin, nous partons, Boris, Élan Gris, Jack et moi, au sein d'un détachement qui a pour mission de patrouiller dans les versants orientaux des Rocheuses. Nous avons de fortes chances d'y croiser des troupes ennemies. Je soupçonne Tête-en-Pierre de chercher à se débarrasser des éléments qu'il estime indésirables. Nous n'avons pas l'intention de lui offrir ce plaisir. Nous sommes fermement décidés à survivre. Nous caressons aussi nos rêves personnels.

Je survivrai pour te revoir et te serrer dans mes bras, Clara, ce qui est mon désir le plus ardent.

J'espère de tout cœur que cette lettre te parviendra.

Avec tout mon amour.

Jean

Chapitre 19

La puanteur suffoquait Clara.

Les galeries se succédaient, parfois si étroites qu'elles les empêchaient, Timothée et elle, de les parcourir de front, parfois plus larges et étayées par des chevrons vermoulus. Le flot épais d'immondices débordait par endroits, submergeait les bords surélevés et les obligeait à emprunter un autre chemin. Timothée s'orientait sans aucune hésitation dans le labyrinthe. Il avait passé tant d'années à le parcourir dans tous les sens qu'il en connaissait les moindres recoins. Ils avaient chaussé de hautes bottes en caoutchouc avant de se glisser dans une bonde de China Basin et de descendre les barreaux scellés au mur.

Clara craignait à tout moment que les gros rats noirs ne se précipitent sur eux et ne les déchiquettent de leurs griffes et de leurs dents. Deux humains, même équipés d'une matraque et d'un pistolet, n'auraient eu aucune chance face aux hordes de rongeurs qui pullulaient dans les entrailles de la ville. Ces derniers se contentaient pour l'instant de s'écarter après avoir poussé des couinements vaguement menaçants.

« C'est encore loin ? demanda Clara.

— On est bientôt arrivés », répondit Timothée sans se retourner.

Il tenait à bout de bras une lanterne à huile dont les lueurs dansaient sur les parois concaves. Il n'avait pratiquement pas prononcé un mot depuis qu'ils s'étaient introduits dans le réseau souterrain. Il lâchait de temps à autre des grognements qui résonnaient un long moment dans le silence troublé par la rumeur lointaine de la ville.

Clara avait salué Elmana, Nadia et Inès avant son départ. Arn, Dan le Dingo et les autres avaient estimé qu'il valait mieux pour elle s'introduire dans le Castro en pleine nuit et attendre l'aube pour passer à l'action. Mervin s'était joint à la petite troupe qui avait accompagné Clara et Timothée jusqu'à la bonde d'égout. Ses yeux sombres avaient brillé dans la nuit comme des étoiles maléfiques ; elle avait ressenti pour lui une profonde et sincère compassion.

Elle n'aurait jamais cru que les sous-sols puissent abriter un labyrinthe d'une telle complexité, une véritable ville sous la ville. Le réseau n'avait sans doute pas été facile à installer avec la topographie compliquée de San Francisco.

« Où se déversent les égouts ? demanda-t-elle.

— Dans les différents bassins de retraitement répartis autour de la ville, répondit Timothée. J'y ai travaillé. »

Ils venaient de déboucher dans une large galerie au centre de laquelle coulait un flot brun à la surface ondulante. Des grondements sourds retentirent, des vibrations secouèrent les voûtes, des pierres tombèrent devant eux et un nuage poussière envahit le passage.

« Bombardements, marmonna Timothée. Il ne restera bientôt plus rien de San Francisco.

— Restera-t-il quelque chose de l'Arcanecout ? » souffla Clara.

Elle contint de son mieux une soudaine envie de pleurer. Elle commençait à croire qu'elle ne reverrait plus Jean, que la guerre avait rompu leur lien. On lui avait pourtant affirmé, au service communication de l'armée, que les problèmes de distribution du courrier étaient résolus.

« Pas de lettre pour vous », avait marmonné la préposée en vérifiant les enveloppes.

Clara avait eu l'impression de recevoir un coup de couteau en pleine poitrine. Elle avait tant espéré recevoir des nouvelles de Jean qu'elle avait failli hurler et s'était enfuie en courant du bureau.

« Sans doute pas grand-chose, reprit Timothée.

— Ça ne vous fait rien ? »

Il s'arrêta et se tourna vers elle. La lumière de la lampe révéla son visage bistre, hachuré, ses yeux surmontés de lourdes paupières et réduits à de minces fentes.

« Nous ne sommes que des feuilles dans le vent, déclara-t-il avec un vague sourire.

— Vous pensez donc qu'on ne peut rien changer ? Vous avez bien quitté votre pays pour venir en Arcanecout…

— On peut toujours essayer, mais tout dépend dans quelle direction souffle le vent.

— Vous croyez donc à la fatalité ?

— En quoi d'autre pourrait croire un vieillard comme moi quand il fait le bilan de sa vie ? Qu'ai-je choisi ?

— De partir par exemple…

— Je n'avais plus de famille ni d'avenir dans mon pays natal. Était-ce un véritable choix ? »

Les paroles de son guide entraînèrent Clara à tirer un bilan rapide de sa propre existence. Que serait-elle devenue si la voiture qui la transportait vers le château du mari qu'on lui destinait n'avait pas quitté la route et ne s'était pas écrasée contre un arbre ? Si Jean n'était pas venu la récupérer parmi les cadavres du Noël de Sang ? S'il n'avait pas réussi à traverser l'Atlantique pour la sortir des griffes de Maxandeau[1] ? Timothée avait raison en un sens : on pouvait toujours essayer, mais la réussite ou l'échec ne dépendait pas uniquement de la volonté. Les interactions humaines formaient une trame aux

ramifications complexes, mystérieuses.

Ils tombèrent un peu plus loin sur un éboulement provoqué par l'explosion d'une bombe. Des courants d'air indiquaient que la surface avait été éventrée. Ils s'aperçurent rapidement qu'ils ne pourraient pas passer.

« Embêtant, murmura Timothée. Nous allons devoir choisir une autre sortie. »

Ils rebroussèrent chemin et s'engagèrent dans une succession de galeries étroites, étranglées par endroits, peuplées par des centaines de rats dont les yeux, réfléchissant la lumière de la lampe, évoquaient une myriade d'étoiles échouées sur terre. Clara glissa instinctivement la main dans la poche de sa combinaison de pêcheuse et serra le manche de sa matraque. Timothée brandissait lui-même son vieux pistolet dont l'état et la rouille soulevaient de sérieux doutes sur sa capacité à expédier le moindre projectile. Les rats ne reculant pas, ils durent se frayer un passage dans la masse grouillante en veillant à ne pas en écraser un par mégarde. Il suffisait que l'un des rongeurs s'excite pour que la multitude tout entière se jette sur les deux intrus. Jamais traversée ne parut plus longue à Clara. Des frémissements hérissaient soudain les pelages noirs, comme si le vent se mettait à souffler dans les profondeurs. En proie à une tension extrême, elle mettait exactement ses pas dans ceux de son guide.

Elle frôla des rats à plusieurs reprises et crut que leurs redoutables incisives allaient s'enfoncer dans sa chair. Timothée et elle atteignirent enfin l'extrémité de la galerie et s'engouffrèrent dans un passage perpendiculaire, un peu plus large et curieusement désert.

« Les rats sont aussi bizarres que les hommes, marmonna-t-il en remisant son pistolet dans la poche de sa veste. Aucune logique. »

Ils franchirent sans encombre d'autres boyaux, les uns quasiment à sec, les autres presque débordants.

« Ça va finir par remonter dans les rues, lança Timothée en désignant les environs d'un large geste du bras. Il n'y a plus d'égoutiers depuis le début de la guerre, plus personne pour vérifier que les évacuations se répartissent normalement. »

Il s'arrêta devant des barreaux métalliques rouillés scellés dans la paroi. Clara se demanda s'ils pourraient supporter leur poids.

« D'après mes calculs, on devrait être à deux cents mètres du bunker du gouvernement, reprit Timothée. Tu connais le quartier ?

— J'y suis venue plusieurs fois.

— Le bunker se trouve au croisement de la 17e rue et de Sanchez Street…

— Arn et les autres m'ont fourni un plan. »

Timothée hocha la tête après avoir levé la lampe et observé un long moment la bonde au-dessus d'eux.

« Cette satanée rondelle n'a pas dû être ouverte depuis des années… »

Il posa sa lampe sur le sol et commença à monter, s'arrêtant

régulièrement pour s'assurer que les barreaux restaient bien scellés. Une fois arrivée sous la bonde, il leva les bras et, se tenant en équilibre sur les pieds, il tenta une première fois de soulever l'imposante pièce métallique. Il ne parvint pas à la bouger d'un millimètre. Il effectua plusieurs essais, tous infructueux, avant de baisser les bras et de reprendre des forces.

« Je n'ai plus vingt ans ! grommela-t-il.

— Nous ne pouvons pas choisir une autre sortie ?

— Ça nous prendrait trop de temps à cause des éboulements. Et puis on n'aura peut-être pas la même chance avec les rats. »

Des fracas sourds et prolongés brisaient le silence. Les roicos expédiaient leur habituelle pluie nocturne de bombes sur la capitale de l'Arcanecout. D'autres maisons seraient incendiées, d'autres rues défoncées, d'autres habitants tués ou condamnés à l'errance…

Timothée leva de nouveau les bras et, arc-bouté sur ses jambes, entreprit de soulever la bonde. Elle se décolla de quelques centimètres en émettant un grincement de protestation, mais il dut la laisser retomber au bout de quelques secondes.

« Elle est foutrement lourde ! »

Il lui fallut plus de quinze minutes pour réussir à la faire basculer sur elle-même et s'affaisser vers l'extérieur. Exténué par l'effort, il eut besoin d'un long moment pour récupérer, accroché aux barreaux.

« Encore une fois, et j'y laissais ma peau, murmura-t-il. J'espère qu'il n'y a personne pour nous accueillir là-haut… »

Il se glissa par l'ouverture et disparut dans la nuit traversée par les lueurs mouvantes d'incendies. Sa tête réapparut quelques instants plus tard.

« Tu peux venir, y a personne. Laisse la lampe en bas, je la récupérerai en repartant. »

Clara gravit à son tour les barreaux. Timothée lui saisit la main pour l'aider à se hisser à la surface. Elle se rétablit et observa les environs : une rue déserte, emplie d'encre nocturne, bordée de bâtiments de trois ou quatre étages dont certains présentaient une façade noire et lézardée. En arrière-plan, le spectacle coutumier des nuits san-franciscaines depuis des semaines : les rougeoiements des incendies, les odeurs de poudre et de brûlé dispersées par le vent, les éclairs rageurs des explosions déchirant le ciel… Cette partie du Castro semblait en tout cas échapper à la surveillance militaire déployée dans le quartier.

Timothée s'approcha de Clara.

« Je dois repartir. Ça va aller ? »

Elle hocha la tête malgré la frayeur soudaine qui se déployait en elle.

« Merci de m'avoir conduite jusque-là.

— Aucun mérite. Si j'avais vingt ans de moins, c'est moi qui serais à ta place. J'espère que tu réussiras.

— Je croyais que ça ne dépendait pas de moi, remarqua-t-elle avec un sourire.

— Tente ta chance, tu verras bien d'où souffle le vent… »

Les premières lueurs de l'aube trouaient peu à peu l'obscurité. Le vent continuait de répandre des effluves de bois brûlé et de métal fondu. La ville se réveillait peu à peu d'une nouvelle nuit de cauchemar.

Les cris provenaient des quartiers voisins. Le Castro était relativement paisible, et la présence massive des forces de l'ordre n'était probablement pas étrangère à ce calme. Clara s'était faufilée parmi les rares groupes déambulant dans les rues pour se rapprocher de l'entrée du bunker souterrain, gardée par plusieurs hommes en arme. Grâce au plan d'Arn, elle n'avait rencontré aucune difficulté pour s'orienter. Elle avait troqué ses bottes contre les chaussures légères qu'elle avait fourrées dans l'une des poches de sa combinaison. Sa tenue, pourtant inhabituelle, n'avait pas attiré l'attention. Elle devait maintenant choisir une proie munie d'un précieux sésame, l'assommer, lui prendre ses vêtements et tenter de s'introduire dans le bunker pour y rencontrer un ou plusieurs membres du gouvernement des Douze. Elle s'était postée dans un bâtiment effondré à quelques dizaines de mètres de l'entrée du refuge souterrain. Un cratère de trois mètres de diamètre au milieu de la 17e rue et des façades écaillées étaient les seuls dommages visibles infligés par les roicos. À part l'immeuble en ruine dans lequel elle s'était installée, les bombes n'avaient pas dévasté le quartier.

Elle se tenait dans le renfoncement d'une fenêtre encore intacte du premier étage, d'où elle avait une vue dégagée de la rue. Les passants étaient pour l'instant peu nombreux. Certains d'entre eux portaient d'épais dossiers sous leurs bras et des badges en colliers par-dessus leurs vêtements. La plupart étaient des hommes, et Clara se demanda pourquoi ces derniers, en parfaite condition physique à en croire leur allure, n'étaient pas partis au front. Étaient-ils donc indispensables ? N'auraient-ils pas pu être remplacés par des femmes ? Avaient-ils bénéficié de passe-droits ?

Aucune proie isolée ne s'était présentée pour l'instant. Les deux seules femmes qui passèrent en contrebas marchaient parmi plusieurs hommes vêtus de costumes élégants qui rappelèrent à Clara les tenues des courtisans de Versailles. La vitesse à laquelle s'était reconstituée l'élite en Arcanecout avait quelque chose de sidérant, de décourageant. Cette même élite qui, maintenant retranchée, protégée, coupée du reste de la ville, ignorait les difficultés de son peuple. Elle songea que les royaumes coalisés se donnaient de la peine pour rien : le rêve de l'Arcanecout se serait effrité tout seul, régi par les mécanismes anciens qui resurgissaient à la moindre occasion – et la peur engendrée par la guerre leur offrait une magnifique opportunité de reprendre les rênes. Elle douta de l'intérêt de sa mission : même en admettant qu'elle réussisse à approcher l'un des Douze, quel crédit apporterait-on à ses déclarations ?

Elle raffermit sa résolution. Elle était sur place, autant aller jusqu'au bout, autant tenter la chance et voir d'où soufflait le vent, selon les mots de

Timothée. Elle se concentra sur les silhouettes qui se présentaient dans la rue, crachées par la nuit mourante. Le ciel au-dessus des toits se parait de stries et de rosaces vermeilles. Les dernières étoiles s'éteignaient, comme soufflées par une bouche étincelante.

Une femme. Seule. Munie du précieux badge. Assez menue et portant sur l'épaule un sac de cuir.

Clara dévala les marches branlantes qui longeaient la façade en grande partie démolie. Son cœur battait à tout rompre. Elle s'arma de la matraque. Elle ne pouvait tout de même pas l'assommer et la dévêtir dans la rue. Quelqu'un la surprendrait, tôt ou tard, et sa mission serait définitivement compromise. Elle eut l'idée alors de s'allonger près de l'entrée défoncée de l'immeuble et, se basant sur le bruit des pas de la femme, elle se mit à gémir pour attirer son attention. La passante s'arrêta, hésita, puis finit par se diriger vers la source des geignements. Clara attendit qu'elle soit tout près d'elle pour se relever brusquement, passer derrière elle et lui abattre sa matraque sur l'arrière du crâne. La femme, tétanisée, ne songea à aucun moment à se défendre, ni même à crier. Ses jambes se dérobèrent sous elle et elle s'affaissa sur le sol comme une feuille morte.

Des larmes vinrent aux yeux de Clara lorsqu'elle distingua son visage très pâle sous les rideaux ajourés de ses cheveux bruns et défaits. Une femme d'une trentaine d'années, plutôt jolie, assez mince, habillée d'une jupe plissée bleu marine et d'un corsage fleuri. Une corpulence identique à celle de Clara, pas de problème donc pour enfiler ses vêtements.

« Pardon », murmura-t-elle en se penchant sur elle et en commençant à déboutonner son chemisier.

La femme poussa une plainte et Clara se demanda si elle ne devait pas l'assommer de nouveau. Mais, comme sa victime ne reprenait pas conscience, elle acheva de la dévêtir. Elle devrait ensuite l'attacher, la bâillonner et la laisser dans un recoin jusqu'à ce qu'elle revienne la délivrer. Et si elle ne revenait pas ? Si on la jetait en prison ou si on la tuait ? Les chances seraient minimes pour qu'un passant découvre la captive au milieu de cet amas de pierres et de gravats. En même temps qu'elle lui retirait sa jupe, elle se dit qu'elle n'avait pas le choix : elle prenait le risque de sacrifier une vie pour en sauver de nombreuses autres.

La blancheur de la peau de son innocente proie la frappa. Elle décida de la revêtir de sa propre combinaison, au moins pour la protéger du froid. Elle y parvint tant bien que mal, gênée par l'inertie du corps, qui, malgré sa minceur apparente, n'était guère facile à manier. Elle passa ensuite le chemisier, la jupe, le collier badge, la mallette en cuir, se servit d'une ceinture et d'un bout de corde traînant dans les parages pour ficeler la jeune femme, la bâillonna avec le pan de tissu que Dan le Dingo, prévoyant, lui avait fourni avant son départ.

Elle la traîna ensuite dans un coin sombre. Au moment où elle la posait le plus délicatement possible contre un bas de mur, la jeune femme ligotée

reprit connaissance. Clara croisa ses yeux affolés et embués de larmes. Elle consulta le badge où étaient inscrits un nom et un matricule (pas de photo, heureusement).

« Je suis désolé, Helen, je ne vous veux aucun mal, je reviendrai vous délivrer dès que possible… »

Elle s'éloigna et lança un dernier coup d'œil à sa victime visiblement terrorisée avant de gagner la rue et de marcher d'un pas décidé vers l'entrée du bunker souterrain.

1- Voir *Ceux qui rêvent*.

Chapitre 20

L'hiver approchait de sa fin.

Les blizzards avaient cessé de souffler, et on distinguait, en bas des versants, des taches noires annonçant le redoux. Le détachement, qui avait patrouillé depuis l'aube, n'avait croisé aucune troupe ennemie, pas un seul être vivant, humain ou animal. Le soleil brillait de tous ses feux dans un ciel d'un bleu ardent. Vif, le chien blanc de Jack, gambadait joyeusement dans la neige de plus en plus molle et revenait régulièrement s'ébrouer près de son maître.

Herbert, le chef du détachement, n'avait d'abord pas voulu que Vif les accompagne, puis, ébranlé par les arguments de Jean, il avait fini par y consentir. De même, il avait pesté lorsque Boris avait sorti une flasque gainée de cuir de la poche de son manteau, mais il avait fait comme tout le monde, il avait accepté l'offre du Russe et bu une rasade d'un alcool fort qui réchauffait les sangs. Les quelques gouttes que Jean avait ingurgitées lui étaient tombées dans l'estomac comme des éclats de feu. Il se demandait comment Boris pouvait ingurgiter de telles quantités d'un liquide dont un seul verre aurait tué n'importe quel homme normalement constitué.

Le Russe marmonnait en permanence. Ses yeux très clairs injectés de sang roulaient de temps à autre comme ceux d'un fou. Jean doutait maintenant de cette histoire de communication à distance. Il soupçonnait Boris d'avoir conçu un stratagème imaginaire pour garder le contact avec son pays d'origine et ne pas sombrer dans la folie qui semblait planer au-dessus de sa tête comme un charognard. Les autres hommes du détachement, une douzaine en tout, craignaient visiblement le « Ruskoff » et s'arrangeaient pour maintenir entre eux et lui un intervalle minimum de deux mètres. Seul Jean, Jack et Élan Gris, qui, lui, refusait systématiquement la flasque proposée par Boris, acceptaient de marcher à ses côtés.

Ils avaient marché toute la journée, ne s'arrêtant qu'à deux reprises, une fois pour se restaurer et l'autre pour souffler un peu. Il valait mieux pour eux ne pas tomber sur une bande roico : leurs armes, hétéroclites et vétustes, ne leur laisseraient pas beaucoup de chances face aux fusils d'assaut ennemis.

Les aboiements de Vif et un hurlement retentirent. Un homme avait levé le bras vers le ciel pour montrer un vol d'oies sauvages en direction de l'ouest. Les cris des migrateurs perçaient maintenant le silence profond des

Rocheuses. Elles volaient à une cinquantaine de mètres de hauteur.

« Elles passent bien tôt cette année, glapit un homme. Le printemps va pas tarder, pour sûr…

— Elles amélioreraient drôlement l'ordinaire en tout cas, proposa un autre. On peut les tirer, chef ? »

Herbert acquiesça d'un grognement.

« Dangereux, intervint Élan Gris. Des coups de feu pourraient donner l'alerte à des patrouilles roicos…

— C'est pas un fichu Rouge qui va nous donner des ordres ! tonna Floyd, une forte tête réputée pour se servir de ses énormes poings à la moindre contrariété.

— Il donne pas ordre ! grogna Boris. Il dire vérité.

— Contente-toi de boire ta putain d'eau-de-vie qui troue les intestins, le Ruskoff ! »

D'une pression sur l'avant-bras, Élan Gris empêcha Boris de se jeter sur Floyd, qui s'était déjà mis en garde à la façon d'un boxeur.

« Ça suffit ! siffla Herbert. Y a personne dans ces foutues montagnes et ça nous fera un bon exercice de tir ! »

À peine avait-il fini de prononcer ces mots que les premiers coups de feu retentirent et qu'une forte odeur de poudre se répandit dans l'air froid. Aucun des soldats ne réussit à toucher un migrateur.

« Heureusement que vous êtes pas face à des roicos, bande d'incapables, vitupéra Herbert. Vous seriez déjà tous morts ! »

Jack s'éloigna de trois pas du petit groupe qu'il formait avec Jean, Élan Gris et Boris, et pointa son fusil sur le ciel.

« Y a le débile roico qui veut nous donner une leçon de tir ! » ricana Floyd.

Pendant quelques secondes, Jack suivit du canon de son fusil le mouvement des oies, puis pressa les détentes à une seconde d'intervalle. Deux oies se décrochèrent soudain du grand V qu'elles dessinaient, dégringolèrent à pic et roulèrent dans le versant une trentaine de mètres plus loin. Vif se lança aussitôt dans leur direction, en attrapa une par le cou, la rapporta à son maître et retourna aussitôt chercher la seconde.

« Il a juste eu un peu de bol ! maugréa Floyd.

— Il ne manque jamais son coup, protesta Jean. Les officiers n'ont pas voulu nous croire quand on a leur dit qu'il avait abattu un engin volant ennemi.

— En tout cas, si tous les gars de notre armée tiraient comme lui, on garderait une petite chance de s'en sortir, commenta Herbert. Bon, faut faire demi-tour maintenant si on veut arriver au camp avant la nuit. On en a pour deux bonnes heures. »

Ils laissèrent à Jack le soin de ramasser les deux oies sauvages et de les fourrer dans la poche arrière de sa veste de chasse qui lui servait de gibecière, puis ils se remirent en marche en direction du soleil couchant.

L'attaque se produisit deux kilomètres plus loin alors qu'ils s'étaient engagés dans un court passage longeant une paroi rocheuse. Postés sur les hauteurs, les roicos ouvrirent le feu sans sommation, touchant plusieurs hommes qui s'effondrèrent dans la neige.

« À couvert ! » hurla Herbert.

Élan Gris se jeta derrière les crêtes rocheuses qui se découpaient une dizaine de mètres plus loin. Jean et Jack lui emboîtèrent le pas et sautèrent à leur tour par-dessus les reliefs derrière lesquels ils s'allongèrent. Des balles crépitèrent pendant quelque temps avant que le silence ne retombe sur les lieux. Jean risqua un coup d'œil par-dessus son abri, aperçut les corps allongés de trois membres du détachement et constata que les autres étaient parvenus à se mettre à l'abri. Il crut apercevoir le crâne chauve de Boris derrière une excroissance, puis une grêle de balles le contraignit à se recroqueviller sur le sol. Il ne discerna aucune frayeur dans le regard de Jack. Le garçon flattait tranquillement le flanc de son chien allongé contre lui.

« Nos coups de feu de tout à l'heure les ont renseignés et leur ont permis de nous tendre une embuscade, murmura Élan Gris. Les Blancs n'ont toujours pas compris que le silence est le plus fiable de nos alliés.

— Tu as une idée pour qu'on se sorte de là ? demanda Jean.

— Attendre l'arrive de notre deuxième alliée : la nuit.

— Le froid va tomber, et nous, geler…

— Tu as une meilleure solution à proposer ? »

Jean eut beau se creuser la cervelle, il n'y déterra aucune idée. Élan Gris avait raison : la seule façon d'échapper au piège était de rester à couvert pour le moment et d'exploiter l'obscurité pour filer en douce. Tant qu'il resterait un peu de lumière du jour, les roicos les tireraient comme des lapins.

Une voix s'éleva non loin et proféra une succession de sons à la fois rocailleux et chantants. Le timbre éraillé de Boris. Une autre voix lui répondit quelques secondes plus tard, tombant des hauteurs. Il sembla à Jean reconnaître les sonorités de la langue russe. S'en suivit un échange prolongé, parsemé de rires fracassants, entre Boris et l'homme posté sur les hauteurs.

Jean leva de nouveau la tête et aperçut la silhouette titubante de Boris au beau milieu du passage. Il tendait, au bout de son bras levé, sa flasque recouverte de cuir. Jean s'attendit à tout moment qu'il soit fauché par une rafale, mais aucun coup de feu ne retentit. Le Russe poursuivit, avec son invisible interlocuteur, une discussion qui donnait régulièrement l'impression de dégénérer en dispute. Puis il se retourna et cria :

« Eux sortir, vous pas tirer, pas tirer, compris !

— T'es complètement dingue, le Ruskoff ! protesta une voix grave que Jean identifia comme celle d'Herbert. Ils ont déjà tué trois des nôtres, ils vont nous achever comme des oisillons dans le nid.

— J'ai parole ! Parole d'eux. Parole de Russe !

— Parole de pute, oui ! »

Les yeux de Boris flamboyèrent. Jean crut qu'il allait dégainer le pistolet passé dans sa large ceinture de cuir.

« Parole de Russe à un Russe ! Vous confiance !

— D'accord. Dis-leur alors de descendre en gardant les bras bien visibles.

— Vous pas tirer sur eux, parole ?

— Tu as ma parole. »

Boris se retourna et releva la tête pour s'adresser de nouveau à son invisible interlocuteur. À l'issue d'un échange imprégné d'une tension presque palpable, les premières silhouettes dévalèrent les reliefs rocheux et se présentèrent dans le passage en gardant les bras bien écartés. Coiffés de bonnets de fourrure blanche, ils portaient leurs fusils d'assaut en bandoulières. Leurs manches et leurs épaulettes s'ornaient de motifs dorés. L'officier, reconnaissable à ses galons et à ses passementeries ouvragées, s'approcha de Boris, le fixa un petit moment de ses yeux presque transparents, s'empara de la flasque et en but une gorgée avant de la passer derrière lui à l'un de ses hommes.

« Il en reste d'autres là-haut, pas vrai ? cria Herbert.

— Eux sortir en même temps que vous sortir, répondit Boris.

— Qu'est-ce qui nous prouve qu'ils ne vont pas nous jouer un tour à leur façon ?

— Eux poser même question moi. Moi donne signal, tout le monde sortir même temps, d'accord ? »

Herbert marqua un temps de silence.

« D'accord. »

Boris hurla quelques mots en russe.

« Vous sortir maintenant ! Bras bien dégagés. »

Les membres du détachement sortirent un à un de leurs abris après avoir remisé leurs armes dans leurs étuis, dans leurs poches, ou les avoir passées en bandoulière. Jean, Élan Gris et Jack se joignirent au mouvement. Les roicos qui étaient restés sur les hauteurs dévalèrent à leur tour les parois et en quelques minutes, tout le monde se regroupa dans le passage. Les soldats des deux camps s'observèrent un moment avec défiance avant que l'un des roicos ne tende la flasque à Floyd, qui, après avoir hésité quelques secondes, s'en empara et souda ses lèvres au goulot avec un grognement.

Ils venaient du royaume du Nord, le royaume où vivait, dans un extrême dénuement, le peuple d'Élan Gris. Comme ils ne parlaient pas anglais, Boris leur servait de traducteur, un traducteur hésitant et imprécis. Jean crut comprendre qu'une partie des armées du royaume du Nord était venue se joindre aux armées du royaume du Centre au pied des Rocheuses. Aucun d'eux n'étant né dans le royaume du Nord, ils gardaient la nostalgie de la grande Russie, leur pays d'origine, et n'avaient pas envie de livrer cette guerre pour le tzar d'Amérique, le tzaram, un despote stupide et cruel pour lequel ils n'avaient aucune vénération. Les hommes des deux camps vidèrent

consciencieusement la flasque et commencèrent à se taper sur l'épaule en riant.

Boris tira son boîtier de la poche intérieure de son manteau et pressa plusieurs touches. Jean crut voir courir des lueurs vives à l'intérieur du petit appareil.

« Six heures matin Russie, j'espère Sergueï réveillé… »

Quelques minutes s'écoulèrent avant que l'appareil n'émette des signaux s'affichant en traits lumineux sur le petit écran.

« Ah, Sergueï répondre… »

Jean s'approcha du Russe et observa avec attention le boîtier.

« Comment est-il possible de recevoir des messages simultanés à des milliers de kilomètres de distance ?

— Sergueï malin, répondit Boris avec un sourire qui dévoila ses dents inégales. Avec amis, pirater satellites envoyés par autres royaumes. Satellites capter ondes et servir de relais.

— Il vous dit quoi ? »

Le Russe garda un moment les yeux rivés sur l'écran.

« Changer ondes en mots. Dire : révolution en Russie. Bataille engagée dans rues de Moscou entre garde du tzar et troupes révolutionnaires. »

Il traduisit ce qu'il venait de dire en russe aux roicos qui l'interrogeaient du regard. Ces derniers ponctuèrent la déclaration de Boris d'exclamations, y compris l'officier, encore plus démonstratif que les autres.

« Il reçoit vraiment des nouvelles de Russie en ce moment ? demanda Herbert.

— Son neveu a mis au point un système de communication à longue distance, expliqua Jean.

— C'est donc en train de bouger, là-bas ?

— Apparemment.

— Ça veut dire que la course de vitesse est engagée, reprit le chef du détachement, plus finaud que ne le laissait supposer son faciès de brute. Est-ce que les événements de Russie contamineront les autres royaumes ? Est-ce que les vieux régimes seront renversés avant l'attaque des royaumes coalisés sur l'Arcanecout ?

— Raison pour laquelle il faut à tout prix tenir, affirma Jean.

— Tenir, mais comment ? On n'est pas assez nombreux ni assez outillés pour arrêter les foutues armées roicos sur l'ensemble des frontières.

— Élan Gris dit que l'esprit commande à la matière. Si on continue d'y croire, on peut les contrarier. »

Herbert lissa un coin de sa fine moustache du pouce et de l'index.

« Ces satanés Rouges et leurs croyances », marmonna-t-il.

Aucun mépris dans sa voix, seulement de l'étonnement et une curiosité bienveillante.

« Moi, j'aimerais bien savoir pourquoi ces foutus Ruskoffs ne nous ont pas dézingués, intervint Floyd.

— Ils sont comme nous, je suppose, avança Jean. Ils en ont marre de la guerre, marre de tuer au nom du roi ou de Dieu.

— Ouais, m'est avis que leurs collègues n'auront pas les mêmes états d'âme ! »

Roicos et Canouts restèrent une bonne heure dans le passage, tentant de se parler avec les mains ou avec des grimaces qui arrachaient à Jack des rires cristallins. Puis, lorsque le soleil disparut derrière les premiers pics, les détachements décidèrent de repartir chacun dans leur direction. Boris tomba dans les bras de l'officier du royaume du Nord et lui offrit la flasque que, même vide, l'autre accepta de grand cœur.

Après avoir enseveli leurs morts dans la neige, les hommes marchèrent un long moment en silence derrière Herbert jusqu'à ce que ce dernier se retourne et déclare :

« Pas un mot de tout ça à quiconque ! Tête-en-Pierre nous ferait fusiller pour entente avec l'ennemi.

— Ces gars-là, ils ressemblaient à tout sauf à des ennemis, objecta un jeune soldat du nom de Ferenks.

— N'empêche qu'ils ne portent pas le même uniforme que vous…

— Pour sûr ! grogna Floyd. Nous, on n'en a pas du tout, de foutus uniformes ! »

Les autres éclatèrent de rire.

La nuit était tombée depuis un bon moment lorsqu'ils aperçurent les lumières du campement dans le lointain. Vif trottait avec entrain une vingtaine de mètres devant, soulevant à chaque foulée de petites gerbes de neige.

Jean eut une pensée à la fois inquiète et joyeuse pour Clara. Que devenait-elle à San Francisco ? Avait-elle reçu son dernier courrier ? Avaient-ils trouvé le moyen de neutraliser les roicos infiltrés ? Il aurait tant aimé lui dire que leur rencontre avec les soldats du royaume du Nord sur les versants enneigés des Rocheuses était porteuse de lendemains prometteurs.

Chapitre 21

Clara se présenta devant l'un des deux préposés à l'entrée du bunker, reconnaissable au brassard rouge noué autour de son bras. Il la dévisagea d'un air inquisiteur. Elle avait choisi le plus vieux, un homme d'une soixantaine d'années aux cheveux blancs et aux rides profondes, estimant que sa mémoire serait plus émoussée que celle du deuxième contrôleur, plus jeune et vif.

Les yeux délavés de son interlocuteur restèrent un long moment rivés sur le nom inscrit sur le badge.

« Helen Gardner, finit-il par murmurer, les paupières mi-closes. Il me semble qu'y a quelque chose de changé en vous, non ?

— La couleur de mes cheveux peut-être, répondit-elle avec un sourire. Je les ai fait teindre hier. Comment trouvez-vous ma nouvelle couleur ? »

Il l'examina avec un sourire qui se voulait charmeur.

« Très réussie : on dirait que vous êtes vraiment blonde. On trouve donc encore des coiffeurs à San Francisco ?

— Ce sont des dames qui vont de maison en maison pour gagner de quoi subsister.

— Vous n'habitez pas le Castro ? »

Elle hésita, ne sachant pas si tous ceux qui travaillaient pour le gouvernement étaient tenus de résider dans le quartier. Elle opta pour la franchise.

« Vista Del Mar…

— Un beau quartier, d'où l'on a une vue superbe. Ça vous fait une sacrée trotte pour venir jusqu'ici. » Il s'effaça pour la laisser entrer. « Bonne journée, Helen. »

Elle jugea les vérifications un peu légères, puis elle se rappela qu'elle était censée avoir subi un premier contrôle, plus fouillé, à l'entrée du périmètre protégé du Castro. Elle pénétra, sur les pas de deux hommes, dans le couloir qui donnait, quelques mètres plus loin, sur un escalier. La première volée de marches la déposa dans un sas capitonné de métal et éclairé par des lampes d'où partaient trois autres passages. Elle se dirigea vers la première ouverture sur sa gauche.

« Eh bien, où allez-vous ? » tonna une voix dans son dos.

Elle se retourna. L'homme qui s'était adressé à elle la fixait d'un air soupçonneux.

« Votre badge indique que vous n'êtes pas un fournisseur, reprit-il. Qu'allez-vous donc faire dans le passage qui leur est réservé ? »

D'une trentaine d'années, brun, mince, il portait un élégant costume clair et une serviette de cuir fin et souple.

« Je suis si distraite, parfois », bredouilla Clara avec un sourire penaud.

L'homme hocha la tête à plusieurs reprises.

« Nous sommes tous fatigués. Mais nos efforts commencent à payer et nous serons bientôt arrivés au bout de nos peines. »

Elle ne comprenait pas ce qu'il voulait dire, mais elle n'osa pas lui poser de question et se contenta de prendre un air entendu.

« Vous travaillez avec Donner, n'est-ce pas ? » reprit son vis-à-vis.

Elle acquiesça d'un mouvement de tête.

« J'ai justement rendez-vous avec lui. Allons-y ensemble. »

Il s'engagea dans le deuxième passage sans attendre sa réponse. Elle lui emboîta le pas. Après une vingtaine de mètres à l'horizontale, le passage s'enfonçait en pente douce dans les entrailles du sol, éclairé par des lampes réparties à intervalles réguliers – électriques à en juger par leur éclat figé. Ils croisèrent des hommes et des femmes que l'accompagnateur de Clara saluait d'un sourire ou d'un bonjour mécanique. Des portes en enfilade s'ouvraient sur des pièces où elle crut distinguer des rectangles lumineux qui évoquaient les écrans S2I équipant les pièces de la demeure de ses parents à Versailles. Elle en conclut qu'il y avait du réseau dans le bunker et se demanda comment il pouvait fonctionner dans ces sous-sols alors qu'il était coupé depuis des mois dans la ville. Les incessants murmures, les bruits de pas, des ronronnements émis par les aérateurs et d'autres machines, engendraient une atmosphère de ruche. Une épaisse couche de métal tapissait les couloirs, les plafonds et les murs.

À la faveur d'un bref conciliabule de son accompagnateur avec deux autres hommes, elle lut sur son badge qu'il s'appelait Jonas Larrimer. Tous semblaient le connaître et s'adressaient à lui avec une déférence révélatrice de son rang. Ils supposaient sans doute que Clara était sa secrétaire ou son assistante, et personne ne parut intrigué par sa présence. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du fond du bunker, ils fendaient une foule de plus en plus dense, de plus en plus agitée. Dans les bureaux ouverts régnait une atmosphère tendue. Clara eut la confirmation qu'on continuait d'utiliser le réseau informatique dans l'entourage du gouvernement. Des images, des graphiques, des visages apparaissaient sur les nombreux écrans posés sur les tables ou fixés aux murs.

Jason Larrimer prit Clara par le bras. Sa main se referma comme une serre de rapace sur la chair de la jeune femme.

« On risque de se perdre dans cette bousculade ! »

Il la contraignit à le suivre. Se frayant un passage dans la cohue, ils se dirigèrent vers une grande porte arrondie gardée par des hommes en uniforme et encadrée par un linteau et un chambranle peints aux couleurs de

l'Arcanecout, les sept couleurs de l'arc-en-ciel symbolisant l'universalité. Les lampes dispensaient ici un éclairage presque violent qui évoquait la lumière du soleil. Les gardes ne s'interposèrent pas lorsque Larrimer s'engagea dans la grande ouverture, traînant toujours Clara par le bras. Elle aperçut, par l'entrebâillement d'une seconde porte en enfilade, une grande salle en forme d'amphithéâtre et, en contrebas, sur une scène inondée par les feux de projecteurs, une douzaine de sièges tendus de velours rouge et pour l'instant vides.

Clara tenta de se dégager de l'emprise de son accompagnateur, mais il ne relâcha pas son étreinte. Il la traitait comme sa prisonnière et ne se rendait pas compte qu'il lui faisait mal. Il bifurqua sur la droite et s'engagea dans un couloir incurvé qui donnait sur une série de bureaux sur les portes desquelles étaient fixées de grosses plaques de cuivre. Les ronronnements puissants des ventilations dominaient le brouhaha.

Ils s'arrêtèrent devant une porte dont la plaque de cuivre portait le nom de Pat Donner. Clara tenta une deuxième fois d'échapper à Larrimer, mais les doigts de ce dernier accentuèrent encore leur emprise et se transformèrent en pinces. Il entra sans frapper et la tira sans ménagement dans la pièce.

« Eh bien Jonas, en voilà une façon d'introduire une jeune et jolie femme dans mon bureau ! »

La voix grave appartenait à un homme corpulent d'une quarantaine d'années assis derrière un immense bureau jonché de dossiers. Un autre homme, plus âgé, lui faisait face, avachi dans un profond fauteuil de cuir. Un grand écran jetait ses lueurs changeantes sur les boiseries murales.

« Vous ne nous présentez pas, Jonas ?

— Pourquoi vous la présenter, Pat ? Vous la connaissez…

— Je ne crois pas.

— Regardez donc son badge. »

Pat Donner se pencha par-dessus son bureau pour examiner le badge.

« Je connais bien Helen Gardner, et ce n'est pas elle », murmura-t-il au bout de quelques secondes.

Une lame glacée transperça la poitrine de Clara.

« Il se trouve que je la connais bien aussi, reprit Larrimer. Ce qui nous indique que cette jeune personne a usurpé l'identité d'Helen. Qu'elle est soit une espionne, soit une exaltée. »

Le vieillard s'agita dans le fauteuil de cuir.

« Sans doute peut-elle nous dire elle-même qui elle est », déclara-t-il d'une voix chevrotante.

Les regards des trois hommes convergèrent vers Clara. Elle chercha une explication plausible, puis, n'en trouvant pas, elle pensa que, perdue pour perdue, il valait mieux dire la vérité.

« Je suis une simple citoyenne de San Francisco. Helen Gardner est en bonne santé. J'ai simplement usurpé son identité pour rencontrer l'un des Douze du gouvernement. »

Larrimer la relâcha enfin. Elle secoua son bras pour rétablir la circulation sanguine.

« Pourquoi voulez-vous rencontrer l'un des Douze ? demanda le vieil homme.

— Pour lui parler d'un danger qui ronge la ville et dont les services de renseignement que j'ai déjà rencontrés n'ont pas jugé bon de tenir compte. »

Pat Donner se renversa sur son fauteuil en éclatant de rire.

« Un danger que vous seriez donc la seule à connaître, Mademoiselle ! Rien que ça ! »

Clara s'avança d'un pas, autant pour s'éloigner de Larrimer et de sa main de fer que pour juguler une soudaine envie de vomir.

« Oh non, pas la seule, l'ensemble de la population de San Francisco, parvint-elle à bredouiller. Et nous savons, un groupe d'amis et moi-même, d'où vient ce danger.

— Pourquoi ne pas passer par la voie hiérarchique habituelle ? grogna Donner.

— Parce que, je vous le répète, on n'a pas voulu nous entendre. »

Larrimer passa ses doigts écartés dans ses cheveux.

« Je crois, moi, qu'elle nous raconte des foutaises ! Elle s'est introduite ici pour voler des renseignements et les transmettre à l'ennemi. »

Donner consulta brièvement son écran avant de se tourner de nouveau vers Clara.

« Du calme, Jason. Voyons ce qu'elle a à nous dire. Comment vous appelez-vous ?

— Clara Barrot.

— Vous venez de Nouvelle-France ?

— De France.

— Barrot… Barrot… Ça me dit quelque chose. N'y a-t-il pas un conseiller du roi qui porte ce nom ?

— Mon père.

— Pourquoi êtes-vous partie de France ?

— Ma famille a voulu me marier de force à un riche industriel de Nouvelle-France. On est venu me délivrer et m'emmener en Arcanecout.

— On ?

— L'homme que j'aime. Il est actuellement dans les Rocheuses. »

Donner hocha la tête. Le vieil homme écoutait attentivement, les yeux mi-clos, le menton posé sur ses mains croisées.

« Parlez-nous donc de ce danger.

— Un sous-marin roico émerge régulièrement dans les baies de San Pablo ou de San Francisco et débarque des commandos chargés de semer la terreur dans la ville. Ils se sont introduits une fois dans ma maison et ont égorgé une partie de ceux qui y avaient trouvé refuge.

— Si vous voulez parler de ces séries de meurtres à l'arme blanche, il s'agit d'un ou plusieurs tueurs en série, des détraqués et non de commandos

infiltrés, objecta Larrimer.

— Absurde ! s'écria Clara. Même à plusieurs, des tueurs en série ne pourraient pas faire autant de victimes.

— Sur quels témoignages vous basez-vous pour cette histoire de sous-marin roico ? » demanda le vieil homme.

Des voix entrelacées s'élevèrent des haut-parleurs de l'écran, saturées, désagréables. Pat Donner l'éteignit d'une pression rageuse de l'index.

« Sur le mien, d'abord, répondit Clara.

— À mon tour de dire absurde, lança Larrimer. Comment auriez-vous pu voir un sous-marin dans la baie ?

— Nous avions mis un bateau à l'eau avec des amis pour pêcher dans la baie de San Pablo.

— Des femmes pêcheuses ? On aura tout entendu !

— Comme on ne trouve pratiquement plus de poisson depuis le départ des hommes pour le front, une amie et moi avons décidé d'apprendre le métier de la pêche. Nous avons été aidées par un ancien pêcheur à la retraite.

— Les femmes n'ont pas les capacités physiques de…

— Mes services m'ont informé de la reprise de l'activité de pêche à China Basin avec des équipages de femmes », coupa Pat Donner.

D'un signe de la main, le vieil homme invita Clara à poursuivre.

« Un jour, nous avons vu émerger un sous-marin à quelques centaines de mètres de notre bateau. Des hommes en sont sortis et nous ont pris en chasse à bord de chaloupes rapides. Nous avons réussi à leur échapper en nous réfugiant dans les terres. Puis nous sommes allées voir le colonel responsable du renseignement et, comme il refusait de nous croire, nous avons mis au point un système de surveillance – ce qui n'a pas empêché le sous-marin de débarquer d'autres commandos roicos.

— Si vraiment cela s'est passé comme vous le décrivez, Mademoiselle, je suis fort étonné de ne pas en avoir entendu parler.

— Vous êtes coupés du reste de la population…

— Nous sommes reliés au reste du monde par le réseau et les satellites.

— Tout dépend alors de qui contrôle le réseau… »

Pat Donner se leva et déplia son impressionnante carcasse.

« Seriez-vous en train d'insinuer, Mademoiselle, que notre réseau de renseignement et de surveillance est manipulé par des gens mal intentionnés ?

— C'est elle qui nous manipule, vitupéra Larrimer. Il n'est qu'à constater la façon dont elle s'est introduite ici.

— Je suis seulement chargée de dire à un membre du gouvernement dans quelle angoisse, dans quelle détresse se trouve la population de San Francisco.

— Vous croyez peut-être que nous n'en sommes pas conscients ? C'est la guerre, Mademoiselle, la guerre et toutes ses conséquences. Et nous savons que nous ne pouvons pas la gagner. Alors nous essayons de déchiffrer une autre voie.

— Quelle voie ?

— Qu’est-ce qui vaut mieux ? Une défaite totale, écrasante, ou une reddition honorable ?

— Mesurez vos paroles, Jason, intervint Pat Donner. Ou nous ne pourrons pas la laisser sortir d’ici.

— Vous comptiez donc la laisser repartir ? Une femme qui a usurpé l’identité d’une secrétaire assermentée ? Elle ne doit à aucun prix quitter ce bunker.

— Que voulez-vous faire d’elle ?

— L’enfermer dans l’une des pièces inoccupées du niveau d’en dessous jusqu’à ce que nous ayons statué sur son sort. »

Le vieil homme remua dans le fauteuil et s’éclaircit la gorge.

« Nous ne sommes pas censés recourir à ce genre de méthode en Arcanecout.

— Nous devons prendre toutes nos précautions pour éviter la guerre, Monsieur, affirma Larrimer.

— Elle n’est pas encore évitée…

— Nous attendons les dernières propositions de nos interlocuteurs. En espérant qu’elles soient honorables, acceptables.

— Trouvez-vous vraiment que le démantèlement de l’Arcanecout soit une fin honorable ?

— Le statut du futur État n’est pas encore déterminé. Quoi qu’il en soit, il sera certainement plus acceptable que l’extermination de la population et la destruction totale des infrastructures. »

Le vieil homme se tassa dans le fauteuil.

« L’histoire dira sans doute que nous avons bradé à bon compte le grand rêve de l’Arcanecout.

— Le rêve n’est pas le réel, Monsieur. Le réel, c’est la puissance militaire de la coalition qui s’apprête à nous attaquer. Le rêve n’est pas la raison.

— La raison est parfois la pire des déraisons… »

Larrimer se rapprocha de son interlocuteur et le fixa avec un soupçon d’arrogance.

« Une première décision a été prise à la majorité des Douze, Monsieur. On ne peut pas réécrire l’histoire.

— J’ai voté contre…

— Et vous étiez dans le camp des perdants, Monsieur. »

Clara fixa le vieil homme avec stupéfaction, prenant conscience qu’elle se trouvait en ce moment devant l’un des membres du collège gouvernemental des Douze.

« J’ai des doutes sur la façon dont se sont déroulés les débats.

— Le discours habituel des perdants… » grinça Larrimer.

Le vieil homme se leva et se dirigea d’une démarche chancelante vers la sortie de la pièce.

« Nous attendons donc les dernières propositions de vos interlocuteurs, Larrimer. » Il se retourna avant d'ouvrir la porte. « J'aimerais quand même en avoir le cœur net sur cette histoire de sous-marin. Vous vous en occupez, Donner ?

— Dans les plus brefs délais, Monsieur. Que faisons-nous de cette jeune femme ?

— Essayez de savoir ce qu'est devenue la véritable secrétaire et bouclez-la quelque part sans la maltraiter… »

Larrimer se tourna vers Clara avec un détestable sourire :

« Vous vouliez visiter le bunker ? Vous allez y rester beaucoup plus longtemps que prévu… »

Chapitre 22

Tête-en-Pierre s'engouffra dans le baraquement. L'excitation qui se lisait dans ses yeux exorbités et ses gestes saccadés ne présageait rien de bon. Les premières lueurs de l'aube se glissaient par les vitres sales et peinaient à chasser les ultimes poches de ténèbres.

La voix rugueuse de l'officier domina les ronflements du poêle et les craquements des tuyaux métalliques.

« Ça bouge en bas !

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda un homme.

— Ça veut dire, bougre d'âne, que les satanés roicos lancent leur attaque !

— Déjà ? Mais l'hiver…

— Faut croire qu'ils ont décidé de ne pas attendre la fin de l'hiver. Alors va falloir se préparer vite fait et se déployer sur les crêtes. Rassemblement dans une demi-heure en tenue de campagne. Vous avez juste le temps de manger un morceau. »

Les hommes se consultèrent du regard. Le moment à la fois attendu et redouté de l'affrontement avec l'armée ennemie était venu. Jean ne discerna aucun étonnement ni aucune peur dans les yeux d'Élan Gris. Vie et mort étaient pour lui des compagnes inséparables. Jack ne semblait pas appréhender la gravité de la situation. Il caressait le flanc de Vif tout en regardant d'un air étonné les visages soudain graves autour de lui.

« Exécution ! » cria Tête-en-Pierre avant de pivoter sur lui-même et de sortir d'un pas martial.

Un silence abasourdi ensevelit le baraquement après son départ.

« Ils vont nous mettre la pâtée ! »

La voix, pourtant à peine audible, avait résonné avec la force d'un coup de tonnerre.

« Pas le moment de gémir, répliqua une autre voix. On est venus pour se battre, et on se battra !

— J'ai une femme et deux gosses, j'ai pas envie de crever.

— Personne n'a envie de crever ! »

Le silence, de nouveau. Un sanglot étouffé résonna dans un coin.

« Aujourd'hui est un beau jour pour mourir, déclara Élan Gris d'une voix calme.

— Parle pour toi, le Rouge, rétorqua un grand gaillard au crâne chauve et aux oreilles décollées. Y a pas de beaux jours pour mourir.

— Un guerrier ne craint pas la mort.

— T'as rien d'autre à perdre que ta misère, toi ! Nous, on a des familles, des gosses, des maisons…

— Sa compagne attend un enfant, intervint Jean.

— Qui sait ce que représente un gosse pour un Rouge ? Ces gens-là sont pas chrétiens.

— Nous nous battons tous pour l'Arcanecout, Blancs, Rouges, Noirs… »

L'homme au crâne chauve secoua la tête d'un air presque haineux.

« Je crois bien qu'on s'est fait avoir avec cette histoire d'Arcanecout ! On a eu tort d'y croire.

— On ne peut pas avoir tort de vouloir changer les choses qui nous paraissent inacceptables.

— Tout ce qu'on va y gagner, le Français, c'est un joli trou six pieds sous terre !

— On ne part pas battus d'avance. Élan Gris, Jack et moi avons réussi à nous échapper d'une prison roico et à abattre un de leurs engins volants.

— La chance vous a souri une fois, c'est pas dit qu'elle vous fasse risette une deuxième fois !

— Qu'est-ce que tu proposes ? Déserter ? »

L'homme au crâne chauve baissa la tête.

« Je sais bien qu'on n'a plus le choix, qu'on est comme des rats pris dans une nasse…

— On va tout de même pas se laisser saigner comme des foutus rats ! hurla une voix grave.

— Ouais ! Faut se battre comme des êtres humains ! renchérit quelqu'un.

— Perdus pour perdus, autant leur mener la vie dure, à ces satanés roicos ! »

Une salve de clameurs salua ces paroles. Les hommes du baraquement s'animèrent et vérifièrent soigneusement leurs armes. Puis trois membres de l'intendance se présentèrent avec des chariots contenant des pots en fer-blanc remplis de mauvais café, des morceaux de pain plus ou moins rassis et de viande séchée au goût indéfinissable.

Le bourdon grave augmentait avec régularité, emplissant le silence des hauteurs. Les hommes s'étaient déployés sur les crêtes. La première division d'infanterie avait été répartie de manière à former un filet de plusieurs kilomètres de largeur. Derrière elle, se tenaient, en deuxième rideau, les cinquième et sixième divisions d'infanterie. On avait installé les rares canons mobiles et les mitrailleuses sur les pitons rocheux. Le soleil avait transpercé les derniers bancs de brume et la visibilité était parfaite. La neige avait encore

fondu dans les versants. Le vol des oies sauvages de l'autre jour augurait probablement d'un printemps précoce. Le vent répandait une tiédeur à peine perceptible entre les arbres dégagés de leurs gangues de glace.

Quelques heures plus tôt, Jean, Élan Gris et Jack avaient fait partie d'un groupe de deux cents hommes chargés de cribler le terrain de mines. Jean avait détesté manipuler ces engins de mort, pas seulement parce qu'ils étaient rouillés et menaçaient d'exploser à la face de ceux qui les enfouissaient dans la glace, mais aussi parce qu'il n'existait pas d'armes plus lâches et sournoises. Il avait cependant consenti à les disposer tous les cinq mètres environ, se disant qu'elles les aideraient peut-être à reculer l'échéance. Les événements qui se déroulaient dans les royaumes d'Europe, de Russie et peut-être des Amériques du Nord et du Sud, d'Afrique et d'Asie, poussaient les armées roicos à précipiter l'offensive. C'était là, dans ce grain de sable imprévu grippant l'effrayante machine, que résidait l'ultime chance de l'Arcanecout.

Boris leur avait confirmé que la guerre civile s'était déclarée dans les rues de Moscou et que les troupes restées sur place rencontraient les pires difficultés à contenir la multitude d'émeutiers excédés par les privations et les répressions. Le grand pope de l'Église de Russie avait lui-même déclaré que le temps était venu des changements, que le tzar devait prendre en compte les aspirations profondes et légitimes de son peuple. Boris avait ajouté que les atrocités n'étaient pas réservées à un seul camp et avait semblé se réjouir des exactions commises contre les soldats du tzar. Jean comprenait maintenant que les changements ne pourraient se produire sans effusions de sang, que certains membres du peuple exploiteraient les circonstances pour se venger des responsables de leur misère et inaugureraient ainsi un nouveau cycle d'horreurs, de colères et de frustrations. Comme si les hommes étaient condamnés à revivre éternellement les mêmes souffrances, à reproduire immanquablement les mêmes erreurs.

Trois mines avaient explosé, déchiquetant ceux qui étaient en train de les manipuler. Le fracas des détonations s'était prolongé un long moment dans les montagnes. On avait ainsi piégé le terrain sur une largeur d'une vingtaine de kilomètres, le couloir qui serait sans doute emprunté par le gros des forces de la coalition. La rumeur sourde qui enflait régulièrement semblait confirmer les estimations de l'état-major. Les engins ennemis s'étaient mis en route.

Le grondement s'amplifia soudain de façon très nette. Vif, le chien de Jack, se mit à sauter sur place en aboyant. Des formes noires et vrombissantes surgirent au-dessus d'une paroi rocheuse.

« Des hélicoptères ! » hurla Jean.

Ils virent alors une dizaine d'engins dont les larges pales hachaient l'air et qui, après avoir pris de la hauteur, piquèrent comme un essaim de guêpes vers les reliefs où étaient embusqués les soldats de la première division. Des traînées de feu jaillirent des canons disposés sous leur fuselage. Les roquettes pulvérisèrent les roches et projetèrent des corps désarticulés dans le vide.

Leurs premiers tirs effectués, les engins volants reprirent un peu d'altitude. Les glapissements des officiers dominèrent brièvement les ronronnements moteurs.

« À toi Jack ! » cria Jean.

Le garçon sourit et épaula son fusil de chasse. Il attendit que le premier hélicoptère revienne à l'assaut et passe à moins de trente mètres pour presser une première fois la détente. Jean vit nettement l'impact des plombs sur le cockpit de l'appareil, des lézardes blanches partant d'un minuscule cercle central. Jack tira une deuxième fois, pour le même résultat que lors de leur fuite du camp roico : il toucha le pilote dont la tête s'affaissa sur le côté. L'hélicoptère livré à lui-même piqua tout droit vers le sol et s'écrasa une cinquantaine de mètres en contrebas dans un bref et violent embrasement. Une clameur assourdissante salua sa chute.

Les mitrailleuses entrèrent à leur tour en action. Une averse de balles s'abattit sur les engins volants, dont deux décrochèrent tout à coup et percutèrent le sol à l'issue d'une série de vrilles. Les autres tentèrent de revenir à l'assaut, mais, accueillis par un tir de barrage qui en descendit un quatrième, ils finirent par rompre et s'éloigner. Les hommes se dressèrent hors de leurs abris et accompagnèrent leur retraite de gesticulations et de rires.

« Y a vraiment pas de quoi se réjouir ! fulmina Tête-en-Pierre. Ils vont recommencer, encore et encore, jusqu'à ce qu'ils aient ouvert la voie pour leur infanterie. » Il leva les yeux au ciel : « Et puis, vu le temps, ils peuvent très bien envoyer leurs avions.

— Faudrait pour ça qu'ils aient du pétrole ! lança quelqu'un.

— Le royaume du Centre en a, pour sûr. Et puis, s'ils acceptent de mettre le prix, les émirats leur en livreront. » Tête-en-Pierre se retourna et laissa errer un regard furieux sur les reliefs. « Qu'est-ce qui m'a foutu une bande de crétins pareils ! Restez donc planqués derrière les rochers, vous autres ! Les roicos vont pas tarder à rappliquer. »

Ils revinrent en effet, pour de nouveaux raids d'engins aériens qui, chaque fois, provoquaient de gros dégâts dans la ligne de défense et battaient en retraite avant d'être touchés par les tirs de barrage. Les roquettes sapaient les parois rocheuses, démantelaient peu à peu les abris naturels, obligeaient les hommes à se replier, à se réfugier toujours plus haut.

Le souffle d'une explosion lécha le front de Jean. Des éclats de roche lui cinglèrent le visage. Il regarda rapidement autour de lui lorsque la poussière et la fumée se furent dispersées, aperçut des corps inertes à cheval sur les arêtes rocheuses, et constata qu'Élan Gris et Jack n'avaient pas été touchés. Ce dernier ne prenait pourtant aucune précaution. Debout derrière son rocher, il continuait de viser les hélicoptères comme si c'était un jeu. Ses plombs atteignaient infailliblement leur cible. Jean était persuadé qu'il en avait abattu davantage que les mitrailleurs lourds et les canons. Des carcasses continuaient de brûler en contrebas. Le vent ne parvenait plus à disperser les odeurs lourdes de poudre et de carburant.

Les offensives cessèrent lorsque le soleil amorça sa course plongeante en direction de l'ouest. Comme il n'était pas question d'abandonner les positions, les bivouacs s'organisèrent. Les hommes montèrent leurs tentes de campagne et se regroupèrent pour allumer des feux de camp. On procéda à la distribution de couvertures et de nourriture. Jean mangea de bon appétit malgré le goût infect de la pitance qu'on leur servit, des boulettes de viande et des pâtes agglutinées baignant dans une sauce rougeâtre. Jack donna la moitié de sa ration à Vif.

Les premières étoiles s'allumèrent dans le ciel assombri et le froid déposé par l'obscurité leur rappelait qu'on n'en avait pas tout à fait fini avec l'hiver. Boris acheva son repas d'un rot sonore et d'une généreuse rasade du tord-boyaux dont personne ne savait ni comment ni où il s'en procurait.

« Des nouvelles de Russie ? » demanda Jean.

Boris sortit son petit boîtier de la poche de son manteau, l'alluma et en consulta l'écran.

« Rien nouveau… J'espérer que mon neveu Sergueï pas pris dans tuerie ! »

Jack sortit sa guimbarde et commença à en jouer. Des hommes reconnaissant l'air se mirent à chanter, certains même à esquisser des pas de danse. Tête-en-Pierre lui-même vint se mêler aux soldats. Quand il se fut égosillé pendant quelques minutes, il s'approcha de Jean et d'Élan Gris et s'assit sur une grosse pierre à côté du foyer. Il garda un temps de silence, les yeux rivés sur les flammes, avant de déclarer :

« J'avoue que j'ai jamais trop cru à votre histoire d'évasion de camp roico. Je vous ai encore moins crus quand vous avez prétendu que le gosse, là, avait descendu un hélicoptère. Je pensais que vous aviez voulu déserter ou rejoindre les rangs ennemis, puis que vous n'aviez pas eu d'autre choix que de revenir au camp. » Il se tut, posa ses coudes sur ses genoux et désigna Jack d'un mouvement de l'index. « Et puis je l'ai vu tirer, lui, et je me suis dit que j'avais sans doute eu tort. Que je vous avais mal jugés. »

Il retira sa toque de fourrure et secoua la tête pour libérer sa longue chevelure grise.

« Pourquoi êtes-vous venu en Arcanecout, Tête-en-Pierre ? demanda Jean.

— J'suis venu du temps où je m'appelais encore Selim.

— Selim ? C'est un nom turc ?

— J'viens des Aurès, une chaîne de montagnes d'Algérie. J'étais berger là-bas. On avait peur de moi, on me disait capable d'assommer un bœuf d'un simple coup de poing. Et puis je suis tombé amoureux d'une fille. La fille dont tous les garçons du village étaient amoureux. Mais c'est moi qu'elle a choisi. Moi, le pauvre berger. Seulement ses parents ne voulaient pas de moi. Alors j'ai décidé de l'enlever et de quitter le pays avec elle. Je suis venu la chercher en pleine nuit, puis on est partis, à pied, à travers les montagnes. Ils nous ont rattrapés. Le père, les frères, les cousins, tous les autres gars du village. Ils

l'ont frappée avec une telle violence qu'elle en est morte. Alors je suis devenu fou de colère, j'ai brisé mes liens et je me suis jeté sur eux. J'sais pas combien de crânes et de cous j'ai brisés ! J'ai réussi à leur échapper. J'ai marché sans m'arrêter jusqu'à la côte et me suis jeté dans un bateau. C'est comme ça que je me suis retrouvé en Espagne, que j'ai pris un autre bateau, plus grand, à destination d'Amérique et que j'ai fini par échouer en Arcanecout. »

Il rumina pendant quelques instants ses souvenirs avant d'ajouter, à voix basse :

« Je me suis pas marié, j'ai jamais pu oublier la première fille que j'ai aimée. J'ai recommencé à exercer mon métier de berger dans le Yosemite, puis je me suis engagé dans l'armée.

— Vous partagez les valeurs de l'Arcanecout ?

— Des grands mots pour moi. Du moment qu'un homme et une femme peuvent s'aimer en toute liberté, ça me va. Demain, la journée sera encore plus dure qu'aujourd'hui. »

Tête-en-Pierre se leva avec brusquerie et s'éloigna dans la nuit tombante.

« Je sais pas pourquoi je vous ai raconté tout ça… N'oubliez pas que je reste votre officier !

— Difficile à oublier ! » lança Jean.

Un rire tonitruant lui répondit.

Il pensa de nouveau à Clara. Comme il aurait aimé être à ses côtés en cet instant, comme il aurait aimé la prendre dans ses bras et la serrer contre lui à l'étouffer.

Un pays où un homme et une femme pouvaient s'aimer en toute liberté… N'est-ce pas la plus belle des définitions d'un endroit où il fait bon vivre ?

Chapitre 23

Mon Jean,

Tu ne devineras jamais d'où je t'écris…

Je ne sais pas ce qu'il est advenu de toi, mais je me confie comme si tu devais un jour lire ces lignes.

Des rumeurs disent que les royaumes coalisés ont lancé leur attaque dans les Rocheuses et sur les frontières du Nord. Nous n'avons aucune idée, ici, des dégâts engendrés par leurs premières offensives. Comme tu es en première ligne, je lutte de toutes mes forces pour ne pas me laisser déborder par la peur. Je veux continuer à croire que quelqu'un, là-haut, te protège. Ton père peut-être. Bien sûr, nous n'avons aucune certitude sur ce qui se passe après la mort, mais, dans cette terrible période que nous traversons, je me surprends à demander la protection des anges, des saints ou des disparus. Mon cœur s'arrêterait de battre si je n'avais pas cette certitude qu'on veille sur toi en haut lieu. Qu'on ne souhaite pas que tu quittes cette terre sans avoir eu le temps de vieillir, de tenir tes promesses.

Oh, comme j'envie la façon de voir d'Élan Gris ! Nadia elle-même semble nourrie de la sagesse de l'homme qu'elle aime. Son ventre rond ressemble à un grand point d'interrogation. Son calme et sa sérénité nous ont maintes fois surprises, Elmana et moi…

Mais je m'égare…

Je t'écris donc d'une pièce du bunker souterrain où siège le gouvernement de l'Arcanecout. Je te parlais dans ma dernière lettre de notre projet de contacter l'un des Douze pour l'alerter sur la présence d'un sous-marin roico dans la baie et des commandos d'assassins cachés dans ses flancs comme les guerriers grecs dans le ventre du cheval de Troie, de notre plan pour réussir à déjouer la surveillance, de la matraque que m'avait confiée Dan le Dingo… Eh bien le plan s'est déroulé conformément, ou presque, à nos prévisions ! Timothée m'a guidée dans le dédale des égouts. Malgré les éboulements dus aux bombardements et la présence inquiétante d'une multitude de rats, j'ai réussi à m'introduire dans le Castro et à assommer une jeune femme d'à peu près ma taille qui portait le badge nécessaire pour être admise dans le bunker.

J'ai eu de la peine d'être ainsi obligée de maltraiter une malheureuse contre laquelle je n'avais aucun grief. J'ai pensé à toi, contraint de tuer des

hommes que tu ne connais pas. La vie nous place parfois dans des situations qui nous poussent à agir contrairement à notre conscience. J'ai franchi sans problème les contrôles à l'entrée du siège du gouvernement. C'est là où les choses se sont gâtées : un homme du nom de Jason Larrimer connaissait la femme dont je portais le badge. Il ne m'en a rien dit, il m'a simplement invitée à le suivre jusqu'au bureau de l'un des assistants personnels des Douze. Là, il m'a confondue, m'accusant d'être une espionne au service de l'ennemi. J'ai alors choisi d'expliquer les véritables raisons de ma présence clandestine dans le bunker. Il y avait dans la pièce un autre homme, du nom de Pat Donner, et un vieillard qui m'écoutaient tous les deux d'une oreille attentive. J'ai raconté l'histoire du sous-marin et notre fuite devant un commando roico. Jason Larrimer refusait de me croire. J'ai compris, en les écoutant discuter entre eux, qu'ils étaient en désaccord sur la conduite des affaires de l'Arcanecout. Que deux partis s'étaient formés au sein du gouvernement. Je me suis aussi rendu compte que le vieillard était l'un des Douze. J'ai appris par la suite qu'il s'appelait Abraham Merrit. J'avais donc accompli ma mission puisque j'avais pu lui parler directement et lui exposer les inquiétudes de la population san-franciscaine. Jason Larrimer soutenait que les crimes étaient commis par une bande de tueurs en série sévissant la nuit dans les maisons et les rues de San Francisco, malgré le peu de crédibilité de cette thèse. Avant de sortir, Abraham Merrit a demandé à Pat Donner de mener une enquête sur la présence éventuelle d'un sous-marin ennemi dans la baie, preuve que mes paroles avaient tracé leur chemin dans son esprit. Puis, Larrimer persistant à me considérer comme une espionne, ils ont décidé de m'enfermer jusqu'à ce qu'ils aient statué sur mon sort.

Cela fait maintenant trois jours, je crois, que je suis bouclée dans une petite pièce meublée d'un lit de camp et pourvue de toilettes sommaires. Comme la lumière du jour ne parvient pas dans le bunker, j'ai un peu perdu le compte des jours et des nuits. Je me base sur les repas qu'on me livre à intervalles réguliers, plutôt bons d'ailleurs. Je me crois, par moments, revenue deux années en arrière dans la cave sombre et puante de la maison de Barnabé. J'ai réclamé et obtenu, lors d'une visite de Pat Donner, des feuilles de papier et des crayons pour t'écrire. Je suppose que mon absence inquiète Arn, Dan le Dingo, Paul et les autres. J'ai demandé à Donner s'il pouvait envoyer quelqu'un les rassurer, mais il m'a répondu que mon cas relevait désormais du secret d'État et rien ne pourrait filtrer tant qu'aucune décision officielle n'aurait été prise. On m'a permis de t'écrire mais je ne suis pas certaine que mes courriers te soient expédiés, pas pour le moment en tout cas. Donner m'a également confié qu'il avait lancé l'enquête au sujet du sous-marin et qu'il attendait le rapport de ses informateurs. Quand j'ai essayé de lui tirer les vers du nez au sujet des dissensions gouvernementales, il s'est contenté de sourire.

J'ai l'impression que la poursuite de la guerre dépend de la bataille capitale qui se joue en ce moment dans le fond du bunker. La poursuite de la

guerre, et donc ton sort, mon Jean. J'avoue que je suis prête à soutenir toutes les solutions, y compris les moins courageuses, pour mettre fin aux hostilités et augmenter tes chances de retour…

On vient… Je continuerai plus tard…

Pat Donner sort tout juste de la pièce.

Il était disposé à parler aujourd'hui. Il s'est assis sur l'unique chaise en fer de la pièce et m'a expliqué les enjeux de la partie qui se dispute entre les tenants minoritaires d'un Arcanecout intègre et libre, dont Abraham Merrit, et les tenants majoritaires d'un Arcanecout morcelé en quatre parties, chacune des parties devant être annexée par l'un des quatre autres royaumes d'Amérique. Il pense, comme Merrit, que nous devons refuser les propositions des royaumes coalisés ; elles cachent en réalité une grande inquiétude : des révoltes éclatent un peu partout dans le monde, pas seulement en Europe, mais aussi en Amérique du Nord et du Sud, en Asie, en Afrique… Comme une grande partie de leurs armées ont été mobilisés pour l'invasion de l'Arcanecout, ils doivent les rapatrier d'urgence et, donc, avant de les faire revenir, imposer une solution négociée. Voilà pourquoi ils ont précipité leurs attaques, pour nous mettre la pression et nous contraindre à capituler sans combattre. Le problème est qu'ils ont placé des agents dans l'entourage du gouvernement et que ces derniers sont parvenus à convaincre sept membres du conseil sur les Douze.

« Larrimer fait partie de ces agents ? » ai-je demandé.

Il a marqué un temps de silence avant de répondre.

« J'en suis persuadé, mais il est tellement prudent que nous ne sommes jamais parvenus à le coincer. Un vrai serpent. Il hypnotise ses proies avant de leur inoculer son venin. Je pense qu'il roule pour un royaume ou plusieurs, et qu'on lui a promis un poste important, gouverneur ou quelque chose d'approchant, lorsqu'il serait parvenu à ses fins. »

Tu vois, mon Jean, moi qui pensais soutenir toute proposition mettant immédiatement fin à la guerre, moi qui étais prête à m'asseoir sur mes principes, me voilà retournée comme une crêpe. Je crois maintenant que nous ne devons à aucun prix brader le rêve de l'Arcanecout. Que notre exemple est en train de « contagionner » (je ne sais pas si ce mot existe…) le monde et que le temps joue pour nous. Mon égoïsme, qui me pousse naturellement à soutenir les négociations menées par Larrimer et les siens, est mauvais conseiller : même si mon désir le plus cher est de te serrer dans mes bras, Jean, je sais que nos destins individuels se jettent et se dissolvent dans la grande cause de l'Arcanecout. Je pleurerai sans doute le reste de ma vie si tu ne reviens pas, mais une multitude d'hommes et de femmes verseront des larmes amères si les royaumes coalisés parviennent à démanteler le pays de tous les possibles. Des années, des siècles peut-être s'écouleront encore avant que les cous noirs n'osent relever la tête. Les enjeux de la bataille qui se déroule dans ce bunker sont cruciaux, et nous devons garder au fond de nous

cette foi, cette détermination qui nous permettra de renverser les montagnes. Pat Donner et Abraham Merrit se démènent pour tenter de retourner les membres du gouvernement ayant voté la première motion pour une reddition négociée. Je crois avoir compris que le temps leur est compté, qu'il ne leur reste que quelques jours pour tenter de renverser une situation bien compromise.

Donner m'a également parlé du sous-marin. Les premiers témoignages recueillis par ses agents ont confirmé mes dires. La terreur semée par les commandos roicos, tout comme les bombardements d'ailleurs, est destinée à préparer la population à une capitulation humiliante. Une partie du gouvernement était, selon lui, parfaitement au courant de la présence d'un engin sous-marin dans la baie. Il pense que les responsables du renseignement (tu te souviens de ce colonel que j'étais allée voir en compagnie d'Arn et de Paul ?) sont acquis à la cause de la reddition, qu'ils ont laissé agir les commandos roicos à leur guise parce que la psychose dans la population san-franciscaine favorise leur projet. Il aurait été facile de poser des mines dans le chenal d'entrée pour interdire au sous-marin de pénétrer dans la baie. Les alliés des royaumes coalisés ont donc, par calcul politique, permis la mort de centaines d'habitants de San Francisco. Des pratiques qu'on croyait à jamais proscrites en Arcanecout.

J'ai demandé à Pat Donner quelle suite il prévoyait de donner aux rapports de ses agents. Il a hésité un long moment avant de répondre :

« Nous allons réfléchir à un moyen de neutraliser ce sous-marin en toute discrétion…

— Vous n'allez pas confondre ceux qui étaient au courant et n'ont rien dit ?

— Nous n'avons aucune preuve. Et nous pensons que le moment n'est pas venu de les combattre frontalement.

— Ils vont continuer d'agir en toute impunité, d'exercer leur influence…

— Le travail dans l'ombre est souvent plus efficace que l'affrontement direct.

— Je croyais qu'on utilisait des méthodes différentes en Arcanecout. »

J'ai cru discerner de la tristesse dans ses yeux.

« Parfois, Mademoiselle, nous n'avons pas d'autre choix que de défier l'ennemi sur son propre terrain.

— Vous ne craignez pas que, sur son propre terrain, il soit plus fort que vous ? »

Il a haussé les épaules.

« C'est un risque à courir. »

Il s'est levé et s'est dirigé vers la porte.

« Combien de temps vais-je rester enfermée dans cette pièce ? ai-je demandé.

— Votre sort relève de ce travail dans l'ombre, a-t-il répondu sans se retourner. L'ennemi veut votre mort. Vous êtes en sécurité ici. Dehors nous ne

pourrions pas vous protéger avec la même efficacité.

— On pourrait peut-être prévenir mes amis ?

— Encore trop tôt.

— Avez-vous retrouvé Helen Gardner en bonne santé ?

— Elle a eu la peur et la bosse de sa vie, mais elle s'en remettra. Je lui ai expliqué les circonstances qui vous ont conduite à l'agresser, et je crois qu'elle vous a pardonné. »

Il est sorti et a refermé la porte à clef.

J'ai l'impression d'être coupée du monde. D'être réduite à l'inutilité, à l'impuissance, pendant que des combats fondamentaux se livrent dans les zones obscures. Pendant que tes camarades et toi subissez les premiers assauts des armées coalisées dans les Rocheuses.

Je me demande ce que deviennent Arn et les autres à China Basin, Elmana, Nadia, Inès et ses enfants à Vista Del Mar. Notre maison est-elle toujours debout ? A-t-elle brûlé comme tant d'autres dans le quartier ?

Et toi, Jean ? Où es-tu ? Que fais-tu ?

Toutes ces questions tournent en boucle dans ma tête et demeurent sans réponse… Le temps m'a prise en otage et ne me propose aucune ouverture, aucune porte.

Je me raccroche comme une damnée à ton visage, à tes yeux, à ton sourire, pour ne pas sombrer dans l'eau noire et froide qui sourd de mon âme.

La joie me sera-t-elle donnée de recevoir un jour de tes nouvelles ?

De te revoir ?

Tu continues d'emplir mon cœur.

À jamais.

Ta Clara

Chapitre 24

Les hélicoptères avaient craché leur feu depuis l'aube, obligeant les défenseurs à abandonner leurs positions et à se replier vers les forêts. Le vent ne parvenait plus à disperser la fumée des explosions et des arbres transformés en gigantesques torches. Une odeur âcre de poudre irritait la gorge et les poumons. Des cadavres jonchaient par dizaines les pentes où ne subsistaient que quelques taches de neige. On avait abattu plus de vingt engins volants ennemis, mais il en venait toujours d'autres, comme surgis d'une ruche gigantesque, chargés de roquettes qui émettaient un sifflement assourdissant avant de déclencher leur déluge de chaleur et de feu.

Les ordres des officiers se perdaient dans le vacarme.

« J'comprends pas pourquoi les roicos n'ont pas encore lancé leur infanterie, marmonna Tête-en-Pierre.

— Ils ne prendront aucun risque, avança Jean. Ils auront besoin de tous leurs hommes pour juguler les vagues d'insurrection qui menacent de les submerger chez eux. »

Jack rechargea son fusil et se redressa derrière l'amas de pierre qui leur servait d'abri. Vif, qui avait cessé de hurler après chaque détonation, se tenait contre les jambes de son maître, oreilles dressées, poil hérissé, gueule ouverte.

Jean n'avait plus revu Élan Gris depuis que la compagnie avait reculé, et une inquiétude de plus en plus vive le tracassait. La fumée l'empêchait de distinguer les corps allongés sur la partie plane et découverte qui s'étendait entre les crêtes et la forêt. Il n'avait pas reconnu la silhouette caractéristique du jeune Lakota parmi celles qui se faufilaient entre les arbres. Il espérait qu'Élan Gris n'avait pas été touché par un éclat de roquette ou par l'une de ces rafales tirées par les mitrailleuses embarquées dans les hélicoptères. Ils s'étaient pourtant tenus tout près l'un de l'autre lorsque Tête-en-Pierre avait donné le signal de la retraite.

« Avec les dégâts que leurs satanés engins ont faits, il ne leur faudrait pas plus d'une semaine pour nous écrabouiller, reprit l'officier en enfonçant son bonnet de fourrure sur sa tête.

— Ils ne disposent sans doute pas d'une semaine…

— Même si ce que tu penses est juste, mon gars, il leur faut déjà plus d'une semaine pour rentrer…

— C'est justement pour ça qu'ils sont pressés. On dirait qu'ils ont lancé

leurs hélicoptères juste pour nous effrayer et nous pousser à nous rendre.

— Nous rendre ? » Tête-en-Pierre cracha par terre avec une moue de dépit. « Jamais de la vie !

— Même si l'état-major nous l'ordonne ?

— Faudrait pour ça que l'ordre vienne de tout en haut… » L'officier désigna Jack, qui gardait son fusil pointé sur le ciel, comme un chasseur à l'affût dans un marécage. « Un drôle de gars, mais j'ai jamais vu un tireur comme lui ! »

Jean laissa de nouveau errer son regard sur le terrain découvert sans parvenir à se débarrasser de l'inquiétude qui lui fouaillait les entrailles. L'image des trois grizzlys qui avaient attaqué les pisteurs avant leur passage en Arcanecout lui revint en mémoire. Il se demanda pourquoi il était tout à coup relié à ce souvenir. Une forme titubante émergea des écharpes de fumée. Il eut un tressaillement d'espoir avant de constater qu'il ne s'agissait pas d'Élan Gris, mais d'un autre soldat mal en point qui menaçait de s'effondrer à chaque pas.

« Il reste des blessés en arrière, et nous ne pouvons même pas aller les chercher », maugréa Tête-en-Pierre.

Des grondements se rapprochaient et indiquaient qu'une nouvelle offensive était sur le point de se déclencher. Jean fut tout à coup frappé par une certitude, si forte qu'elle lui coupa la respiration : Élan Gris gisait, blessé, quelque part entre les crêtes et la forêt. Voilà ce qu'était venu lui annoncer le souvenir des trois ours.

Le premier hélicoptère apparut dans le lointain. Jack suivit sa progression de l'extrémité de son fusil. Une roquette fusa et explosa à une vingtaine de mètres de l'orée de la forêt. Des aiguilles, des brindilles et des particules de terre tourbillonnèrent autour d'eux. L'ombre noire de l'engin émergea de la fumée et fila une vingtaine de mètres au-dessus du sol. Jack tira une première fois. Ses plombs percutèrent le bas de la carlingue en provoquant des gerbes des étincelles, mais ils n'empêchèrent pas l'hélicoptère de poursuivre sa course et de lâcher une nouvelle roquette.

« On n'est vraiment pas à l'abri dans cette satanée forêt ! » gronda Tête-en-Pierre.

Jean prit sa décision, ou plutôt c'est la décision qui s'imposa à lui. Sans réfléchir, il bondit par-dessus le tas de pierres et fonça droit devant lui sur la partie découverte.

« Qu'est-ce que tu fous ? vociféra Tête-en-Pierre. Reviens ici, tu vas te faire massacrer ! Hé, bon d'là, c'est un ordre ! »

Jean continua de courir en contournant les cratères aux bords noircis forés par les roquettes. De nouveaux grondements couvrirent la voix furibonde de Tête-en-Pierre. D'autres hélicoptères surgirent de la fumée. Trois insectes noirs et vrombissants. Le staccato caractéristique d'une mitrailleuse se détacha du vacarme. Des balles soulevèrent des gerbes de terre à quelques mètres de Jean. Il ne ralentit pas l'allure, ni même ne chercha à

louvoyer. Les hélicoptères passèrent au-dessus de lui. Aucun d'eux ne fit demi-tour pour le prendre en chasse. Ils foncèrent vers la forêt et lâchèrent leurs roquettes, déchiquetant et embrasant les frondaisons. Il espéra que les souffles incendiaires épargneraient Jack. Il s'était attaché au garçon, cet être sans âge qui semblait incapable d'affronter le monde et qui traversait les situations les plus difficiles, les plus dangereuses, avec une grâce inouïe, comme si la matière n'avait sur lui aucune prise.

Longeant le bord d'un profond cratère, il entendit des gémissements. Il aperçut un homme recroquevillé derrière un petit tas de terre et, le cœur battant, dévala la pente. Il ne put s'empêcher d'éprouver de la déception lorsqu'il constata qu'il ne s'agissait pas d'Élan Gris. L'homme, âgé d'une quarantaine d'années, présentait une grave blessure au flanc droit et tentait de retenir de la main ses organes qui s'échappaient par l'entaille. Jean se pencha sur lui. Du regard, il l'implora de le secourir, mais il n'était pas transportable dans l'état. On ne pouvait plus rien pour lui. Des larmes vinrent aux yeux de Jean, qui se releva et commença à gravir la pente du cratère. Il aurait sans doute été charitable d'achever le blessé d'une balle dans la tête pour lui éviter de souffrir, mais il n'en avait pas la volonté, pas la force. Il parcourut plusieurs centaines de mètres sur le terrain découvert, avisa plusieurs cadavres couchés dans la terre.

Un peu plus loin, le vent soufflant des hauteurs avait balayé la fumée et dégagé les pentes dénudées qui s'élançaient vers les sommets. Les ronronnements lointains des hélicoptères et les déflagrations régulières ébranlaient l'air réchauffé par les feux conjugués du soleil et des explosifs.

Jean atteignit les premiers grands rochers qui se dressaient plus loin comme des sentinelles. Plusieurs cadavres gisaient sur des lits de cailloux. Il les examina rapidement. Élan Gris ne se trouvait pas parmi eux. De nouveaux grondements retentirent et l'entraînèrent à lever la tête. Des formes sombres jaillirent au-dessus des lignes découpées des crêtes : une nouvelle escadre d'hélicoptères, six engins volant en formation serrée. Plus aucun tir de barrage ne pouvait maintenant les arrêter. Les rares canons de défense et les mitrailleuses avaient été abandonnés sur place. Il se coucha contre une arête rocheuse le temps de leur survol, entrevit sous leurs fuselages les gueules saillantes des canons courts, renflés et criblés de trous, attendit qu'ils se fussent éloignés avant de se relever et de continuer son exploration, bâillonnant la petite voix qui lui affirmait qu'il était impossible de retrouver un homme dans une telle immensité.

L'air fraîchissait au fur et à mesure qu'il se rapprochait du sommet. Il essaya de se souvenir du chemin qu'ils avaient parcouru après le signal de la retraite. Pas facile : ils avaient couru aussi vite que possible tout en effectuant d'incessants crochets pour éviter les rafales tombant des hélicoptères. Il se demanda si les autres divisions de l'armée d'Arcanecout avaient mieux résisté que la leur à la première offensive ennemie ; peu probable, les mêmes causes produisant les mêmes effets. Il lui sembla reconnaître un groupe de rochers au

milieu duquel il s'était réfugié pour se mettre hors de portée des hélicoptères. Les déflagrations et les grondements n'étaient plus maintenant que des rumeurs lointaines.

Le vent qui s'engouffrait en sifflant entre les reliefs lui apporta des éclats de voix. Il tira son pistolet de sa poche et l'arma, puis il se dirigea prudemment vers la source des bruits. Ils provenaient d'un cirque naturel d'une centaine de pas de largeur. Parvenu au bord, il faufila entre deux excroissances et s'allongea pour observer le fond de la dépression. Il aperçut un groupe de soldats qui portaient les uniformes blancs de l'armée du royaume du Centre. Quatre Rouges parmi eux, vêtus de vestes et de pantalons de peau. Ces derniers étaient affairés à scalper un homme qui poussait des hurlements déchirants. Les roicos riaient à gorge déployée en le regardant se contorsionner sur le sol. Plus loin, se tenaient d'autres hommes, assis ou allongés, immobilisés par leurs blessures.

Élan Gris se trouvait parmi eux. Étendu sur le dos. Une large corolle pourpre maculait sa veste de cuir. Touché à la poitrine, il respirait, mais était incapable de se relever. Jean fut à la fois soulagé de le découvrir en vie et inquiet sur l'état de sa blessure.

À en juger par les deux cadavres aux crânes sanguinolents qui gisaient à l'écart, les Rouges avaient l'intention de scalper tous les blessés avant de les achever. Si Jean n'intervenait pas, Élan Gris finirait comme les autres sous les coutelas de ses tortionnaires. Il compta le nombre d'adversaires : une quinzaine. Trop pour que l'effet de surprise joue en sa faveur. Il pourrait en toucher maximum deux avant que les autres ripostent et encore, à condition que le pistolet tire à peu près juste. Il n'aurait ensuite aucune chance de les éliminer et de délivrer les blessés. Même s'il y parvenait, il ne pourrait pas les ramener tous à l'arrière. Il se tendit lorsqu'il vit un Rouge s'approcher d'Élan Gris, le saisir par le bras et le traîner sans ménagement au centre du cercle grossier formé par les roicos. Il lui fallut une bonne poignée de secondes pour calmer le tremblement de sa main droite. Son index se recroquevilla dans le pontet. Il n'avait pas le choix. Il visa encore jusqu'à ce qu'un grand calme se fasse en lui et que le canon du pistolet se soit parfaitement stabilisé. Il pressa la détente. L'arme tressauta dans sa paume. Il entendit à peine la détonation. Le Rouge, en contrebas, porta la main à sa tête avant de basculer en arrière et de rouler aux côtés d'Élan Gris.

La stupeur figea les roicos. Jean eut le temps de tirer trois autres balles avant que les hommes aux uniformes blancs et leurs alliés rouges ne réagissent. Trois balles qui, elles aussi, firent mouche. Il crut voir passer un éclair dans le regard d'Élan Gris. Affolés, les roicos s'éparpillèrent au fond du cirque qui n'offrait aucun abri.

Jean esquiva le premier tir de riposte en se réfugiant derrière l'une des deux excroissances rocheuses. Il risqua un coup d'œil au bout d'un petit moment. Les roicos et leurs alliés rouges s'étaient tous escamotés. Il ne restait en contrebas que les blessés et les cadavres. Il espéra un temps qu'ils avaient

pris peur et qu'ils s'étaient définitivement repliés, mais il aperçut leurs silhouettes dispersées sur les pentes et planquées derrière les reliefs. Il se rendit également compte qu'ils amorçaient un double mouvement tournant. Ils avaient deviné qu'il était seul et il leur suffisait de le prendre en tenaille pour le neutraliser.

Il songea à Clara. S'il ne tentait pas maintenant de fuir, il n'aurait aucune chance de leur échapper. Aucune chance de la revoir. Mais pourrait-il un jour avouer à la femme qu'il aimait qu'il avait abandonné son ami Élan Gris blessé sur le champ de bataille ? Pourrait-il fixer les yeux clairs de Nadia ? Pourrait-il lui-même se regarder en face ? Sa décision s'imposa, limpide. Il se battrait jusqu'à son dernier souffle pour tenter de secourir Élan Gris. Ce n'était pas seulement par devoir, c'était, il le sentait, il le savait, la solution la plus juste, la plus humaine.

Il observa la progression des roicos. Un petit groupe se déplaçait vers la gauche, un deuxième vers la droite, et trois hommes restaient au milieu, face à lui. Ils n'estimaient pas nécessaire de faire preuve du minimum de discrétion. Leurs vociférations et leurs rires se répondaient, comme si tout cela n'était pour eux qu'une sinistre farce. Perdu pour perdu, il projeta de dévaler à toutes jambes la pente, de hisser Élan Gris sur ses épaules et de remonter aussi vite que possible. Il constituerait certes une cible idéale pour les adversaires embusqués, mais, au moins, il aurait l'impression d'agir. Il guetta l'instant propice.

Un hélicoptère volant très bas et soulevant un nuage de poussière et de neige mêlée fit irruption au-dessus d'eux et provoqua la diversion que Jean attendait : il se leva, enjamba les excroissances rocheuses et se lança dans la pente. Des glapissements saluèrent son initiative. Sa nuque et son dos se contractèrent dans l'attente des premières balles. Des coups de feu éclatèrent. L'hélicoptère demeura en vol stationnaire au-dessus du cirque.

Jean atteignit le bas de la dépression et se rapprocha rapidement d'Élan Gris. Les tirs continuaient de retentir autour de lui, nourris, mais aucun ne le toucha. Il s'accroupit près du jeune Lakota et le souleva par un bras pour le jucher sur son épaule. Il crut discerner un sourire sur les lèvres étrangement pâles du blessé. Puis il se releva et entreprit de rebrousser chemin, ployant sous le poids de son fardeau.

C'est alors qu'il aperçut les formes brunes qui s'agitaient dans les pentes.

De gigantesques formes brunes qui se dressaient autour des groupes de roicos.

Des ours.

Une quinzaine de grizzlys surgis de nulle part. Leur vitesse d'exécution, en dépit de leur masse, empêchait les roicos de s'organiser, d'ajuster leur tir. Fasciné, Jean suivit un temps du regard les évolutions des grands plantigrades avant de se ressaisir et reprendre sa course. Il gravit sans encombre la pente et, une fois à la surface, s'éloigna sans se retourner. Le poids d'Élan Gris

s’associant aux nuits sans sommeil et à la fatigue des jours précédents l’obligea à puiser dans ses ultimes forces. Il perçut encore les cris d’agonie des hommes et les grondements furieux des ours. Il se demanda s’il n’était pas en train de rêver, s’il n’allait pas se réveiller dans la minuscule tente de campagne qui l’avait abrité pendant quelques nuits. Il craignit un moment que l’hélicoptère ne fonce vers lui et ne le prenne pour cible, mais l’engin volant s’éloigna dans l’autre direction.

Jean marcha jusqu’à la tombée de la nuit, luttant contre la fatigue intense qui lui ployait les jambes. Les engins volants roicos s’étaient retirés en abandonnant derrière eux une terre ravagée, des arbres calcinés et de nombreux cadavres. Les troupes de défense avaient encore reculé de cinq ou six kilomètres et étaient revenues dans leurs camps de base.

« Qui va là ? cria la sentinelle.

— Je suis de ton camp, répondit Jean. Je ramène un blessé.

— Montre-toi donc dans la lumière. »

Jean s’avança de trois pas dans le halo mouvant des deux lampes à huile suspendues et chahutées par le vent.

Une forme blanche jaillit de l’obscurité et se précipita sur lui.

Chapitre 25

« Suivez-moi. »

Pat Donner s'était engouffré dans la petite pièce et n'avait même pas pris le temps de saluer Clara. Ses cheveux en désordre, sa cravate dénouée, son teint rougeaud et les gouttes de sueur qui perlaient sur son front trahissaient une grande excitation.

Clara se leva et tira sur le bas de sa robe pour la défroisser.

« Où m'emmenez-vous ? »

Il lança seulement un coup d'œil par-dessus son épaule comme s'il craignait d'être dérangé.

« Je ne suis guère présentable », reprit Clara.

Elle ne s'était pas changée ni lavée depuis plusieurs jours, elle se sentait affreusement sale et laide.

« Aucune importance, marmonna Donner. On ne va pas à un concours de beauté.

— Où allons-nous ?

— Là où on a besoin de vous… »

Il sortit de la pièce et, du bras, ordonna à Clara de le suivre. Elle examina rapidement son reflet sur la surface relativement lisse d'une cloison et tenta de discipliner sa chevelure avant de le rejoindre dans le couloir.

Deux autres hommes s'y trouvaient déjà. Leurs gabarits impressionnants et leur air méfiant les désignaient comme des gardes du corps.

« Ils sont là pour nous protéger, expliqua Pat Donner.

— Nous avons donc besoin de protection ?

— Nos adversaires sont prêts à tout…

— Combien de jours ai-je passé enfermée dans cette pièce ? »

Le couloir étant légèrement incurvé, l'un des deux gardes du corps se chargea de vérifier que le passage était libre avant de leur faire signe d'avancer.

« Cinq, peut-être six, j'ai perdu le compte, répondit Donner.

— Des nouvelles du front ?

— Les royaumes coalisés ont lancé leur offensive, uniquement aérienne pour l'instant. Enfin, sans compter les bombardements venus de la flotte du Pacifique. Ils n'ont pas encore mis en mouvement leurs divisions d'infanterie. »

Clara fut surprise de ne voir personne dans les couloirs habituellement bondés. Un silence insolite avait supplanté l'atmosphère de ruche.

« Où sont-ils tous passés ? murmura-t-elle.

— Ils se sont rassemblés dans la grande salle des délibérations publiques », répondit Donner à voix basse.

Ils longèrent des bureaux déserts où des écrans continuaient de diffuser des images zébrées. Le couloir débouchait sur un espace dégagé plongé dans la pénombre.

Clara reconnut, devant elle, la grande porte dont le linteau et le chambranle portaient les sept couleurs de l'Arcanecout. Des bruits de voix étouffés traversaient les vantaux épais et fermés. Quatre hommes en uniforme et armés de fusils d'assaut montaient la garde. Ils ne bougèrent pas lorsque Donner et Clara se présentèrent devant eux. Ils ne bronchèrent pas davantage lorsque plusieurs silhouettes vêtues de noir surgirent d'une ouverture latérale et se déployèrent devant le secrétaire de Merrit et la jeune femme. Les deux gardes du corps vinrent aussitôt s'interposer.

« Laissez-moi passer, déclara Donner. Je suis le secrétaire particulier d'Abraham Merrit. »

L'une des silhouettes en noir, un homme d'une quarantaine d'années dont les joues et le menton s'ornaient d'un fin collier de barbe, s'avança d'un pas.

« La loi dit que, lorsque la salle des délibérations publiques est fermée, plus personne n'a le droit d'entrer. »

La dureté de ses yeux noirs allait parfaitement avec son ton péremptoire.

« Je vous connais, Van Haag, et je ne crois pas que ce soit à vous d'en décider, répliqua Donner.

— Nous sommes seulement chargés de faire respecter la loi.

— La loi ou la volonté de ceux qui vous tiennent en laisse ? »

Les lèvres de Van Haag se retroussèrent et dévoilèrent ses longues dents blanches.

« Nous ne sommes pas des chiens !

— Moi j'appelle ceux qui bradent l'honneur d'un pays des chiens ou, plus exactement, des charognards.

— Gardez pour vous vos leçons de morale. » Van Haag désigna Clara d'un mouvement de tête. « Vous essayez d'introduire une espionne dans le cœur même de l'Arcanecout.

— Mes services ont mené leur enquête et en ont déduit qu'elle n'était pas une espionne.

— On sait ce que valent vos services… »

Donner réprima son agacement d'un soupir bruyant.

« Cette jeune femme doit maintenant s'exprimer devant l'assemblée. Je pense que son témoignage aidera les Douze à prendre la juste décision.

— Douteriez-vous de leur sagesse ?

— Je redoute seulement les mauvaises influences.

— Ce qui peut paraître mauvais aux uns est parfois bon et juste pour d'autres.

— Laissez donc aux Douze le soin d'en juger.

— Ils ont tous les éléments en main. Il ne leur reste plus qu'à procéder au vote final.

— Écartez-vous. »

L'interlocuteur de Donner se figea dans une posture provocante.

« Vous pensez donc que vos deux gorilles vous permettront de franchir cette porte ? »

Clara n'entrevit aucune peur dans les yeux et sur les traits de Donner.

« Une dernière fois, écartez-vous, répéta-t-il d'un ton calme.

— Une dernière fois, Monsieur, vous n'avez pas le droit de pénétrer dans cette salle. »

Les gardes du corps interrogèrent le secrétaire du regard. Ils n'attendaient qu'un signe de sa part pour passer à l'action. Les hommes en noir avaient enfoui leurs mains dans la poche de leur veste ou de leur redingote et les avaient probablement refermées sur une arme. La tension monta d'un cran.

« Vous n'allez quand même pas vous servir de vos armes dans cet endroit ? lança Donner.

— Si nous l'estimons nécessaire pour le bien public, nous n'hésiterons pas une seule seconde, répondit Van Haag.

— L'Arcanecout a justement été conçu pour remplacer les armes par la parole et les lois.

— Quand les mots et les lois ne suffisent pas, il ne reste pas d'autre choix que de recourir aux armes. »

Donner toisa quelques secondes son vis-à-vis avant de lever le bras. Une vingtaine de gardes en uniforme qui s'étaient jusqu'alors tenus cachés sortirent de salles adjacentes, se déployèrent et pointèrent leurs fusils d'assaut sur les hommes en noir.

« Alors c'est votre sang qui risque de couler, reprit Donner. Et maintenant, consentez-vous à vous écarter ?

— C'est… illégal ! » vitupéra Van Haag.

Ses complices avaient commencé à reculer, les yeux rivés sur les gardes.

« Ne commencez pas à parler de légalité, vous qui passez votre temps à bafouer les lois. »

Le ton de Pat Donner était devenu cassant.

« Vous êtes d'ailleurs en état d'arrestation », reprit-il.

Van Haag pâlit.

« Pour quel motif ?

— Atteinte à la sûreté et l'intégrité du pays d'Arcanecout.

— Vous ne disposez d'aucune preuve…

— Vous faites erreur, mon ami : mes services, ces mêmes services qui ne valent rien selon vous, ont accumulé suffisamment de pièces pour vous

envoyer croupir un long moment à l'ombre. »

Van Haag tira soudain son pistolet de l'intérieur de sa veste et le pointa sur Donner.

« Dites-leur de reculer, ou je vous troue la peau !

— Trouez-moi la peau, répondit Donner sans s'émouvoir, et la vôtre sera aussitôt transformée en passoire. »

Un coup de feu claqua. Atteint au bras, Van Haag poussa un cri et laissa échapper son arme. Les autres ne bougèrent pas.

« Il vaut mieux pour vous suivre sagement ces messieurs, poursuivit Donner. Ce sont les meilleurs tireurs de l'Arcanecout.

— Vous vous êtes servis de l'armée pour parvenir à vos fins, murmura Van Haag. Vous… vous faites exactement le contraire de ce que vous proclamez. »

Un sourire affleura les lèvres de Donner.

« Je ne connais qu'une manière de combattre les scorpions : les écraser à coups de talon. »

Il prit Clara par le bras et l'entraîna vers la porte de la salle des délibérations. Les gardes s'effacèrent pour les laisser entrer.

Les Douze assis sur leurs sièges faisaient face à une salle bondée et bruyante. Jason Larrimer, installé au deuxième rang de l'amphithéâtre, s'efforçait de présenter un visage impassible même si, visiblement, l'irruption de Pat Donner et de la jeune femme l'avait surpris. Et contrarié. Clara crut également reconnaître le visage fin et pâle d'Helen Gardner un peu plus haut, et rendit son sourire à la jeune femme.

Le secrétaire s'était rendu près du siège d'Abraham Merrit et lui avait chuchoté quelques mots à l'oreille. Le vieil homme avait hoché la tête à plusieurs reprises et fixé Clara avec un sourire.

Dans sa corbeille qui dominait l'estrade, le responsable du protocole réclama le silence en frappant à plusieurs reprises sur son pupitre. Le brouhaha s'apaisa peu à peu.

« Les faits ont été exposés et les débats sont clos, l'heure est venue de passer au vote définitif. Je rappelle la question à l'assemblée : devons-nous accepter les conditions proposées par les royaumes coalisés dans le but d'éviter une guerre meurtrière ? »

Abraham Merrit leva le bras.

« La parole est donnée à l'honorable Merrit, cria le responsable du protocole.

— Assez parlé ! Il faut maintenant prendre notre décision ! Le temps presse… »

L'homme qui venait d'intervenir d'une voix puissante était assis sur l'un des douze fauteuils. Âgé d'une soixantaine d'années, il lissait du plat de la main une chevelure blanche extrêmement soignée. Clara surprit le coup d'œil furtif qu'il lança à Jason Larrimer.

« Je pense qu'il serait instructif pour l'auguste assemblée d'entendre un dernier témoignage, déclara Merrit.

— Les débats sont clos, je vous le rappelle. »

Merrit se leva et s'avança au bord de la scène.

« Étant donné la gravité de la décision que nous sommes amenés à prendre, je vous prie instamment d'entendre cette jeune femme. »

Il avait pointé son bras sur Clara.

« Il faudrait pour cela un vote, dit le responsable du protocole.

— Soit, votons. » La rapidité de la réaction de Merrit indiquait qu'il avait prévu cette éventualité. « Qui parmi les Douze souhaite prendre connaissance de ce témoignage ? »

Huit bras se levèrent presque instantanément sur les sièges.

« Huit voix, cria le responsable du protocole. La majorité requise est atteinte. Nous pouvons donc engager la suite des débats. »

L'homme aux cheveux blancs se renfrogna dans son siège. Merrit invita Clara à le rejoindre sur le devant de la scène. Elle tenta une dernière fois de donner un minimum d'ordre à sa tenue avant de s'avancer sous les feux conjoints des projecteurs et des regards des Douze. Un silence total retomba sur l'amphithéâtre. Elle croisa les yeux sombres de Jason Larrimer, pâle et tendu.

« Pendant que nous nous apprêtons à détruire le grand rêve de l'Arcanecout, la population san-franciscaine, cette population que nous sommes censés servir, lutte farouchement pour sa survie, déclara Abraham Merrit d'une voix vibrante. Elle nous donne la leçon, à nous qui devrions donner l'exemple. Nous nous sommes coupés d'elle comme tous ces pouvoirs que nous avons jadis combattus. Nous nous sommes enfermés dans nos certitudes, dans nos habitudes, et nous sommes sur le point de nous perdre…

— On connaît vos arguments par cœur, Merrit, intervint l'homme à la chevelure blanche. La question est de savoir si on continue de s'obstiner face à la coalition au risque de provoquer des millions de morts.

— La capitulation ne diminuera pas le nombre de morts. Elle l'augmentera au contraire. D'une autre façon, par les répressions, par les exterminations. Vous connaissez aussi bien que moi la logique des anciens systèmes. Tandis qu'en résistant, et même si nous sommes vaincus, nous aurons préservé l'essentiel, les idées, l'espoir, nous resterons un phare pour des millions d'êtres humains dans la misère, la souffrance et la détresse.

— La coalition propose des conditions honorables…

— Honorables pour qui, monsieur McAllister ? Honorables pour la coalition, surtout. Elle qui fait face aux insurrections populaires un peu partout dans le monde et qui a besoin de ses forces armées pour les réprimer. Je suis intimement convaincu que nous ne devons à aucun prix céder. Que nous devons résister de toutes nos forces jusqu'à ce que les royaumes coalisés soient contraints de rapatrier leurs armées. C'est une magnifique leçon de résistance que viennent nous offrir cette jeune femme et ses amis. J'aimerais

que nous l'entendions de tout notre cœur pour nous persuader que tout est possible. Elle s'est introduite dans le bunker pour justement nous alerter sur la détresse de la population civile. On l'a fait passer pour une espionne, on a voulu l'éliminer, mais nous l'avons protégée jusqu'à ce que nos services aient eu le temps de vérifier ses dires. »

Merrit se tourna vers Clara.

« Pouvez-vous raconter votre aventure à cette assemblée ? »

Elle s'éclaircit la gorge et prit une profonde inspiration pour apaiser les battements de son cœur. Un silence presque écrasant ensevelissait l'amphithéâtre. Elle eut un peu de mal à maîtriser les mots au début, puis ils coulèrent de sa gorge avec une fluidité et une force grandissantes. Elle retraça brièvement les circonstances qui l'avaient conduite en Arcanecout, sans occulter ses origines nobles, puis elle raconta comment Elmana et elle avaient eu l'idée de se lancer dans l'activité de la pêche avec Arn, un ancien pêcheur à la retraite, comment elles avaient vu un jour un sous-marin roico émerger dans les eaux de la baie de San Pablo, comment elles avaient échappé à un commando chargé d'éliminer tous les témoins, comment elle avait tenté d'alerter le service de renseignement, comment, devant l'échec de sa démarche, ils avaient conçu, Arn, ses amis et elle, un système de surveillance de la baie, comment ils n'avaient pas pu empêcher les tueurs roicos de se glisser dans la ville et de perpétrer des massacres, comment ils avaient alors décidé d'envoyer quelqu'un dans le bunker du gouvernement pour prévenir l'un des Douze de vive voix…

Comme elle l'avait promis à Arn et aux autres, elle mit toute la force de sa conviction dans sa voix. À la fin de son discours, les spectateurs agglutinés dans les travées de l'amphithéâtre restèrent immobiles et muets jusqu'à ce que les premiers applaudissements crépitent et qu'un véritable torrent sonore emporte l'assemblée.

Merrit écarta les bras pour réclamer le silence.

« Maintenant nous pouvons procéder au vote. Est-ce que nous saurons nous montrer dignes de notre population ? »

Le responsable du protocole frappa à plusieurs reprises sur son pupitre et hurla :

« Les faits sont exposés et les débats sont clos. Nous allons donc procéder au vote. »

Abraham Merrit adressa un sourire chaleureux à Clara avant de retourner s'asseoir sur son siège. Elle revint se placer près de Pat Donner sur le côté de la scène.

« À la question : devons-nous accepter les conditions proposées par la coalition pour mettre fin à la guerre, combien votent oui ? »

Un bras, celui de McAllister, puis un deuxième se dressèrent au-dessus des fauteuils.

« Deux voix pour le oui. Combien votent non ? »

Dix bras se levèrent à l'unisson.

« Dix voix pour le non. La proposition est rejetée. »

Le responsable du protocole abattit son maillet sur le pupitre. Des murmures s'élevèrent dans les travées de l'amphithéâtre. Jason Larrimer lança un regard haineux à Clara avant de s'éclipser. Pat Donner serra affectueusement la jeune femme sur son épaule.

Merrit se leva, se dirigea vers eux d'un pas étonnamment dynamique, s'arrêta devant Clara et lui pressa chaleureusement les deux mains.

« Sans vous, Mademoiselle, l'envoyée du destin, nous aurions très probablement échoué… »

Chapitre 26

En proie à une forte fièvre, Élan Gris délirait depuis deux jours.

Allongé sur l'un des lits alignés dans le baraquement transformé en hôpital de campagne, il s'agitait par moments et prononçait des suites de mots incohérents, un mélange d'anglais et de lakota sans doute. Le médecin militaire qui avait soigné sa blessure n'avait pas pu se prononcer sur ses chances d'en réchapper. Il avait reçu trois balles dans l'épaule, une autre dans l'omoplate, et perdu beaucoup de sang.

« Sa solidité plaide en sa faveur, avait ajouté le médecin. Mais les Rouges sont fragiles à certaines infections. »

Jean le veillait en compagnie de Jack et de Vif, qui s'était précipité joyeusement sur lui lorsqu'il s'était présenté devant la sentinelle du camp. Les hommes allaient et venaient dans le campement, las et démoralisés. Aucun ordre n'émanait de l'état-major, une absence de directives qui exaspérait Tête-en-Pierre. L'officier n'avait pas reproché à Jean de lui avoir désobéi ; il semblait même nourrir une grande estime pour un homme capable d'aller chercher un ami blessé en plein territoire ennemi.

Les roicos avaient cessé leurs attaques aériennes. On guettait avec inquiétude les grondements lointains des hélicoptères, mais rien d'autre ne résonnait dans le silence que les sifflements du vent, les craquements des branches et les voix des hommes. On se demandait pourquoi les armées des royaumes coalisés n'exploitaient pas l'énorme avantage représenté par leurs forces aériennes, pourquoi elles tergiversaient. Les troupes de l'Arcanecout n'étaient pourtant pas en état de leur opposer une véritable résistance. En attendant, on essayait de soigner les blessés qu'on avait pu récupérer après les raids aériens.

Comme on manquait de médicaments, et particulièrement de désinfectants, on avait nettoyé les plaies avec de l'alcool récupéré çà et là. Boris lui-même avait accepté de confier l'une de ses précieuses flasques de vodka aux médecins. Le Russe avait échappé aux roquettes et aux balles ennemies. Son neveu lui avait envoyé des nouvelles fraîches de son pays. Les insurgés, selon lui, avaient conquis plusieurs bâtiments stratégiques de Moscou, la capitale. Les combats faisaient rage dans les rues, on se battait dans chaque maison, dans chaque cour, sur chaque terrasse. Le pays tout entier s'était soulevé et, des campagnes, accouraient des groupes de paysans

venant prêter main-forte aux insurgés. Le tzar n'allait pas tarder à tomber. Seul pouvait le sauver le retour de ses armées envoyées sur les frontières de l'Arcanecout.

Jack partait régulièrement en compagnie de Vif et revenait quelques heures plus tard avec une oie sauvage, un canard ou un lapin des neiges qu'il préparait lui-même avant de les faire rôtir sur un lit de braises. L'atmosphère était étrange. La tension de la guerre était retombée et une certaine négligence régnait dans le camp. On assurait encore les tours de garde mais, si un bataillon ennemi s'était approché, on n'aurait certainement pas été en mesure de le repousser.

« Comment il va ? demanda Tête-en-Pierre en s'approchant du lit où reposait Élan Gris.

— Son état est stationnaire, répondit Jean. La fièvre n'est pas tombée.

— Bah, ce gars-là m'a l'air plus solide qu'un séquoia ! »

L'officier se dirigea vers le poêle qui émettait une douce chaleur. Dehors, brillait un soleil radieux et la température avait grimpé de plusieurs degrés, faisant fondre les derniers arpents de neige.

« Drôle de guerre si tu veux mon avis, murmura-t-il après quelques instants de silence.

— Les royaumes coalisés n'avaient pas prévu que leurs populations profiteraient de l'absence de leurs armées pour se soulever.

— Ouais, ils voulaient écraser l'Arcanecout et ce sont eux qui sont sur le point de disparaître ! Juste retour des choses, pas vrai ?

— Sans doute parce qu'on ne peut pas lutter contre le rêve de presque toute l'humanité…

— Qu'est-ce que tu feras, toi, une fois que tout ça sera terminé ?

— J'espère retrouver la femme que j'aime. Pour le reste, je n'en sais rien. Et vous ? Vous allez redevenir berger ? »

Tête-en-Pierre secoua la tête.

« Je crois bien que je vais redevenir Selim et retourner dans le pays de mon enfance. J'pourrai jamais retrouver celle que j'aimais, mais j'voudrais une dernière fois respirer l'air de mes montagnes. Faudra que je gagne un peu d'argent pour me payer le voyage. Avec ce que m'a versé l'armée, j'ai juste de quoi m'acheter une bouée de sauvetage !

— La guerre n'est pas encore finie… »

Tête-en-Pierre se retourna et plongea ses yeux clairs dans ceux de Jean.

« Pour moi, si ! Y a quelque chose de brisé dans leur mouvement. Ou ils nous auraient déjà écrasés.

— Fasse le ciel que vous ayez raison, Tête-en-Pierre.

— Je sens que rien ne sera plus jamais pareil. Et j'pensais pas voir ça avant de mourir.

— Vous êtes vous aussi plus solide qu'un séquoia… »

Tête-en-Pierre baissa les yeux sur la pointe de ses bottes avant d'ajouter, dans un souffle :

« La vie m'a déjà déraciné… »

Il se détourna avec brusquerie et se dirigea d'un pas lourd vers la porte.

Les hélicoptères revinrent deux jours plus tard, précédés de leurs grondements assourdissants. Jack sortit à toute allure du baraquement, suivi de Vif, et pointa son fusil sur les formes noires, qui survolèrent le campement à basse altitude, mais sans expédier ni roquette ni rafale.

Jean rejoignit le garçon devant la porte.

« Pas la peine de gaspiller tes cartouches, Jack. Ils n'ont pas l'air d'avoir d'intentions belliqueuses. »

Jack baissa son fusil, visiblement déçu. Les engins volants exécutèrent leur ballet assourdissant un long moment avant de s'éloigner et de disparaître à l'horizon. Les cris des hommes éparpillés dans les allées entre les baraquements exprimaient un profond soulagement. Jean scruta quelques instants le ciel d'un bleu pâle, presque blanc, avant de retourner au chevet d'Élan Gris.

Il fut surpris de constater que le regard du jeune Lakota avait recouvré son acuité et sa profondeur habituelles.

« On dirait que ça va mieux ! » s'exclama-t-il en se laissant choir sur la caisse en bois qui lui servait de tabouret.

Élan Gris esquissa un sourire avant de dire, d'une voix encore faible :

« Les démons ont quitté mon corps…

— C'est la deuxième bonne nouvelle de la journée ! s'exclama Jean.

— Quelle est la première ?

— Les hélicoptères roicos ont survolé le camp sans nous attaquer. J'ai l'impression qu'ils abandonnent. »

Élan Gris tenta de se redresser sur un coude. La douleur le fit grimacer et renoncer.

« Tu ne devrais pas bouger, le prévint Jean. Tu risques de rouvrir tes blessures.

— L'esprit… souffla le Lakota.

— Eh bien quoi, l'esprit ?

— C'est l'esprit qui nous rend forts et perd nos ennemis.

— L'esprit souffle sur toute la planète. L'ancien monde est en train de s'écrouler. »

Élan Gris fixa Jean avec une soudaine gravité. Son teint ordinairement cuivré avait viré au gris, comme s'il était couvert de cendres.

« C'est l'esprit qui t'a permis de me retrouver et de me ramener. »

Jean hocha la tête.

« J'ai eu la vision des grizzlys avant d'aller te chercher. Les ours sont une nouvelle fois venus à ton secours. »

Le médecin militaire se présenta. Il portait une blouse qui avait été blanche autrefois et un stéthoscope rouillé autour du cou. Ses yeux cernés et son allure voûtée traduisaient une grande fatigue. Il n'avait pas dormi

beaucoup ces derniers temps. Les roquettes et les balles roicos avaient fait des ravages dans les rangs des défenseurs. Il avait dû amputer des jambes et des bras déchiquetés par les éclats et, comme il ne disposait pas d'anesthésiant, il avait été contraint d'attacher les blessés pour les empêcher de bouger.

Il prit le pouls d'Élan Gris, lui examina les yeux et lui posa la main sur le front.

« Je ne donnais pourtant pas cher de sa peau, confia-t-il à Jean. On n'a pas pu extraire toutes les balles et j'avais peur qu'elles ne provoquent une infection. Faut croire que son heure n'était pas venue. »

Il baissa le drap et dénoua les pansements. Les projectiles avaient creusé des cratères d'une largeur de deux ou trois centimètres dans l'épaule et sur le flanc d'Élan Gris. Jean se demanda comment le Lakota avait réussi à survivre à ses blessures, vraiment pas belles à voir. Le médecin les examina un long moment, les désinfecta avec un onguent et refit des pansements propres à l'aide de morceaux de coton et de tissu blanc qu'il découpa avec des ciseaux. Puis il se rendit près de la fenêtre et laissa errer son regard sur les sommets qui se dressaient au-dessus des bâtiments.

« Si Dieu le veut, cette folie sera bientôt terminée, murmura-t-il. J'ai entendu dire que les armées roicos abandonnaient leurs positions. Dire qu'ils auraient pu nous écraser en moins d'une semaine. »

Jean le rejoignit et, à son tour, observa la cour dans laquelle les hommes désœuvrés s'occupaient comme ils le pouvaient.

« Vous pensez que nous allons rentrer quand ? »

Le médecin posa sur lui ses yeux d'un bleu foncé.

« Je suppose que nos chefs vont d'abord s'assurer qu'il ne s'agit pas d'une ruse.

— Étant donné leur supériorité, les roicos n'ont pas besoin de ruser.

— Vous avez sans doute raison. Mais c'est le rôle de nos chefs de prendre toutes les précautions. Vous êtes pressé de rentrer, hein ?

— Pas vous ? »

Le médecin secoua la tête d'un air las.

« Personne ne m'attend…

— Vous n'avez pas de famille ?

— Ma femme est un jour partie avec les enfants. Elle avait la nostalgie de notre pays natal. Comme je ne pouvais pas y revenir à cause de mes activités politiques, elle a profité d'une de mes absences prolongées pour entreprendre le voyage du retour. Depuis, je n'ai jamais reçu de nouvelles. Je ne sais même pas si les enfants et elle ont réussi à regagner le pays.

— Quel pays ?

— L'Italie. Nous habitions Rome avant de fuir en Arcanecout. »

Jean s'expliqua l'anglais chantant du médecin.

« J'ai soigné des opposants blessés, reprit ce dernier. Ce qui m'a valu d'être traqué par la police royale et pris en charge par un réseau clandestin. Voilà comment je me suis retrouvé à Los Angeles. Ma femme n'a jamais pu

s'habituer à notre nouveau pays. »

Il sembla à Jean que les yeux du médecin s'étaient embués.

« Peut-être qu'en Italie les choses bougent, que l'ancien régime sera bientôt renversé, que vous pourrez alors y retourner », avança Jean.

Son interlocuteur lui lança un regard tragique.

« En admettant que ma femme soit vivante, comment m'accueillera-t-elle ? Et mes enfants ? Me reconnaîtront-ils ?

— Vous ne le saurez pas si vous n'y allez pas… »

Le médecin hocha la tête.

« Sans doute. Mais j'ignore ce qui se passe en Italie… Et vous ? Quel est votre pays d'origine ?

— La France.

— Vous y avez laissé du monde ?

— Ma mère et mes sœurs. Je n'ai pas osé leur écrire pour ne pas leur attirer d'ennuis.

— Avez-vous l'intention d'y retourner ? »

Jean hésita.

« C'est une question que je ne me suis jamais posée… »

Ils patientèrent encore trois jours dans la boue du camp avant qu'enfin, l'état-major ne se fende d'une déclaration. Tête-en-Pierre s'engouffra dans le bâtiment hôpital et se dirigea d'un pas joyeux vers le lit d'Élan Gris. Jean, assis sur une caisse en bois renversée, se leva. Jack continua de caresser son chien tout en fixant l'officier de ses yeux inexpressifs.

« Du nouveau ? » demanda Jean.

Tête-en-Pierre prit le temps d'observer Élan Gris avant de répondre :

« On lève le camp ! Et cette fois, ce n'est pas pour partir au front ! On rentre chez nous.

— Quand ?

— Maintenant. »

Jean désigna Élan Gris.

« Il n'est pas en état de marcher…

— Faudra se débrouiller, mon gars. Dans quelques heures, il n'y aura plus personne dans le coin. Faudrait que tu trouves une charrette à bras pour le transporter, tu sais, un de ces chariots qui servaient à distribuer la nourriture. Avec un peu de chance, tu pourras le descendre en bas de ces foutues Rocheuses.

— Rien n'a donc été prévu pour rapatrier les blessés ? »

Les lèvres de Tête-en-Pierre s'étirèrent en une grimace.

Jean et Jack se mirent immédiatement en quête d'un chariot. Ils en trouvèrent un en médiocre état tout près des cuisines. Le dernier. Les autres avaient été réquisitionnés par des hommes qui y entassaient leurs armes, leurs vêtements et toute la nourriture qu'ils avaient pu ramasser. Déjà des colonnes éparses se formaient sur les sentiers qui dévalaient les pentes. On se repliait

dans le plus grand désordre. Il ne régnait pas la joie à laquelle on aurait pu s'attendre en de telles circonstances. Les soldats se hâtaient de quitter ces montagnes qui auraient dû être leurs tombeaux. Nul cri, nul rire, seulement des yeux brillants et des visages tendus, amaigris par les privations et le long hiver. Sans doute ne mesuraient-ils pas la chance incroyable que représentait la retraite des armées roicos rappelées pour se battre dans leurs propres pays. Ils en prendraient conscience plus tard, lorsqu'ils auraient retrouvé les leurs et repris une existence ordinaire.

Jean transporta Élan Gris jusqu'au chariot que gardaient Jack et Vif. Le garçon avait dissuadé deux hommes de s'en emparer en tirant une cartouche entre les jambes du plus proche. Ils installèrent le plus confortablement possible le Lakota sur un matelas de couvertures dépliées. Jean s'empara ensuite d'un grand jerrycan en fer qui contenait de l'eau potable, puis ils se mirent en route alors que le ciel se couvrait de nuages menaçants et que le camp était pratiquement devenu désert.

Tête-en-Pierre se joignit à eux à la sortie du camp. Il avait entassé dans un grand sac des victuailles qui, dit-il, lui avait valu un début d'explication musclée avec une poignée de charognards humains. Il avait également apporté deux tentes de campagne qu'ils glissèrent sur la grille inférieure du chariot.

« Ça vous dérange pas que je fasse la route avec vous ? demanda l'officier.

— Nous en sommes honorés », répondit Jean avec un sourire.

Ils se lancèrent dans le sentier au moment où les nuages éventrés libéraient leurs premières gouttes.

Chapitre 27

« Vous pouvez maintenant rentrer chez vous, Mademoiselle, la guerre est terminée. »

Un large sourire éclaira le visage ridé d'Abraham Merrit. Cela faisait plusieurs jours que le bunker résonnait de rumeurs folles. Les unes disaient que les armées coalisées se repliaient en toute hâte, les autres qu'elles feignaient de reculer pour mieux attaquer. Les informations en provenance des différents fronts étaient parfois contradictoires, et les satellites ennemis détournés par les techniciens expédiaient des images floues, difficiles à interpréter.

La veille, la nouvelle du désengagement des armées de la coalition avait fini par s'imposer, les bâtiments des flottes ennemies s'étaient retirés, et des clameurs enthousiastes avaient salué la fin du conflit.

Le cœur de Clara se mit à battre avec la force d'un gong. Jean allait bientôt rentrer. Sa joie fut aussitôt assombrie par l'inquiétude : était-il encore vivant ?

Elle n'avait pas eu la permission de sortir du bunker et de regagner sa maison de Vista Del Mar.

« Ils sont quelques-uns à vouloir se venger de vous, avait précisé Pat Donner. Vous serez plus en sécurité ici en attendant que les choses se décantent. »

On lui avait alloué une chambre plus confortable que le réduit dans lequel elle était restée enfermée plus d'une semaine. On lui avait même fourni des vêtements et des chaussures de rechange. Elle avait pu enfin se laver et se reposer. Elle pouvait entrer et sortir de la pièce à sa guise. Un garde du corps l'accompagnait dès qu'elle se présentait dans le couloir. Elle avait partagé quelques-uns de ses repas avec Abraham Merrit et d'autres membres du conseil des Douze, ravis de faire plus ample connaissance avec la jeune femme qui avait permis à l'Arcanecout d'éviter une capitulation précipitée et humiliante. McAllister, qu'elle avait croisé à deux reprises dans le dernier niveau du bunker, semblait lui vouer une rancune tenace. Il aurait dû pourtant se réjouir de la tournure des événements : non seulement la guerre était évitée, et avec elle des millions de morts, mais le grand rêve de l'Arcanecout pouvait se prolonger.

Elle avait demandé à Merrit pourquoi McAllister refusait de participer à

la liesse générale.

« Il n'est pas parvenu à sortir de son système de pensée, avait répondu le vieil homme. Il persiste à croire que la voie choisie était la bonne et il ne veut pas se déjuger. Et puis, il y a également l'attrait du pouvoir : les roicos lui avaient promis un poste de gouverneur général s'il les aidait dans leur entreprise.

— Comment le savez-vous ?

— Mes services étaient parfaitement informés, était intervenu Pat Donner.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dénoncé ?

— Ce genre d'individu se montre très prudent : il ne laisse jamais de preuves derrière lui. En l'absence de preuves, il aurait hurlé au complot et en aurait profité pour rallier les indécis à sa cause. Il fallait le combattre autrement.

— Nous avions un énorme avantage sur lui et ses complices, avait précisé Merrit. Ils croyaient avancer masqués, mais nous connaissions parfaitement leurs positions.

— N'empêche qu'ils ont bien failli nous avoir, avait grommelé Pat Donner.

— Failli, mon cher. Seulement failli… »

Clara n'avait pas revu Jason Larrimer, comme si ce dernier avait déserté le bunker.

« Deux gardes du corps vous accompagneront chez vous et y demeureront jusqu'à ce que la situation soit redevenue normale, déclara Pat Donner.

— Vous croyez vraiment que c'est nécessaire ? »

Le secrétaire s'était essuyé le front d'un revers de main.

« Les scorpions rôdent toujours, et il convient de vous protéger de leurs piqûres…

— Nous partons tous d'ici, ajouta Merrit. Nous regagnons dès aujourd'hui le palais officiel. Vous y serez la bienvenue quand vous le souhaiterez. »

Elle prit congé du vieil homme, qui l'embrassa chaleureusement, puis elle se dirigea vers la sortie du bunker, accompagnée de Merrit et des deux gardes du corps chargés de la suivre dans tous ses déplacements. En remontant les différents niveaux de l'abri souterrain, ils croisèrent une foule d'hommes et de femmes qui transportaient des caisses en carton ou des piles de dossiers. Une effervescence joyeuse régnait dans les couloirs. Éclats de rires et cris stridents transperçaient régulièrement le brouhaha. Dans les bureaux déserts, les techniciens démontaient les écrans et les glissaient dans des housses protectrices.

Une fois qu'ils furent parvenus au niveau qui donnait sur la rue, Pat Donner prit sans ménagement Clara par la taille, la souleva du sol et la pressa quelques secondes contre lui. Puis il la reposa avec délicatesse, se détourna et,

sans jeter un regard en arrière, il s'éloigna dans la pénombre du bunker.

Elle décida de se rendre à China Basin avant de remonter à Vista Del Mar. Elle voulait prendre des nouvelles d'Arn et des autres et les rassurer le plus rapidement possible sur son sort. Elle l'expliqua brièvement aux gardes du corps, qui se contentèrent d'acquiescer d'un hochement de tête. Elle leur demanda leurs noms. Ils lui répondirent d'un air gêné, comme si l'anonymat allait de pair avec leur fonction. Le premier, Antonio, était un homme au teint sombre et aux yeux noirs ; le deuxième, Jasper, avait un visage rond, rougeaud, encadré de cheveux blonds et bouclés. Ils se ressemblaient sur un point : leur gabarit. Même taille, même cou massif, mêmes larges épaules.

Ils traversèrent la ville en direction de China Basin. Les bombardements roicos avaient provoqué des dégâts considérables dans les quartiers. Par endroits, les rues n'étaient plus que des champs de cratères, de ruines noires et fumantes. La reconstruction de la ville prendrait sans doute beaucoup de temps. Des corps n'avaient pas encore été retirés des décombres. À l'odeur persistante de brûlé et de poudre se mêlait celle, plus sourde, des chairs en voie de décomposition. Clara dut même se pincer les narines en traversant certains passages. Des hommes, des femmes et des enfants déambulaient comme des spectres dans la désolation, à la recherche des leurs ou bien errant sans but, comme désorientés par leur chagrin et leur souffrance.

Ils arrivèrent à China Basin aux alentours de midi. Clara huma avec plaisir l'odeur familière de saumure et de poisson. Le soleil peinait à percer l'étoupe nuageuse posée depuis l'aube sur la ville. Elle eut un tressaillement de joie lorsqu'elle reconnut les formes élancées du *Bodo*, amarré à l'immense quai de bois. Elle accéléra le pas en direction du hangar délabré où s'étaient installés Arn, Paul, Dan le Dingo, Francis, Élie et les autres. Surprise de ne percevoir aucun des bruits habituels, elle fut tenaillée par une soudaine et vive inquiétude.

Elle pénétra dans le hangar, les deux gardes du corps toujours sur ses talons, et fouilla la pénombre du regard. Elle distingua les différents compartiments qui, séparés par des planches ou des cartons, servaient de chambres aux uns et aux autres, les restes d'un repas sur la grande table flanquée de chaises et de deux bancs, les filets en cours de ravaudage étalés sur le sol, quelques tenues utilisées pour les campagnes de pêche, des bottes… Elle fit rapidement le tour du bâtiment, mais ne trouva personne. Elle sortit par l'autre porte, espérant les découvrir sur le quai en train de rénover un bateau. Les seuls mouvements qu'elle remarqua furent ceux des mouettes qui se battaient pour des restes de nourriture en train de pourrir sur les lattes de bois. Elle se rapprocha alors du bord du quai pour observer la surface ondulante et scintillante de la baie. Aucune voile n'était visible sur les flots. D'ailleurs, les bateaux de la flottille de pêche, dont les coques ventrues grinçaient et s'entrechoquaient les unes contre les autres, étaient tous alignés face au ponton.

« Que fait-on, Mademoiselle ? »

La voix grave d'Antonio, qui s'était approché en silence dans son dos, la fit sursauter.

« Il n'y a personne, répondit-elle. C'est bizarre.

— Nous ne devrions pas rester là. »

Elle hocha la tête, prise d'une inexplicable envie de pleurer. Elle aurait tant voulu partager avec eux l'extraordinaire nouvelle de la fin de la guerre.

« Vous pensez que cet endroit est dangereux ? »

Antonio prit une profonde inspiration, comme s'il cherchait des informations dans l'air saturé de sel.

« Tout endroit est potentiellement dangereux, mais, ici, nous sommes totalement à découvert. Ceux que vous cherchez sont peut-être tout simplement partis en ville célébrer la fin de la guerre.

— Peu probable, mais possible… »

Elle évacua sa déception d'un soupir prolongé, puis elle décida de se rendre sans perdre un instant dans sa maison de Vista Del Mar pour savoir ce qu'étaient devenues Elmana et Nadia. Elle reviendrait plus tard à China Basin, peut-être au crépuscule.

« Je rentre chez moi, à Vista Del Mar.

— Ça fait une foutue trotte, marmonna Jasper.

— Pratiquement deux heures de marche, précisa-t-elle avec un sourire. Vraiment pas grand-chose pour des hommes en forme ! »

Elle se mit en marche sans passer par le hangar, se contentant de longer le quai. Au moment où ils arrivaient à l'entrée de China Basin, des hommes surgirent de baraques en bois et leur barrèrent le chemin. Une dizaine, vêtus de redingotes ou de costumes élégants. Antonio et Jasper se placèrent aussitôt devant Clara et se tinrent prêts à tirer leurs armes.

L'un des dix hommes s'avança de deux pas.

« Pas la peine de vous interposer, les gorilles, lança-t-il d'une voix rogue. Vous n'avez aucune chance.

— Essaie, et tu verras bien », répliqua Antonio.

L'homme esquissa un sourire qui donna à son visage un air de loup.

« Il vous suffit de nous livrer la fille. Vous pourrez ensuite aller vous faire pendre où bon vous semble. »

— Nous avons reçu l'ordre de la protéger et c'est bien ce que nous avons l'intention de faire », rétorqua Antonio d'une voix forte.

Son interlocuteur feignit d'applaudir avant de discipliner les mèches folles de ses cheveux noirs à l'aide de ses doigts écartés.

« Très touchant ! Alors vous risquez fort de perdre la vie.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? gronda Jasper.

— Ça, mon vieux, ça ne te regarde pas. Me dis pas que tu veux la garder pour égayer tes nuits… »

Jasper tira brusquement son pistolet et le pointa sur l'homme ; ce dernier ne perdit pas son flegme.

« Très rapide. Je suis impressionné. Mais si tu ouvres le feu, il ne te restera même pas une seconde à vivre. »

À peine avait-il prononcé ces paroles que des tirs jaillirent d'une des cabanes en mois et que le garde du corps, criblé de balles, s'affaissa avant d'avoir eu le temps de presser la détente. Antonio brandit à son tour son arme, mais, pas davantage que son alter ego, il n'eut la possibilité de s'en servir. Une deuxième salve le prit pour cible et le terrassa. Il chuta lourdement sur les planches du quai. Son pistolet lui échappa des mains et tomba dans les eaux du bassin à l'issue d'une longue glissade.

« Quels crétins ! Le sens du devoir a des limites, tout de même. »

L'homme à la tête de loup soupira et s'avança vers Clara, horrifiée.

« Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

— Quelqu'un vous répondra bientôt.

— Avez-vous un lien avec la disparition des gens qui logeaient à China Basin ?

— Si vous nous suivez sagement, vous aurez toutes les réponses à vos questions.

— Ai-je le choix ?

— Je crains bien que non. »

Ils l'encadrèrent pour la contraindre à les suivre. Elle crut qu'ils allaient se diriger vers la ville, mais ils prirent la direction de la baie, retraversant le quai dans l'autre sens.

« Comme les rues ne sont plus très sûres, nous utiliserons un autre moyen de locomotion », fit celui qui semblait être le chef de la troupe avec un sourire énigmatique.

Au bout du quai, ils installèrent la jeune femme dans l'une de ces embarcations légères et rapides semblables à celles qui avaient rattrapé le *Bodo* après l'émersion du sous-marin roico dans la baie de San Pablo. Trois hommes prirent place avec elle tandis que les sept autres se répartissaient dans deux embarcations identiques. Ils mirent les moteurs en route, sortirent du Bassin et se dirigèrent à grande vitesse vers le centre de la baie de San Francisco, soulevant des panaches blêmes dans leurs sillages. Clara resserra les bras autour de sa poitrine pour se protéger de l'air froid s'infiltrant sous ses vêtements. Pour la centième fois depuis son réveil, elle se demanda où était Jean. Sa chair, son âme proclamaient qu'il était vivant, mais elle n'osait pas encore y croire. Peur que ses rêves ne se fracassent sur la réalité.

« Nous sommes bientôt arrivés ! » cria le chef du groupe.

Ils étaient pourtant éloignés de toute terre. Les côtes n'étaient que des ombres figées dans les brumes. Le pilote coupa le moteur et laissa l'embarcation dériver sur plusieurs dizaines de mètres. Les autres l'imitèrent et le silence, à peine troublé par les sifflements du vent et les glissements des coques gonflées d'air, retomba sur la baie.

« Bientôt arrivés ? Mais où ? demanda Clara.

— Ne soyez donc pas si impatiente, Mademoiselle. Le temps nous

donne toujours les réponses… »

Les embarcations dérivaient à présent sur les faibles courants. Le soleil perçait maintenant les nuages et sa lumière tombait en colonnes obliques sur les eaux calmes.

« Il ne devrait plus tarder à arriver, ajouta le chef du groupe.

— Il ? »

Il ne répondit pas, gardant les yeux rivés sur la surface bleutée de la baie.

« Tu les as prévenus, au moins ? demanda l'un de ses deux comparses.

— Évidemment. »

Il sortit un étrange petit appareil de la poche de sa redingote et expliqua, devant le regard interrogateur de Clara :

« Il s'agit d'un communicateur à distance. Il émet des ondes que capte un récepteur quel que soit l'éloignement. Très pratique. Je leur ai envoyé des signaux dès que nous vous avons récupérée, Mademoiselle.

— Comment saviez-vous que je viendrais à China Basin ?

— Très simple : nous avons estimé que votre première visite serait pour ceux qui vous avaient aidée à pénétrer dans le bunker gouvernemental. Nous ne nous sommes pas trompés. Les êtres humains sont si prévisibles… »

Un large tourbillon agita soudain la surface de l'eau à une cinquantaine de mètres des embarcations.

« Les voilà ! » cria quelqu'un.

Chapitre 28

Après avoir dépassé la ville de Grand Junction, ils traversèrent l'Utah et le Nevada sous un soleil de plomb. Des troupes massées sur les frontières de l'est, il ne restait que de petits groupes épars, dépenaillés, silencieux luttant contre un vent desséchant, une poussière âcre et une chaleur écrasante. Les rares camions bâchés disponibles avaient été pris d'assaut et abandonnés pour la plupart, faute de carburant, au bout de quelques dizaines de kilomètres. Les villages qui se présentaient sur leur chemin étaient déserts, fantomatiques. Ils ne trouvèrent ni nourriture ni eau potable dans les maisons à l'abandon, à croire que toute vie s'était retirée de l'Arcanecout. Ils purent seulement se reposer dans l'ombre des chambres sur des matelas défoncés ou des couvertures entassées.

Jean se désespérait de leur lenteur. Il avait tellement hâte de retrouver Clara qu'il aurait pu marcher jour et nuit sans prendre de repos malgré ses pieds en sang. Mais il leur fallait pousser à tour de rôle le chariot et aussi ménager les vieilles jambes de Tête-en-Pierre qui peinait un peu à suivre le rythme. Boris, qu'ils avaient trouvé ivre dans un fossé, s'était joint à eux. Le Russe pestait sans cesse contre la canicule et les salopards de l'état-major de l'armée qui n'avaient rien prévu pour ramener les hommes chez eux. D'autant qu'il ne lui restait plus une goutte de vodka et que le manque le rendait parfois agressif. Il s'en consolait en affirmant qu'il rentrerait bientôt dans son pays natal : d'après son neveu, les troupes insurgées contrôlaient désormais le palais du tzar et les armées régulières rentreraient sans doute trop tard pour renverser la tendance. Il prévoyait de s'installer dans la ville de Saint-Pétersbourg, où il espérait récupérer la maison familiale et couler des jours paisibles en s'occupant des fleurs de son jardin.

Élan Gris allait mieux. Il tentait parfois de se lever pour marcher en compagnie des autres, mais Jean, craignant que ses blessures ne se rouvrent, le forçait à rester allongé sur le chariot. Jack, lui, suivait le train sans qu'aucune expression ne s'affiche sur son visage. Il scrutait sans cesse le ciel en quête d'une oie ou d'un canard sauvage pour constituer le menu du soir. C'était lui qui pourvoyait à la subsistance du petit groupe. Il ne manquait jamais son coup, avec une adresse qui continuait d'étonner Tête-en-Pierre. Vif courait aussitôt chercher le volatile abattu, qui parfois tombait à plusieurs dizaines de mètres d'eux dans les rochers ou sur la terre poussiéreuse. Ensuite

Jack le plumait, le préparait et le mettait à cuire sur un lit de braises qu'il allumait avec un vieux briquet à amadou hérité de son père. Parfois un lapin ou un lièvre venait rompre la monotonie de la volaille.

« Jamais vu un tireur de cette qualité ! s'exclama pour la centième fois Tête-en-Pierre. Et pourtant, j'en ai vu quelques-uns à l'œuvre. Il gagnerait haut la main tous les concours.

— Il y a concours de tir ? demanda Boris.

— Partout. Les hommes adorent montrer qu'ils sont les plus adroits.

— Les hommes toujours vouloir prouver quelque chose », grommela Boris.

Ils étaient arrivés à Carson City, l'une des dernières villes du Nevada. Le lendemain, ils entreraient en Californie et gagneraient ensuite San Francisco en passant par Sacramento et Oakland et en espérant que le pont qui reliait les deux rives de l'entrée de la baie serait encore debout. Sinon, ils devraient trouver un bateau pour rejoindre la capitale de l'Arcanecout. Ils avaient croisé un grand nombre de soldats aux alentours de Carson City, les uns bivouaquant à l'extérieur de la ville, les autres ayant pris d'assaut les chambres des hôtels et des maisons particulières, au grand dam de la population locale qui n'avait pas les moyens de s'opposer à ces hommes armés, hirsutes, et pour tout dire effrayants.

Une noria de véhicules était apparue dans le lointain. Leurs phares évoquaient une procession d'étoiles filantes. Ils s'étaient évanouis dans l'obscurité, à la colère des hommes épuisés qui avaient proféré des injures et traité de tous les noms d'oiseaux les chefs d'une armée qui, eux, se faisaient transporter sans se préoccuper de leurs troupes.

Élan Gris descendit du chariot pour partager le repas du soir, une oie et un lièvre un peu maigre. Jean voulut l'en dissuader, mais le Lakota refusa cette fois de l'écouter.

« Mes blessures sont refermées maintenant.

— Comment le sais-tu ?

— Ma chair s'est réparée, je le sens. Vous pourrez abandonner le chariot ici. Je ne vous retarderai plus.

— Ça tombe plutôt bien, intervint Tête-en-Pierre. Vu que les roues dudit chariot vont pas tarder à lâcher. Il a jamais été prévu pour faire une si longue route dans de si mauvaises conditions.

— Vous les Rouges, aussi durs que les Russes ! s'exclama Boris.

— Et sans vodka ! » ajouta l'officier avec un sourire.

Le Russe parut d'abord offusqué par la remarque avant d'éclater d'un rire tonitruant.

Le fumet de leur gibier en train de cuire attira trois hommes qui dormaient à la belle étoile et n'avaient plus rien à manger. Ils s'invitèrent au dîner sans demander la permission, tenant leurs armes bien en évidence pour montrer qu'ils recourraient à la force si on les contrariait dans leur entreprise.

« Hé, vous trois, c'est pas des manières ! maugréa Tête-en-Pierre.

— J'te connais, toi, t'étais le foutu officier qui faisait sa loi dans le camp, répliqua l'un des intrus, un homme aux cheveux roux et longs qui tiraient des rideaux fugitifs sur son visage émacié et estompaient régulièrement ses yeux verts. Tu sais où tu peux te les mettre, tes manières ? T'es plus dans le camp, la guerre est finie, on n'a plus à obéir à tes foutus ordres !

— On est prêt à partager, mon gars, faut juste que toi et les autres vous y mettiez un minimum de correction.

— Qui te parle de partager ? Ça fait deux jours qu'on a rien dans le ventre, on vous laissera que les os.

— T'es un soldat de l'Arcanecout, pourtant. On se conduit pas comme des charognards en Arcanecout ! »

L'homme roux balaya les arguments de Tête-en-Pierre d'un revers de main négligent.

« Qu'est-ce qu'on a gagné à venir dans ce foutu pays ? Juste une autre forme de misère…

— C'est le seul endroit au monde où les gens comme nous sont libres.

— Libres de quoi ? De crever, oui ! »

L'homme aux cheveux roux tendit le bras vers l'oie suspendue sur sa broche. Tête-en-Pierre l'arrêta d'un coup de poing sur le poignet.

« T'auras rien si tu demandes pas, compris ? »

L'homme se redressa comme un fauve avec, au bout de son autre bras, un pistolet.

« Si je te demande avec ça, ça ira ? »

Tête-en-Pierre ne parut pas le moins du monde inquiété par l'arme rouillée pointée sur lui. Les braises jetaient des lueurs rougeoyantes et changeantes sur les visages. Jean se crispa ; ce serait trop bête, si près du but, de mourir d'une balle perdue après être sortis indemne du camp roico et avoir survécu aux terribles attaques des hélicoptères. L'envie de revoir Clara le brûlait de plus en plus fort. Dans une semaine, peut-être un peu moins maintenant qu'Élan Gris avait recouvré ses forces, il serait à San Francisco, dans leur maison de Vista Del Mar.

Vif gronda, alarmé par la tension soudaine régnant autour du foyer délimité par des pierres. Jack s'empara discrètement de son fusil.

« Pose ce pistolet, mon gars, déclara Tête-en-Pierre d'une voix calme. C'était là-bas, dans les Rocheuses, qu'il fallait s'en servir. Pas maintenant, pas contre ceux de ton propre camp.

— J'hésiterai pas à m'en servir contre n'importe qui m'empêchera de manger ! »

Élan Gris fixait l'homme aux cheveux roux d'un air navré. Le comportement de certains hommes blancs le déroutait toujours autant : ils se contentaient de voler les ressources d'autrui au lieu de subvenir eux-mêmes à leurs besoins. Chez les siens, cette attitude aurait été considérée comme déshonorante, voire infamante. Les yeux clairs de Boris flamboyaient. Les comparses de l'homme roux avaient à leur tour levé leurs pistolets. La

grimace de l'un d'eux, au visage couturé de cicatrices, dévoilait une dentition très incomplète et noire. Jean se demanda ce que ceux-là étaient venus fabriquer en Arcanecout. Probablement n'avaient-ils pas eu le choix, chassés de chez eux par la misère, croyant que le royaume de l'ouest de l'Amérique du Nord serait un nouvel Eldorado.

Jean s'approcha calmement du foyer, retenant sa respiration, craignant à tout moment que l'un des trois intrus ne déclenche le tir. Mais, tenus eux aussi en joue par Jack et Boris, ils ne réagirent pas. Il souleva l'oie par les deux extrémités de la broche en bois. La peau ruisselante de graisse lui brûla les doigts. Il arracha d'abord une cuisse qu'il tendit à l'homme roux. Celui-ci hésita quelques secondes avant de s'en emparer et de la dévorer avec une invraisemblable gloutonnerie. Puis Jean préleva l'autre cuisse, la proposa à l'homme au visage couturé de cicatrices, qui s'en saisit sans réfléchir et y plongea avec avidité ses rares dents. Enfin, il offrit une aile au troisième intrus.

« Je pense qu'il y en a pour tout le monde », murmura-t-il après s'être essuyé les doigts sur le chiffon maculé de taches qui leur servait de torchon.

Tête-en-Pierre désigna d'un mouvement de tête les trois hommes en train de bâfrer.

« Eux avaient pas la même conception du partage que toi !

— Peut-être parce que personne n'avait jamais partagé avec eux… »

Ils atteignirent Sacramento en trois jours après avoir marché de l'aube à la tombée de la nuit. Des habitants de la ville proposaient de conduire les soldats dans leurs véhicules personnels à San Francisco contre une forte somme d'argent. La distance serait selon eux accomplie en moins d'une demi-journée.

« Ce foutu argent, on l'a pas ! » grommela Tête-en-Pierre.

Le garçon aux cheveux blonds qui s'était adressé à eux amorça un mouvement de recul en quête d'autres potentiels clients. Les voitures se croisaient au ralenti dans les rues, louvoyant entre les attelages de chevaux ou de bœufs qui traînaient des carrioles ou des charrettes.

« Hé, revenir ! » cria Boris.

Le garçon hésita avant de s'avancer de nouveau vers le petit groupe.

« Combien vouloir ?

— Mille *hope* pour vous cinq, prix d'ami.

— Quand nous conduire ?

— Cette nuit si vous voulez.

— Avoir carburant ? »

Le visage du garçon s'allongea, lui donnant un vague air de fouine ou de renard.

« J'ai ce qu'il faut. Tout se négocie dans le coin…

— Que dire toi si moi donner ça ? »

Boris sortit de la poche de son pantalon une bague sertie d'un diamant et

de deux pierres vertes, des émeraudes sans doute. Le garçon se saisit du bijou et se déplaça dans le faisceau de lumière tombant d'une fenêtre pour l'examiner.

« Valoir beaucoup plus que mille *hope*, lança Boris.

— T'es pas obligé, Boris, protesta Tête-en-Pierre. On peut finir à pied.

— Moi fatigué, marre de marcher ! Bague pour fiancée, mais fiancée mariée avec un autre. Sergueï me le dire. »

Les yeux du garçon brillèrent.

« Marché conclu. Je vous emmène cette nuit à San Francisco. Enfin, au moins jusqu'à Oakland si le pont n'est plus debout. »

Ils allaient gagner trois ou quatre jours grâce à Boris, et Jean lui voua une reconnaissance éternelle.

« Suivez-moi. »

Le garçon les conduisit à travers les rues de la ville vers un garage dont il avait soigneusement bouclé la porte.

« Pour éviter de me faire voler le carburant, expliqua-t-il en tournant une grosse clef dans la serrure.

— Quel âge as-tu, mon gars ? demanda Tête-en-Pierre.

— Seize ans, Monsieur.

— Et tu sais conduire une voiture ?

— Depuis l'âge de douze ans… »

La voiture était l'un de ces véhicules à plateau arrière ouvert qui servaient à ramasser les fruits dans les immenses vergers du sud de la Californie. Étant donné l'état de ses roues et de sa carrosserie, on pouvait avoir des doutes légitimes sur sa capacité à franchir les deux cents kilomètres entre Sacramento et la baie de San Francisco.

« Un de vous montera avec moi devant, les quatre autres et le chien derrière », proposa le garçon.

Tête-en-Pierre jeta un coup d'œil sur la banquette au cuir craquelé.

« Je propose que Boris, puisqu'il a payé, monte devant. Ce sera plus confortable. »

Le Russe refusa d'un mouvement de tête.

« Plus vieux devant. Toi, Tête-en-Pierre.

— Mais…

— Pas de mais ! »

Pour bien montrer que la conversation était close, Boris grimpa dans le plateau arrière en se servant du renflement de la roue arrière comme appui. Jean, Élan Gris et Jack, ce dernier portant Vif, le rejoignirent et s'assirent aussi confortablement que possible sur le plancher en tôle ondulée.

« Au fait, je m'appelle Élan, ajouta le garçon avant de s'engouffrer dans l'habitacle.

— Eh bien, Élan, lança Tête-en-Pierre d'un ton joyeux, démarre donc ta machine et ramène-nous à San Francisco. »

Même si le moteur émettait des toussotements inquiétants dans les côtes, même si les amortisseurs grinçaient chaque fois que les roues sautaient sur les nids-de-poule, le véhicule tint le choc. Élan roulait pied au plancher pour éviter d'être importuné par les petits groupes qui marchaient sur le côté de la route. La joie gonflait le cœur de Jean. Demain matin, il serait chez lui, il serrerait Clara dans ses bras, il recommencerait à vivre. Il chassa l'inquiétude inexplicable et oppressante qui se déployait en lui comme une ombre au soleil couchant.

« Tu crois que ton enfant est né ? » demanda-t-il à Élan Gris.

Le vacarme du moteur l'avait contraint à hurler. Le Lakota haussa les épaules, un mouvement amplifié par un cahot.

« Je ne le saurai que lorsque je le verrai. »

Chapitre 29

Visages graves, inquiets, Arn, Dan le Dingo, Paul, Francis et Shaar le Mongol se tenaient serrés les uns contre les autres dans l'espace exigu. Seul Élie, recroquevillé dans un coin, ne semblait pas prendre la mesure de la gravité de la situation. Un large sourire avait éclairé son visage lorsque Clara avait été poussée dans le réduit éclairé par une ampoule vacillante.

Leurs ravisseurs n'avaient même pas pris le soin de les attacher. Arn et les autres avaient pressé la jeune femme de questions. Elle leur avait expliqué que les armées roicos s'étaient retirées sans combattre. Des révolutions avaient éclaté un peu partout dans le monde et les royaumes coalisés avaient rapatrié d'urgence leurs troupes. Non seulement la guerre était finie, mais le grand rêve de l'Arcanecout allait sans doute se prolonger sur l'ensemble des continents et initier une nouvelle ère pour l'humanité. Elle leur avait raconté son séjour dans le bunker, sa rencontre avec Abraham Merrit, son discours devant l'Assemblée, les luttes intestines au sein du pouvoir, le triomphe final des partisans de la résistance et l'issue favorable qui s'en était suivie. Elle parlait lentement, tout comme eux d'ailleurs, peut-être parce qu'ils craignaient à tout moment de manquer d'oxygène. Difficile de croire qu'ils évoluaient désormais dans les profondeurs aquatiques. Un silence cotonneux étouffait tous les bruits. Le réduit aux parois de métal dans lequel on les avait enfermés ne leur offrait aucune vue sur l'extérieur.

« Ça fait au moins deux jours qu'on est enfermés là-dedans, avait marmonné Paul. Je me demande comment on peut encore respirer…

— Ils sont des réserves d'oxygène, avait répondu Dan le Dingo, dont les quatre-vingt-dix ans semblaient peser de plus en plus lourdement sur ses épaules voûtées. Ils remontent de temps en temps à la surface pour faire le plein.

— Comme les baleines, alors », avait suggéré Francis.

Lorsque le sous-marin avait surgi, ruisselant, non loin des embarcations légères, Clara avait immédiatement compris que c'était le mode de transport auquel l'homme à tête de loup avait fait allusion sur le quai de China Basin. Une immense terreur s'était déployée en elle et lui avait glacé les sangs.

« Votre carrosse est avancé, princesse ! »

L'embarcation s'était collée contre le flanc du sous-marin. Deux hommes surgis d'une trappe avaient pris Clara par les bras et l'avaient

contrainte à grimper sur le plancher métallique. Ses ravisseurs avaient aussitôt démarré les moteurs et s'étaient éloignés sur les eaux de la baie en direction de San Francisco.

La terreur de Clara s'était accentuée lorsqu'elle était descendue dans les entrailles du sous-marin. Sa respiration s'était accélérée, son cœur avait battu la chamade et son ventre s'était noué au point de la maintenir en permanence dans une nausée latente.

Tout semblait si exigu à l'intérieur de l'engin. Les coursives, les couchettes, les salles communes avaient été conçues dans un souci obsédant du gain de place. Malgré cela, il fallait faire sans cesse attention pour ne pas se cogner aux tuyaux et tubes saillants qui couraient le long des plafonds et sur les cloisons.

Les regards des hommes d'équipage l'avaient offensée et salie lorsqu'elle avait traversé leurs quartiers. Elle s'était sentie dans la peau d'une brebis convoitée par une horde de loups féroces. Personne ne lui avait expliqué pourquoi on l'avait amenée là. On s'était contenté de la conduire devant une porte arrondie et de la pousser sans ménagement dans le réduit.

Découvrir Arn et les autres prostrés contre les cloisons lui avait d'abord procuré un immense soulagement. Ils étaient donc vivants, et, apparemment du moins, en bonne santé. Puis les interrogations s'étaient enchaînées en elle et, comme elles ne trouvaient pas de réponses, elles avaient engendré un sentiment grandissant d'inquiétude. Qui les avait enlevés ? Pourquoi les avait-on bouclés dans une cale de ce sous-marin ? Que voulait-on faire d'eux ? Pourquoi ces roicos étaient-ils restés dans la baie de San Francisco ? Pourquoi n'épousaient-ils le mouvement général de retraite ?

« M'est avis qu'ils ne nous ont pas enlevés parce qu'ils nous ont à la bonne ! avait lancé Dan le Dingo.

— Mais pourquoi nous ? s'était étonné Paul. On ne représente rien. Ou si peu de chose.

— Peut-être qu'ils veulent nous inviter à une partie de pêche ? avait grommelé Francis.

— Vaudrait mieux dans ce cas être sur l'eau que dans l'eau », avait commenté Shaar.

L'étau qui resserrait ses mâchoires sur la poitrine de Clara commençait tout juste à se desserrer. Elle s'habituait peu à peu à l'idée qu'elle évoluait en ce moment même dans le fond de la baie. Elle avait vu le sous-marin émerger, elle avait vu des hommes en sortir, c'était donc qu'on pouvait survivre dans ces conditions, qu'elle n'était pas condamnée à manquer d'air, à étouffer.

On ne leur avait apporté ni repas ni boisson, ce qui tendait à prouver que le voyage serait court, ou bien encore que les occupants du sous-marin ne se souciaient pas le moins du monde du confort de leurs prisonniers. De même il n'y avait dans le réduit aucun endroit où satisfaire ses besoins, et Élie se tortillait dans tous les sens pour essayer de contenir une envie pressante.

« En tout cas, je dis que ces gars-là n'ont plus grand-chose d'humain,

maugréa Dan le Dingo. On va finir par croupir dans nos propres déjections !

— Ils vont nous laisser crever dans cette foutue boîte en fer ! gémit Francis. On ne retrouvera jamais nos corps.

— S'ils avaient vraiment voulu nous tuer, ils nous auraient fourrés dans un sac et jetés dans la baie, objecta Paul. Ils ne nous auraient pas offert ce petit voyage dans le monde des poissons.

— Inutile de s'énerver ni de se plaindre, conclut Arn. Attendons seulement de voir ce qu'ils nous veulent au juste. »

Ils gardèrent le silence et voguèrent sur les flots de leurs pensées. Le courant ramenait sans cesse Clara à Jean. Comment réagirait-il lorsque, après avoir poussé la porte de la maison de Vista Del Mar, il découvrirait qu'elle n'était pas là ? Personne n'étant en mesure de lui expliquer, il n'aurait aucun début de piste pour entreprendre les recherches et se perdrait en suppositions. Que ferait-il s'il ne la retrouvait jamais, ni vivante ni morte ? À cette pensée, son cœur se serra. Rien de pire que de ne pas savoir ce qu'était devenu l'être aimé, d'attendre presque malgré soi son retour et, donc, de mettre sa propre vie en suspens, de fixer sans cesse la porte en priant de toutes ses forces qu'elle s'ouvre et que la silhouette tant espérée se découpe dans la lumière de l'encadrement. Qui pourrait le consoler ?

Elle se ressaisit. Pas le moment de se plaindre. Elle n'était pas encore morte ni disparue, et elle devait mettre toute son énergie à sortir de cette situation. Une opportunité se présenterait, à un moment ou l'autre. Il lui fallait guetter toutes les occasions, comme un oiseau de proie perché sur un pic détecte les moindres mouvements au sol.

La porte s'ouvrit en grinçant. Deux hommes se présentèrent dans le réduit. L'un portait un bonnet de marin à pompon et un fusil d'assaut, l'autre, un officier sans doute, une casquette à visière dorée et un pistolet à la crosse nacrée.

« Veuillez nous suivre.

— Au fond de l'eau ? »

La question de Dan le Dingo s'acheva en un rire croassant. La plaisanterie ne fut visiblement pas du goût de l'officier, dont les traits marqués se rembrunirent.

« Suivez-nous ! » répéta-t-il sèchement.

Ils traversèrent de nouveau les étroites coursives et longèrent les pièces communes au milieu des marins dont certains s'amusaient à les bousculer. Protégée par Paul et Francis qui marchaient devant et derrière elle, Clara parvint à éviter d'être touchée par ces hommes aux regards luisants. Une lumière aveuglante tombait d'une trappe ouverte à l'avant du sous-marin. L'officier les invita à gravir les barreaux scellés dans le métal. Ils se retrouvèrent sur le pont encore humide. L'engin avait émergé depuis peu à la surface de la baie. Clara s'expliquait maintenant la sensation de monter ressentie quelques instants plus tôt.

Il leur fallut un moment pour s'accoutumer à la luminosité du jour. Le soleil brillait de tous ses feux dans un ciel uniformément bleu. Clara respira avec gourmandise l'air chaud et imprégné de sel. Elle avait l'impression de revivre.

Dan le Dingo rencontrait des difficultés à conserver son équilibre sur le pont. Aucune vague, aucun courant n'agitait pourtant l'eau étale. La fatigue et l'enfermement avaient sapé la santé déjà chancelante du vieil homme. Clara s'approcha et lui proposa son bras. Il s'y appuya avec un pâle sourire de reconnaissance. La mort semblait déjà avoir creusé son visage et repoussé ses yeux au fond de leurs orbites.

Le sous-marin s'était immobilisé tout près de la côte, rocheuse, noire, très découpée à cet endroit. Le flanc d'une barque frottait contre la coque métallique. Six hommes y avaient pris place, quatre d'entre eux près des avirons, les deux autres, armés de fusils d'assaut, assis à la poupe et à la proue. Les bancs du milieu étaient vides.

« Descendez là-dedans », aboya l'officier.

Comme ils hésitaient, il n'hésita pas à braquer sur eux son pistolet.

« Vite ! »

Ils s'entassèrent tant bien que mal dans la barque. Dan, Paul et Francis eurent besoin de l'assistance de Clara, d'Arn, de Shaar et d'Élie pour passer sans perdre l'équilibre du pont surélevé à la petite embarcation. Clara crut que Dan, dont le visage était devenu affreusement pâle, était sur le point de rendre son dernier souffle. Mais il récupéra, assis sur le banc, tandis que les autres se répartissaient autour de lui. Après que tous leurs passagers furent installés, les rameurs se mirent en action, et la barque parcourut en un temps assez bref les cinquante mètres qui les séparaient de la côte.

Ils accostèrent une bande de terre plate où il leur fut facile de débarquer. Se retournant et embrassant les lieux du regard, Clara estima qu'ils se trouvaient dans la baie de San Pablo.

« Qu'est-ce qu'on fout ici ? » grogna Francis.

Personne ne lui répondit. Un silence sépulcral régnait sur les lieux, à peine troublé par les cris lointains des mouettes et les murmures du vent chaud. Les mouvements scintillants de l'eau dessinaient des figures éphémères sur les parois rocheuses et noires.

« Suivez-nous. »

Deux hommes se placèrent en tête de la petite colonne et se dirigèrent, entre les reliefs, vers la bouche sombre de ce qui semblait être une grotte ou une galerie. Le contraste était saisissant entre la chaleur extérieure et la fraîcheur de la cavité dans laquelle ils s'introduisirent.

« On voit rien là-dedans ! » gronda Francis.

Seul un gémissement apeuré d'Élie, toujours effrayé dans les lieux obscurs, lui répondit. Une lumière brillait dans le lointain et leur permettait d'éviter les rochers et les concrétions qui parsemaient le sol. L'odeur de saumure s'estompait peu à peu pour faire place à des senteurs minérales plus

sourdes, moins prenantes. La lumière irrégulière de la lampe à huile provenait d'une salle contiguë, plus petite, dans laquelle avaient pris place d'autres hommes.

« Ah, voilà nos invités ! »

Clara reconnut immédiatement la voix qui avait surgi d'un recoin de pénombre, mais elle ne put y associer un visage précis jusqu'à ce que l'homme qui venait de parler ne s'avance dans le halo de lumière.

Jason Larrimer.

Ses yeux noirs s'étaient posés sur elle comme des oiseaux de proie.

« La célèbre Clara et sa troupe de vieillards, reprit Larrimer avec un sourire sardonique. C'est vrai, il y a bien un jeune parmi eux, mais il est débile ! »

Des éclats de rire ponctuèrent sa déclaration. Il s'approcha encore d'elle et la toisa du haut en bas avec une insistance malsaine.

« Que voulez-vous ? finit-elle par demander, principalement pour rompre la tension qui s'emparait d'elle.

— Ce que je veux ? répondit Larrimer. Vous n'avez jamais respecté ce que je voulais, Mademoiselle. Je voulais que les armées coalisées s'emparent de l'Arcanecout, le divisent en quatre et me confient le gouvernement de l'un des quatre territoires…

— Vous le vouliez, mais pas la population d'Arcanecout. »

Larrimer balaya l'argument d'un geste méprisant de la main.

« Les populations acceptent ce qu'on leur propose. On se fiche totalement de leur avis.

— Ce n'est pas ce que semblent penser les peuples. Ils se soulèvent un peu partout dans le monde. »

Larrimer baissa les yeux et resta plongé quelques instants dans ses pensées.

« Pourquoi le nier en effet ? reprit-il d'une voix empreinte d'amertume. Nous avons perdu. Il nous a manqué un ou deux jours, pas davantage. Et ces deux jours, Mademoiselle, c'est vous qui nous les avez volés. Vous et votre bande de vieillards. À quoi tiennent les victoires et les défaites parfois… À quoi tient l'histoire…

— Nous ? L'ensemble des peuples qui vivent sur cette terre, vous voulez dire.

— Il y a toujours un imprévu, un grain de sable qui grippe les machines pourtant bien huilées. » Larrimer pointa l'index sur Clara, puis sur Arn et les autres. « Vous avez été les grains de sable. Les importuns qui ont flanqué par terre un projet mûrement réfléchi.

— Nous avons seulement cherché à protéger la population san-franciscaine, intervint Arn. Et si vous aviez encore un soupçon d'humanité, Monsieur, vous devriez immédiatement renvoyer ces gens chez eux, eu égard à leur âge. »

Un sourire vénéneux fleurit sur la face émaciée de Larrimer.

« Bien sûr, bien sûr… Et pour vous prouver ma bonne foi, je vais m'exécuter sans tarder. »

Il tira un pistolet de la poche de sa veste et fit feu à trois reprises. Une balle atteignit le front, la deuxième le cou et la troisième la poitrine de Dan le Dingo. Le vieillard s'effondra presque aussitôt et percuta la surface rocheuse dans un son mat. Un hurlement s'échappa de la gorge d'Élie. Clara se pencha sur le corps de Dan et tenta de lui soulever la tête. Il avait déjà cessé de respirer.

« Vous êtes un monstre ! rugit Arn.

— Eh bien quoi ? Vous m'avez demandé de le renvoyer chez lui…

— Vous allez tous nous tuer, c'est ça ? » glapit Francis.

Larrimer acquiesça d'un hochement de tête.

« Bien sûr, mais je vais prendre mon temps. La vengeance est un plat qui se mange froid, et ma défaite est encore trop cuisante, trop brûlante. Vous êtes mes hôtes pendant quelque temps. Il ne vous sera fait aucun mal jusqu'à ce que je l'aie décidé. La mort pourra vous frapper à tout moment.

— Vous pourriez également accepter votre défaite et nous épargner », dit Clara après avoir doucement reposé la tête de Dan sur le sol.

Larrimer joua un court instant avec son pistolet.

« Vous épargner ? Désolé, je n'ai pas la défaite élégante. Je déteste m'en attribuer la responsabilité. Il me faut des boucs émissaires. Je partirai de ce pays maudit seulement après avoir accompli ma vengeance. Ensuite, je participerai probablement à quelque complot pour préparer la restauration, le retour des anciens régimes… Enfin, en supposant que les révoltes populaires réussissent à les renverser.

— Le bonheur de vos frères humains ne vous importe donc pas ? »

Larrimer remisa son arme dans la poche de sa veste, puis de la pointe de ses chaussures vernies, il repoussa les jambes de Dan le Dingo.

« Mes frères humains ? Ces êtres qui passent leur temps à se chamailler, à se dépouiller, à se bagarrer, à s'entre-tuer ? Si vous ne leur montrez pas la voie, ils se comportent comme de vils animaux. J'appartiens… disons, j'appartenais à ceux qui peuvent et doivent leur montrer la voie. Vous verrez ce qu'il adviendra de vos révolutions dans les temps à venir : pouvoir, argent, corruption, vengeances, mesquineries… Ils seront pires que ceux qu'ils auront renversés.

— Vous n'accordez pas un très grand crédit à la nature humaine.

— L'histoire montre qu'on ne peut lui accorder aucun crédit. Une certaine théorie dite de l'évolution prétend que nous descendons d'une branche animale. Nous n'avons aucune illusion à nous faire sur nous-mêmes, Mademoiselle. »

Jason Larrimer se détourna.

« Fin de la discussion philosophique. On va vous conduire dans vos nouveaux appartements et vous servir un bon repas. Profitez-en bien. Il sera peut-être le dernier. »

Chapitre 30

Au milieu du quartier de Vista Del Mar défiguré par les bombardements, la maison était là, toujours debout. Le cœur de Jean bondit dans sa poitrine. Il accéléra l'allure pour franchir les derniers mètres qui le séparaient de la porte d'entrée, bousculant les groupes éparpillés dans la rue. Malgré les dommages causés par la guerre, il régnait dans la ville une atmosphère de liesse rythmée par les chants, les rires, les coups de marteau, les grincements des scies et les crissements des roues ferrées des charrettes transportant les matériaux ou les denrées.

Élan les avaient déposés à l'aube à Sausalito, devant le pont qui reliait les deux rives de l'entrée de la baie. Ils ne purent le franchir, les bombes roicos l'ayant en grande partie détruit. D'après un passant, il faudrait sans doute plusieurs mois pour le remettre d'aplomb. Leur jeune chauffeur avait pris congé d'eux et était aussitôt retourné à Sacramento pour dénicher d'éventuels autres clients.

Ils n'eurent pas à chercher très longtemps un bateau. Une flottille d'embarcations de toutes sortes se tenait à la disposition des candidats à la traversée pour une poignée de *hope*.

Une femme d'une cinquantaine d'années à l'énergie communicative leur proposa de les conduire sur l'autre bord.

« Dix *hope* pour vous cinq, sans compter le chien, avouez qu'c'est pas très cher ! »

Sa barque rafistolée de partout semblait sur le point de se disloquer à la moindre risée. La femme portait un chapeau de cuir et une veste d'homme sur sa robe elle aussi mille fois ravaudée. Ils réussirent, en fouillant dans leurs poches, à rassembler huit *hope* et soixante *cents* qu'elle empocha avec une certaine vivacité.

« Ça fait pas le compte, mais, puisque vous m'êtes sympathiques, je vous traverse quand même. Si l'un de vous m'aide à ramer, évidemment, on ira plus vite. »

Jean se proposa, mais Boris s'installa avant lui sur le banc de nage et posa ses grosses mains sur l'aviron de droite.

« V'là un homme qui m'a l'air de savoir ce qu'il veut ! s'était exclamée la femme. Ça m'plaît drôlement ! »

La traversée leur avait pris une petite heure. Leur passeuse n'avait pas

cessé de parler tandis que l'étrave fendait les flots immobiles sous leur étoupe de brume. Elle était veuve depuis dix ans, ses deux filles ne s'occupaient pas d'elle, il fallait bien qu'elle se débrouille pour survivre, heureusement qu'elle avait pu récupérer cette vieille barque, qu'elle avait réparée elle-même et qui était devenue son gagne-pain, enfin, jusqu'à la réouverture du pont… La chaleur avait progressivement augmenté et le soleil brillait de tous ses feux lorsqu'ils étaient parvenus de l'autre côté.

« Eh ben, on dirait que ça a drôlement morflé dans le coin ! » s'était exclamé Tête-en-Pierre en découvrant les béances noires de San Francisco.

Jean non plus ne reconnaissait pas la ville qu'il avait quittée quelques mois plus tôt. Elle ressemblait désormais à une gigantesque bouche édentée. Pont semi-effondré, bâtiments incendiés, maisons détruites, rues criblées de cratères… Les quelques bateaux de pêche voguant sur les eaux de la baie étaient les seules traces d'activité.

Ils s'étaient séparés sur le quai. Tête-en-Pierre et Boris s'en étaient allés de leur côté après avoir chaleureusement salué leurs compagnons. Ils s'étaient promis de se revoir avant que Tête-en-Pierre n'entreprenne le voyage vers son Algérie natale et que Boris ne retourne dans sa chère Russie. Jean, Élan Gris et Jack avaient pris le chemin de Vista Del Mar, suivis de Vif à la curiosité émoustillée par tout ce qu'il voyait et reniflait dans les rues.

Jean poussa la porte et s'introduisit dans la maison, suivi d'Élan Gris et de Jack. Une jeune femme brune s'avança vers lui, visiblement effrayée. Il ne la connaissait pas. Trois enfants, un garçon et deux filles, des jumelles, se tenaient dans un recoin sombre de la pièce.

« Qui êtes-vous ? demanda la jeune femme.

— Ce serait plutôt à moi de vous poser cette question… C'est la maison que j'habitais avant la guerre. »

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent.

« Vous êtes… Jean ? »

Il acquiesça d'un hochement de tête. Elle désigna le Lakota resté légèrement en retrait.

« Et vous, vous êtes Élan Gris… »

Ils s'observèrent en silence pendant un moment jusqu'à ce que Jean reprenne la parole.

« Si vous nous connaissez, vous connaissez aussi Nadia, Clara et Elmana. Elles n'habitent plus ici ? Il leur est arrivé quelque chose ? »

La jeune femme baissa la tête, cherchant ses mots.

« Je ne me suis pas encore présentée. Je m'appelle Inès et voici mes enfants, Gonzalo, Francesca et Maria. Pour répondre à votre question, oui, elles habitent toujours ici. Elles m'ont offert l'hébergement alors que je n'avais plus nulle part où aller.

— Où sont-elles ? répéta Jean avec impatience.

— Comme Nadia était sur le point d'accoucher, Elmana l'a accompagnée à la maison d'une sage-femme pas loin d'ici.

— Et Clara ? »

Inès marqua un nouveau temps d'hésitation.

« Cela fait plus de quinze jours que nous sommes sans nouvelles. Elle avait conçu le projet de pénétrer dans le bunker souterrain du gouvernement pour informer les Douze de ce qui se passait réellement en ville, et depuis, nous ne l'avons plus revue. Elmana est allée se renseigner auprès des anciens de China Basin, ceux qui l'avaient aidée à passer à l'intérieur du périmètre protégé. Ils n'en savaient pas davantage. Puis elle s'est rendue au palais présidentiel pour tenter d'obtenir des informations, mais, là-bas, on lui a dit qu'on ne connaissait pas de jeune femme nommée Clara, que beaucoup d'habitants des villes soumises à un bombardement intensif disparaissent sans laisser de traces. »

Jean se contint pour ne pas libérer le cri de désespoir qui montait de ses entrailles. Élan Gris s'avança d'un pas et lui posa la main sur l'avant-bras.

« Nous partirons à sa recherche et nous la retrouverons. »

Jean chancela. Il ressentit tout à coup l'épuisement des journées de marche sous la chaleur associée à la fatigue des mauvaises nuits dans le baraquement des Rocheuses. Il se laissa choir de tout son poids sur le fauteuil le plus proche. Vif vint se frotter contre ses jambes en poussant des gémissements sourds, comme s'il partageait sa peine.

« L'esprit nous guidera », ajouta Élan Gris.

Au bord des larmes, Jean s'immergea dans les yeux sombres et brillants du Lakota.

« Qu'avez-vous fait de Paul ? »

Clara soutint sans ciller le regard dément de Jason Larrimer.

« Son heure était venue, répondit-il d'un ton badin. Le destin, que voulez-vous ? Et une certaine forme de logique : vous avez remarqué que ce sont les plus anciens qui partent les premiers ? »

Deux heures plutôt, les sbires de Larrimer étaient venus chercher Paul dans la petite cavité rocheuse qui leur servait de cachot. Il n'avait rien dit, il s'était contenté d'envelopper Clara, Arn, Francis, Shaar et Élie d'un regard à la fois serein et empreint de tristesse.

« Votre jeu est aussi morbide que stupide, lâcha Clara d'une voix sourde.

— Il n'est qu'un reflet du jeu de la vie.

— De votre vision du jeu de la vie… »

Jason Larrimer eut l'un de ces rictus qui donnaient un aspect grinçant, presque démoniaque, à son visage.

« Qu'importe. Je suis le maître du jeu. »

Arn, Francis, Shaar et Élie étaient restés allongés sur les couvertures dépliées qui leur servaient de matelas. Au centre de la pièce, sur une planche de bois, se devinaient les vestiges du repas qu'ils avaient partagé quelques heures plus tôt. La lampe à huile pendue au plafond à un fil de fer dispensait

un éclairage diffus, plaquant d'une teinte cuivrée les parois rugueuses et le sol inégal.

Larrimer observa un long temps de silence avant de se pencher sur Clara et de lui murmurer, d'une voix à peine audible :

« Vous avez le pouvoir d'en changer les règles, Clara. »

Elle n'aima pas son regard ni la façon dont il avait prononcé son nom.

« Comment ?

— Vous n'avez pas une petite idée ? »

Elle secoua la tête. Elle devinait ce qu'il tentait de lui suggérer, et elle le refusait de toutes ses forces.

« La vie de vos compagnons dépend maintenant de vous », reprit-il.

Elle eut l'impression que le diable en personne s'adressait à elle.

« Vous me plaisez énormément. Mais je veux que ce soit vous qui veniez à moi. Que ce soit votre décision.

— Vous appelez ça une décision ? Chez moi, on parle plutôt de chantage ! »

Elle avait haussé le ton sans s'en rendre compte. Les regards de Francis, Shaar et Élie étaient maintenant tournés vers elle.

« Qu'importe le nom dont on l'affuble ! cracha Larrimer d'un ton sec, mais toujours à voix basse. Si vous voulez éviter que l'un de vos amis soit tué ce soir ou demain, vous n'avez qu'à demander à l'un des gardes de vous conduire chez moi. C'est votre choix, donc votre décision. »

Il se redressa et se dirigea vers la sortie de la grotte. Les larmes aux yeux, Clara contempla ses quatre compagnons restants. Ils la fixaient d'un air interrogateur, inquiet, comme s'ils avaient deviné qu'ils avaient été l'objet de la conversation avec Larrimer. Clara ne put soutenir longtemps leur regard. Elle s'allongea sur ses couvertures et se tourna sur le côté pour dissimuler les grosses larmes qui roulaient sur ses joues. Jean était peut-être rentré maintenant. Peut-être était-il informé qu'elle avait disparu et avait-il commencé les recherches ? Mais comment pourrait-il la retrouver alors qu'elle avait été emportée sous les eaux et que sa disparition n'avait laissé aucune trace ?

Nadia présenta l'enfant à Élan Gris, qui le prit avec délicatesse et le leva au-dessus de sa tête en psalmodiant un chant lakota. Un garçon, aux cheveux très noirs et à la peau plutôt claire. Elmana s'était précipitée vers les deux visiteurs lorsqu'ils avaient poussé la porte de la maison de la sage-femme. Elle les avait étreints avec chaleur avant de leur dire que Nadia était en train d'accoucher et qu'elle n'avait pas de nouvelles de Diego ni de Clara. Pendant qu'Élan Gris se rendait près de sa compagne, elle avait raconté à Jean comment Clara s'était rendue dans le bunker gouvernemental par le réseau des égouts. On ne savait pas ce qui s'était passé là-bas. Elle était allée rendre visite à Arn et à ses compagnons à China Basin, mais eux non plus n'avaient reçu aucune nouvelle de la jeune femme. Puis, après la proclamation de la fin

de la guerre, elle était retournée au bassin : elle n'y avait trouvé personne. À sa grande surprise : Arn et ses compagnons n'ayant pas d'autre endroit où aller, ils n'avaient aucune raison de déserter le vieux hangar qui leur servait de refuge. Pour elle, la disparition de Clara et la leur étaient liées.

« C'est mon idée en tout cas, mais je n'ai aucune preuve de ce que j'avance. Seigneur, faites qu'il ne leur soit rien arrivé de grave !

— Et Diego ? Tu t'es renseignée auprès de l'armée pour savoir s'il était encore en vie ?

— Seigneur ! Je ne fais que ça depuis des jours. J'y passe tous les matins, à leur fichu bureau ! Leurs registres sont mal tenus. Ils prétendent qu'ils n'ont personne de ce nom-là sur la liste des disparus, ils sont totalement incapables de me dire ce qu'il est devenu… »

Jean retourna à la maison après l'accouchement de Nadia. Elmana l'accompagna, disant qu'il fallait maintenant laisser les deux parents seuls avec le nouveau-né. Au passage ils récupérèrent Jack, resté dehors avec Vif. Jean expliqua à Elmana dans quelles circonstances Élan Gris et lui-même s'étaient chargés du garçon dans les Rocheuses.

Un homme corpulent les attendait à la maison. Inès l'avait fait asseoir dans l'un des fauteuils du salon. Vêtu d'un costume d'une très belle facture, il se leva et observa un long moment Jean avant de lui tendre la main.

« Je suis Pat Donner. Vous êtes probablement Jean ?

— Comment me connaissez-vous ?

— Clara m'a longuement parlé de vous. Vous avez bien de la chance. C'est un privilège d'être aimé par une femme comme elle.

— Savez-vous où elle est ? »

Pat Donner secoua la tête.

« Pas encore. Je sais seulement qu'elle et ses amis ont été enlevés dans le secteur de China Basin. On a retrouvé les cadavres des deux gardes du corps chargés de la protéger sur le bord d'un quai où ils avaient été transportés par les vagues.

— Tous ces hommes que j'ai vus dehors, ils sont avec vous ? »

Donner déplaça son imposante carcasse jusqu'à la fenêtre et jeta un coup d'œil sur les environs.

« Pas toujours discrets, hein… J'ai mis l'ensemble de mes services sur l'affaire. Ils passent la ville au peigne fin pour essayer de découvrir un indice.

— Quelle fonction occupez-vous au juste ?

— Je suis le secrétaire particulier d'Abraham Merrit, l'un des Douze. Et je m'occupe des questions de sécurité intérieure.

— Pourquoi les aurait-on enlevés, ses amis et elle ? »

Pat Donner revint au centre de la pièce et tira sur les manches de sa veste.

« Je n'ai aucune certitude, mais je suppose que sa disparition a un lien avec le rôle qu'elle a joué dans le dénouement de la guerre.

— Quel rôle ?

— Elle a été l'élément inespéré qui nous a permis de retourner ceux des Douze qui étaient prêts à céder aux conditions de la coalition.

— Que pouvons-nous faire pour l'instant ?

— Pas grand-chose, je le crains. Il nous faut un début de piste. En espérant que quelqu'un dans cette ville ait vu ou entendu quelque chose. En tout cas, nous vous tiendrons au courant dès que nous aurons trouvé le moindre indice. L'un de mes hommes restera ici, près de votre maison, avec un communicateur à distance et se chargea de vous prévenir. Soyez en tout cas assuré que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour retrouver Clara. »

Pat Donner se retira après les avoir salués d'un hochement de tête. Jean le vit, par la fenêtre, s'engouffrer dans le véhicule noir qui stationnait sur le bas-côté de la rue.

« Tout n'est pas perdu, Jean. »

Il aurait bien voulu partager l'espoir d'Elmana, mais l'immense découragement qui l'envahissait le privait d'énergie, de volonté. Il n'avait plus qu'une envie, sombrer dans le tourbillon noir qui engloutissait son âme et disparaître à jamais.

Chapitre 31

« Je ne sais pas trop si on doit le croire. »

Pat Donner désignait le vieil homme édenté et chauve qui s'était exprimé dans un anglais à peine compréhensible. Élan Gris, Jean et Jack étaient entrés dans son vaste bureau du palais présidentiel quelques minutes plus tôt, prévenus par un agent que le secrétaire de Merrit souhaitait les recevoir d'urgence.

« J'ai promis une prime de mille *hope* à celui qui nous donnerait un renseignement exploitable, et depuis, j'ai reçu des dizaines de témoignages complètement farfelus. »

Jean examina le vieil homme, un pauvre hère vêtu de hardes au visage ravagé par les privations et l'alcool, un réfugié d'Amérique du Sud, probablement. Ses yeux noirs et profondément renfoncés dans les orbites luisaient sous ses sourcils fournis.

« Il vit sur les bords de la baie de San Pablo. Il dit qu'il a vu des hommes investir les grottes qui leur servaient de refuge, à lui et à d'autres gars qui vivent par là-bas. Il a voulu y retourner, il s'est fait tirer dessus.

— Quel rapport avec Clara ? » demanda Jean.

Les bruits de travaux entrepris pour rénover le palais touché par les explosions les contraignaient à parler fort. Le bureau de Pat Donner ressemblait lui-même à un chantier avec ses cloisons dénudées, son plafond éventré et les matériaux entassés dans un coin. Le secrétaire jetait des coups d'œil réguliers à l'écran qui trônait sur son bureau et dont les éclats lumineux se reflétaient sur son visage poupin.

« J'ai retenu son témoignage à cause d'un détail, reprit Donner. Il prétend avoir vu un sous-marin émerger tout près de la côte.

— Je ne vois toujours pas… »

Donner interrompit Jean d'un geste de la main.

« On peut imaginer que Clara – non seulement elle, mais ses compagnons qui habitaient China Basin, ont été transportés par sous-marin dans la baie de San Pablo. Ce qui expliquerait la raison pour laquelle personne n'a rien vu…

— La guerre est finie. Pourquoi ce sous-marin serait-il resté dans la baie ? »

Le secrétaire haussa les épaules.

« Je n’ai pas les réponses à toutes les questions. Nous avons seulement un début de piste. Il nous appartient de la remonter.

— Il peut nous y conduire ?

— S’il veut toucher ses mille *hope*, il n’a pas le choix.

— Quand partons-nous ? »

Donner éteignit son écran avant de se lever.

« Maintenant. Nous avons déjà perdu trop de temps. Comme le pont est coupé, nous nous y rendrons en bateau. Quatre de mes hommes viendront avec nous.

— Seulement quatre ?

— Que voulez-vous, mon jeune ami, le pays est en proie à un tel chaos que je ne peux pas disposer de tout mon monde. Mais j’emmène les meilleurs. Allons les rejoindre sur le quai de Fort Mason. »

Ils se dirigèrent vers la cour du palais où une voiture noire attendait en bas du perron.

« Abraham Merrit aurait souhaité vous saluer en personne, il n’en a pas eu le temps », ajouta Donner avant d’ouvrir la portière passager et de s’installer à côté du chauffeur.

Jean, Élan Gris, Jack, Vif et le vieil homme s’entassèrent sur la banquette arrière. La voiture démarra, sortit de la cour du palais et s’engagea dans les rues encombrées. Même si le chauffeur maintenait une bonne allure en louvoyant entre les petits groupes de piétons, les cratères, les charrettes et les autres véhicules, Jean eut l’impression désespérante qu’ils avançaient à une allure d’escargot.

Le regard du vieil homme s’enfuyait sans cesse par la vitre. Tout reposait sur son témoignage et sur les supputations de Donner. Les hommes qui s’étaient installés dans les grottes pouvaient être de simples trafiquants. Les probabilités étaient minces, pour ne pas dire infimes, qu’il y eût un lien entre eux et la disparition de Clara.

Élan Gris dénoua son bandeau et secoua ses longs cheveux noirs. Son air était grave, déterminé, comme chaque fois qu’il partait au combat. Il s’était présenté à l’aube à la maison de Vista Del Mar, paré des vêtements traditionnels lakotas, comme s’il avait pressenti que la bataille décisive se déroulerait dans la journée. Il adressa à Jean un sourire dans lequel il y avait de la fierté, de la détermination et de l’amitié.

Deux hommes se présentèrent dans la petite cavité et se dirigèrent vers Francis.

« Attendez », cria Clara.

Elle avait passé une nuit blanche. Les paroles de Larrimer avaient dansé une ronde endiablée dans sa tête. *La vie de vos compagnons dépend de vous… Votre choix, donc votre décision…* Elle s’était révoltée de toutes ses forces à la perspective de céder aux avances de leur geôlier pour sauver Arn, Francis, Shaar et Élie, puis, petit à petit, l’idée avait tracé son chemin dans son

esprit. À l'aube, elle avait pris sa décision : elle sacrifierait son honneur pour épargner les vies de ses compagnons. Même si elle n'avait aucune confiance dans les promesses de Larrimer, elle se devait au moins de donner une chance à ceux qui avaient partagé ses espoirs et ses luttes.

« Conduisez-moi auprès de Jason Larrimer », fit-elle aux deux hommes, les larmes aux yeux.

Arn se détacha de la pénombre et s'avança vers elle.

« Je crois avoir deviné ce que t'a proposé ce fou, et je ne peux pas accepter ton sacrifice. Tu sais très bien que, de toute façon, nous ne sortirons pas vivants de ces fichues grottes.

— Nous gagnerons du temps et nous augmenterons nos chances, dit-elle à voix basse.

— Ne lui donne pas cette satisfaction, déclara Arn d'une voix soudain dure. Nous ne craignons pas la mort. La seule vraie façon de lui résister, c'est de ne pas céder et d'accepter notre sort avec sérénité. »

D'un mouvement de tête, Clara désigna Élie toujours allongé sur ses couvertures dans un recoin d'obscurité.

« Et lui ? Il n'a même pas quinze ans. Est-ce qu'il ne mérite pas qu'on lui offre une chance ?

— Encore une fois, Clara, aucun d'entre nous ne sortira vivant de ces grottes. Alors, accorde-toi, accorde-nous cette ultime grâce de ne pas céder au chantage de ce monstre. »

Des larmes silencieuses glissèrent des yeux de Clara et roulèrent sur ses joues.

« Je me sentirai coupable si je n'essaie pas…

— Coupable ? »

Arn s'approcha d'elle et lui posa la main sur l'avant-bras.

« Coupable, toi ? reprit-il. N'inverse pas les rôles s'il te plaît. Je te le demande du fond du cœur : ne va pas chez cet homme. »

Pendant quelques instants, Clara soutint sans ciller le regard d'Arn, puis elle se détourna et se dirigea vers les deux hommes.

« Emmenez-moi auprès de Larrimer. »

La côte noire et découpée se rapprochait avec une lenteur exaspérante.

Le bateau filait pourtant à vive allure sur l'eau aussi lisse qu'un miroir. Le soleil se levait à l'est et ses rayons obliques vêtaient la baie d'or pâle. Pat Donner, Élan Gris, Jean et le vieil homme édenté se tenaient à l'avant de l'embarcation. Jack, qui avait pris Vif dans ses bras, et les quatre hommes du secrétaire s'étaient assis sur les bancs rivés au plancher. La silhouette du pilote se devinait derrière la vitre sale de la cabine.

Le vieil homme avait pointé le doigt sur un relief sombre qui ressemblait vaguement à une tête de loup.

« Là… là…

— Vous en êtes certain ? » avait demandé Donner.

Le vieil homme avait acquiescé d'un hochement de tête résolu. Pat Donner avait fait signe au pilote de suivre la direction indiquée par son bras.

« Vous avez une idée de leur nombre ? demanda le secrétaire d'une voix forte pour dominer le grondement du moteur.

— Beaucoup, répondit le vieil homme.

— Beaucoup comment ? Plutôt dix ? Plutôt vingt ? Plutôt cent ?

— Vingt. »

Il leur fallut encore une demi-heure pour atteindre la côte. Le pilote coupa le moteur et finit en dérive jusqu'à ce que la coque vienne doucement heurter la paroi abrupte. Ils accostèrent une roche basse et plate où ils purent débarquer sans difficulté. Donner ordonna au pilote de repartir vers le large et d'attendre son signal pour se représenter au même endroit.

Guidés par le vieil homme, ils s'enfoncèrent entre les reliefs sculptés par le sel et le vent. L'impatience de Jean grandissait. Il la jugulait de son mieux, mais elle le débordait, accélérant sa respiration et les battements de son cœur, rendant ses gestes nerveux et saccadés. Dans quelques instants, il saurait si la piste improbable le conduisait à Clara ou à une nouvelle désillusion. Vif sautait allègrement de rocher en rocher, s'arrêtant de temps à autre pour fixer quelque chose dans les flaques d'eau claire qui emplissaient les creux.

« Là. »

Le vieil homme s'était arrêté pour désigner la bouche noire d'une grotte.

« Quelqu'un en garde l'entrée », murmura Élan Gris.

Une silhouette se devinait en effet par intermittence dans la pénombre de la grotte.

« Il ne faut pas qu'il puisse donner l'alerte, souffla Pat Donner.

— Je m'en charge. »

Joignant le geste à la parole, Élan Gris tira son couteau et s'élança vers l'entrée de la grotte en effectuant un large détour afin de ne pas être dans le champ de vision de la sentinelle. Les autres le virent soudain réapparaître tout près de la bouche, longer la paroi et guetter le moment propice pour bondir à l'intérieur de la cavité. Il en ressortit quelques instants plus tard et les invita à le rejoindre d'un geste du bras.

« Ces Rouges, tout de même, de sacrés guerriers ! » murmura Donner avant de se mettre en mouvement.

Ils se retrouvèrent dans une petite salle qui donnait sur une série de grottes plus imposantes. Les occupants des lieux n'avaient pas prévu d'autres sentinelles, comme assurés que personne ne les dérangerait dans un endroit aussi difficile à localiser. Les intrus purent donc s'enfoncer tranquillement dans les différentes salles, dont les plus grandes étaient étayées par de larges piliers calcaires.

Ils tombèrent sur un premier groupe un peu plus loin. Rassemblés autour d'un feu, six hommes s'affairaient à faire cuire des poissons sur un lit de braises. Ils n'eurent pas le temps de réagir quand les quatre agents de Donner, Élan Gris et Jean débouchèrent tout à coup devant eux en brandissant leurs

armes. Ils levèrent bien sagement les bras et se laissèrent ficeler et bâillonner sans résistance.

« On dirait que vous avez choisi. »

Le sourire satisfait de Larrimer parut tellement odieux à Clara qu'elle faillit tourner les talons et déguerpir.

« Je veux d'abord bien m'assurer que vous tiendrez votre promesse d'épargner la vie des autres. »

Larrimer se leva et remit un peu d'ordre dans sa chemise blanche dont les pans flottaient par-dessus son pantalon. La grotte qui lui servait de chambre était meublée d'un grand lit, d'une malle en bois, d'une table, de trois chaises et d'un tapis. Deux lampes à huile suspendues dispensaient un éclairage cuivré et dansant.

« En douteriez-vous ? »

Les deux hommes qui l'avaient escortée s'étaient retirés, les laissant seuls.

« Laissez-les partir maintenant. C'est ma seule garantie. »

Larrimer la fixa avec un mélange d'amusement et d'agacement.

« Et vous, Clara ? Quelle garantie m'offrez-vous ?

— Je suis là, non ? »

Il s'approcha d'elle, la saisit par la taille et la serra brutalement contre lui ; elle frémit de dégoût.

« Ils partiront après. Seulement après. Je vous rappelle que je suis le maître du jeu.

— Vous m'avez dit que je pouvais en changer les règles. »

Les éclats de son petit rire aigu se fracassèrent sur la voûte rocheuse.

« Vous avez ma promesse qu'ils seront libérés dans la journée.

— Maintenant », répéta-t-elle.

La gifle partit à une telle vitesse qu'elle en resta étourdie pendant plusieurs secondes. Larrimer la lâcha et se recula, les traits crispés par la colère.

« Voyez ce que vous m'obligez à faire, petite sotte ! »

La joue en feu, Clara se mordit les lèvres pour ne pas lui offrir le spectacle de ses larmes. Elle comprenait désormais qu'Arn avait dit la vérité, qu'il n'avait jamais eu l'intention d'épargner leurs vies.

« Tu vas maintenant me donner ce que je te demande, que tu le veuilles ou non ! »

Il fondit sur elle, empoigna une bretelle sa robe et commença à tirer dessus. Elle tenta de lui échapper, mais ses mouvements désordonnés ne réussirent qu'à déchirer le tissu. La bretelle céda dans un craquement. Clara perdit l'équilibre et alla percuter la paroi de plein fouet. Ses jambes se dérobèrent sous elle et elle s'effondra sur le sol, à demi étourdie. Elle vit comme dans un cauchemar Jason Larrimer se pencher sur elle et entreprendre de la dévêtir.

Des coups de feu éclatèrent, suivis de gémissements et de vociférations. Il se redressa, comme un animal aux abois, courut près de la malle, l'ouvrit, en retira un pistolet, revint près de Clara, la souleva, la plaqua contre lui, lui posa son arme sur la tempe et attendit.

« Là », dit Élan Gris.

Il désignait une étroite ouverture d'où s'échappait une lumière vive et mouvante. Les affrontements avaient été très rapides dans les différentes salles, l'effet de surprise ayant parfaitement joué pour les assaillants. Ils n'avaient finalement rencontré que peu de résistance malgré leur infériorité numérique. Les adversaires s'étaient rendus après quelques échanges de tirs. Ils avaient délivré trois hommes âgés et un enfant handicapé qui leur avaient confirmé que Clara était bien prisonnière en leur compagnie et que, dans le but de sauver leurs vies, elle s'était rendue quelques instants plus tôt dans l'antre de Jason Larrimer.

« Larrimer ? C'est donc lui, le salopard qui a organisé tout ça ! » avait grogné Pat Donner.

Élan Gris et Jean s'engouffrèrent tous les deux dans la dernière grotte. Ils y découvrirent Clara, débout du milieu de la salle, robe en partie déchirée, et derrière elle, un homme qui, un bras passé autour de la taille de son otage, lui pointait un pistolet sur la tempe.

« Jean », cria Clara.

L'immense joie dans la voix et les yeux de son aimée bouleversa Jean. Il l'avait enfin retrouvée. Il lui sourit, réfrénant tant bien que mal son envie de courir vers elle et de la prendre dans ses bras.

« Si vous avancez encore d'un pas, je lui fais éclater la cervelle ! siffla Larrimer.

— Relâchez-la, et on vous laisse partir, proposa Jean.

— Vous allez plutôt me laisser partir avec elle et je le relâcherai quand je le jugerai bon. »

Pat Donner et Jack entrèrent à leur tour dans la salle. Vif montra les dents et poussa des grondements sourds.

« Ce cher Pat Donner ! reprit Larrimer. C'est vous qui m'avez retrouvé, hein…

— Pas exactement moi. Mes services. Vous savez, ceux que vous trouviez si peu efficaces…

— Dites-leur donc de suivre à la lettre mes instructions, sinon je vous jure qu'elle mourra.

— Je vous fais la promesse de vous laisser aller vous faire pendre où bon vous semble si vous nous la confiez bien sagement.

— Vous me pensez assez naïf pour faire confiance à un homme comme vous, Donner !

— Vous n'avez plus guère le choix. »

Larrimer appuya son index de quelques millimètres sur la détente de son

pistolet.

« Laissez-moi partir maintenant, ou je la… »

Un coup de feu retentit.

Atteignit Larrimer en pleine tête.

Le projeta contre le lit sur lequel il s’affaissa avant de glisser doucement sur le tapis sans relâcher son pistolet. Jack garda son fusil épaulé quelques secondes avant d’en baisser le canon.

Épilogue

Jean est revenu. Le bonheur coule de nouveau dans mes veines.

Mon Jean a changé. La guerre l'a mûri. Il est devenu un homme, et j'avoue qu'il me plaît de plus en plus.

Nous nous sommes réinstallés dans la maison de Vista Del Mar et nous participons de notre mieux aux travaux de reconstruction de l'Arcanecout.

Les anciens régimes ont été pratiquement tous renversés, y compris en France, où la Quatrième République a été proclamée et l'école ouverte aux enfants du peuple. Nous projetons d'ailleurs d'y séjourner quelque temps, Jean pour embrasser sa mère et ses sœurs, moi pour goûter de nouveau l'air du pays, et pourquoi pas ? revoir ma famille si elle en émet le souhait. Peut-être nous marierons-nous là-bas. J'en meurs d'envie en tout cas.

Puis nous retournerons en Arcanecout où il reste tant de choses à faire. Nous reviendrons près de Nadia, d'Élan Gris et de leur enfant, près d'Elmana et de Diego, qui a fini par être retrouvé (il a été gravement blessé sur la frontière du sud et a croupi plusieurs mois dans un hôpital militaire), près d'Inès et de ses trois enfants, près de Jack que nous aimons tendrement comme un frère… Près de tous ceux que nous avons appris à aimer et à connaître. Nous avons pleuré Dan et Paul en compagnie d'Arn, de Francis, de Shaar et d'Élie. Nous allons régulièrement partager un repas avec la petite bande du côté de China Basin.

Abraham Merrit est venu nous rendre visite l'autre jour en compagnie de Pat Donner. Il voulait faire la connaissance de Jean. C'est d'hommes sages comme lui que nous avons besoin pour défendre la cause de l'humanité.

Notre aventure, finalement, ne fait que commencer.

Je ne sais pas quand je reprendrai ce journal. Ni même si je le reprendrai un jour.

Pour l'instant, je me contente, je l'avoue, de savourer la présence de mon cher et tendre Jean. Nous avons tant à nous aimer qu'il ne reste plus beaucoup de place pour d'autres activités.

Finalement, l'amour n'est-il pas la plus belle des aventures ? La plus belle des audaces ?

Flammarion